CHARLEMAGNE

(THE DISTRACTED EMPEROR)

Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/charlemagne0000fran

CHARLEMAGNE

CHARLEMAGNE

(THE DISTRACTED EMPEROR)

DRAME ÉLISABÉTHAIN ANONYME

EDITION CRITIQUE AVEC INTRODUCTION ET NOTES

PAR

FRANCK L. SCHOELL

AGRÉGÉ DES LETTRES,
PROFESSEUR À L' UNIVERSITÉ DE CHICAGO

PRINCETON
UNIVERSITY LIBRARY

PRINCETON UNIVERSITY PRESS
PRINCETON

LONDON: HUMPHREY MILFORD
OXFORD UNIVERSITY PRESS

1920

Copyright, 1920, by
PRINCETON UNIVERSITY PRESS

Published 1920
Printed in the United States of America

PORTLAND
PUBLIC LIBRARY

INTRODUCTION

Charlemagne est un drame élisabéthain anonyme et sans date dont le texte nous a été conservé aux feuillets 119-135 d'un manuscrit du XVIIe siècle actuellement au British Museum et classé: Egerton 1994. Ce manuscrit, qui contient 15 pièces de théâtre copiées en des écritures différentes, fut acquis par le British Museum à la vente de la bibliothèque de Lord Charlemont (6 août 1865) pour la somme modique de £33. M. H. A. Bullen (I) rapporte l'opinion d'un conservateur du B. M., M. Warner, suivant lequel ce MS proviendrait du collège de Dulwich, et aurait appartenu, à la fin du XVIIe siècle, à l'acteur Cartwright. Au reste, on ne sait rien de précis sur son histoire.

M. H. A. Bullen fut le premier à en tirer parti, et plusieurs de ses *Old English Plays*[1] (*Charlemagne* en particulier, qu'il intitula *The Distracted Emperor*)[2] en sont extraits.

Charlemagne n'a donc été imprimé qu'une fois,[3] et cela assez fautivement. Soit que dans le feu de sa tâche M. Bullen voulût aller trop vite, soit qu'il n'eût pas la patience de s'exercer longtemps sur la vilaine écriture compliquée du MS, il a mal lu certains mots, modifié constamment l'orthographe originale, tout en laissant entendre qu'il la respectait, négligé quelques indications scéniques, etc.

Le scribe auteur du MS., très chiche de son papier, a commencé sa copie très haut en page, et ne l'a interrompue que très bas. Or les bords supérieurs et inférieurs des feuillets, avec tout ou partie des mots qui y figuraient, ont parfois été rongés par le temps, usés par la main des lecteurs, ou se sont

[1] *A collection of Old English Plays,* II, p. 417.

[2] Nous avons préféré adopter le titre plus simple de *Charlemagne,* en l'absence de toute indication du manuscrit. M. Parrott, l'éminent éditeur de Chapman, partage notre préférence.

[3] *A Collection of Old English Plays,* vol. III, 1884.

5JL29Lsq 2.70

114690

racornis à l'air. En un ou deux cas cependant, nous avons pu, à l'aide des moitiés de lettres subsistantes, restituer le texte avec certitude.

Mais là n'est pas le but principal de notre édition, car elle n'apporte, malgré ces quelques progrès, aucune modification vraiment essentielle au texte même de M. Bullen. Sa raison d'être n'est pas qu'elle est impersonnelle, mais bien plutôt qu'elle est tendancieuse; car elle vise avant tout à prouver, s'il est possible, que *Charlemagne* est l'oeuvre de George Chapman, le traducteur d'Homère; s'il n'est pas possible, à accumuler les présomptions en faveur de notre thèse et favoriser la découverte de la preuve définitive qui rendra rétrospectivement vain tout le laborieux appareil de notre argumentation.

Il ne faut d'ailleurs pas croire que nous soyons le premier à mettre en avant le nom de Chapman: le mérite de la suggestion initiale revient à M. Bullen lui-même. Après avoir successivement proposé comme auteurs possibles Cyril Tourneur, l'auteur de la *Second Maiden's Tragedy* et Marston,[4] il écrivit en effet dans son *Introduction to The Distracted Emperor:*

"My impression is that Chapman had the chief hand in it. The author's trick of moralizing at every possible opportunity, his abundant use of similes more proper to epic than dramatic language, the absence of all womanly grace in the female characters, these are points in which the present play may be compared with Chapman's published tragedies."[5]

Nous prétendons que M. Bullen a vu juste dans sa dernière attribution, que la pièce est bien de Chapman, et qu'avec de la patience on le peut presque prouver.

Aussi bien, nous serons aidés dans notre démonstration par Chapman lui-même: il est en effet deux traits que M. Thomas Marc Parrott n'a eu garde de négliger dans sa convaincante

[4] Fleay, qui n'est jamais bien loin quand il s'agit d'une attribution nouvelle, songea d'abord à Nathaniel Field (voir *Athenaeum,* March 3d, 1883), puis à Dekker (voir *Biographical Chronicle of the English Drama,* Anonymous Plays, 250).

[5] *Old English Plays,* III, p. 160.

attribution de *Sir Giles Goosecap* à Chapman,[6] qu'il signale dans de nombreuses notes de son édition des *Tragédies*[7] et des *Comédies*[8] et qui sont caractéristiques de notre auteur: une pensée et un style très personnels; et surtout une certaine pente d'imagination, je ne sais quelle étroitesse dans le champ des idées et des sensations qui le poussent à répéter—et parfois dans les mêmes termes—les mêmes images, les mêmes réflexions, les mêmes situations, les mêmes plaisanteries.

De là vient qu'une édition annotée de *Bussy d'Ambois* par exemple comporte de nombreux renvois aux *Comédies* et aux *Poèmes*. De même, l'annotateur de *Sir Giles Goosecap* doit sans cesse demander à son lecteur de bien vouloir se reporter à tel passage du *Gentleman Usher* ou de *All Fools*.

Il n'en va pas différemment de *Charlemagne:* il nous faudra user et abuser du droit de citer l'oeuvre jusqu'à présent canonique de Chapman; nous citerons chaque fois qu'un parallélisme frappant de pensée, de situation ou d'expression nous y induira.

Mais il nous arrivera aussi de faire des rapprochements de style apparemment moins impérieux, d'aucuns diront peut-être de ne rien démontrer du tout en voulant trop démontrer; en réalité ce sera la contre-épreuve: s'il arrive si souvent à Chapman de se répéter, de se piller lui-même dans les grandes choses, il est logique qu'il le fasse aussi dans les petites, dans les habitudes courantes de la composition, voire même dans l'usage préféré de certains mots, de certaines tournures. Ces mots, ces tournures, on pourrait certes les retrouver—quoique plus rarement—chez des contemporains; à eux seuls, ils ne prouveraient en effet rien, mais leur absence suffirait à improuver notre thèse; autant dire qu'ils sont indispensables à notre argumentation.

[6] *Modern Philology*, IV, 1906.
[7] George Routledge and Sons, 1910.
[8] George Routledge and Sons, 1914.

C'est donc par l'accumulation même des ressemblances de détail entre *Charlemagne* et l'oeuvre signée de Chapman[9] que notre hypothèse pourra se vérifier: le corps de notre démonstration, c'est dans l'appareil des notes et la multiplicité des renvois vraiment symptomatiques qu'il le faut aller chercher. Mais il est certaines coïncidences générales dans la marche de l'action, la conception des caractères, l'allure du style, qui apparaîtront plus clairement ici que si elles étaient signalées au hasard des annotations. Ce sont ces coïncidences que nous voudrions étudier, après avoir donné quelque idée de la pièce en une analyse sommaire.

Cependant qu'Orlando, l'héritier présomptif de la couronne de Charlemagne, guerroyait en Espagne, ses droits à la succession étaient d'abord menacés, puis annulés par la traîtrise de Ganelon. Mû par l'ambition et la jalousie, ce dernier a en effet ourdi tout un complot; il s'est procuré par des pratiques occultes un anneau magique, dont la propriété singulière est d'éveiller chez l'empereur un amour ardent pour quiconque s'en trouve être le détenteur. Il l'a donné à sa soeur Théodora, dans l'espérance que, par ce sortilège, elle gravira les marches du trône. Puis, quand l'alliance convoitée a été effectivement conclue, il obtient de son ami Richard, l'un des quatre fils d'Aimon, qui depuis longtempts aime Théodora et est aimé par elle d'un amour sans espoir, qu'il se substitue à l'époux glacé par l'âge, pour rendre cette union féconde. Le faux miracle se produit, un fils naît à l'empereur, un fils du sang des Ganelon, mais Théodora est morte en couches. Dès lors, le désespoir de Charlemagne passe toute mesure, comme

[9] Il serait vain, et presque outrecuidant, de prétendre que l'existence de traits communs à *Charlemagne* et à *Sir Giles Goosecap* vient indirectement légitimer l'attribution de *Sir Giles* à Chapman: une hypothèse ne saurait légitimer une autre hypothèse, si plausible soit-elle. Mais de même que notre récente découverte d'une source commune à *Sir Giles* et au *Gentleman Usher* (voir *Modern Philology*, Avril, 1914) corrobore la thèse de M. Parrott, de même il ne saurait nuire au bon renom de cette thèse qu'ici encore *tout se passe comme si Sir Giles*, aussi bien que *Charlemagne*, était de Chapman.

son amour avait défié toute raison. Fermant l'oreille aux sollicitations de ses courtisans, il assoit le cadavre embaumé de l'épouse sur un trône, et, agenouillé à ses pieds, l'étreignant et le couvrant de baisers, se lamente interminablement, les jours et les nuits. Il se serait ainsi laissé périr de faim, si l'archevêque Turpin, soupçonnant un sortilège, n'avait profité du sommeil de l'empereur pour fouiller la morte et n'avait enlevé, de sous sa langue roidie, l'anneau caché, cause de tout le mal. Le charme est aussitôt rompu. L'empereur, à son réveil, demande froidement quel est ce cadavre de femme qui lui offusque la vue et le fait porter en terre sans plus de cérémonie. Il reporte sur Turpin, le nouveau détenteur de l'anneau, et sa tête chenue, tout l'amour que lui avait inspiré Théodora, puis poursuit de ses caresses et de ses flatteries un vieux serviteur, sot et ridicule, La Fue, qui lui aussi devient la victime, accidentelle cette fois, du maléfice. L'archevêque finit par dévoiler à Charles le criminel mystère, et, après être rentré en possession de l'anneau, le remet à l'empereur en l'adjurant de ne s'en jamais séparer et de ne jamais plus aimer que soi.

A cela ne se sont pas bornés les forfaits de Ganelon : il a pris à sa solde un aventurier de bas étage, perdu de réputation et criblé de dettes, Didier, et lui a donné mission d'assassiner Orlando avant son retour d'Espagne. Didier, poussant la duplicité plus loin même que son maître, trahit sa confiance et, loin d'assassiner Orlando, lui révèle dès son arrivée à la cour le grand danger auquel il vient d'échapper. Là-dessus Orlando, que la perte de ses droits à la succession a mis hors de lui, dénonce Ganelon à l'empereur qui a recouvré la raison, et obtient l'envoi en exil de son mortel enemi.

Mais ici, les choses se compliquent encore davantage : voici longtemps en effet que la seconde soeur de Ganelon, Gabriella, aidée de sa mère Eldegrade, poursuit de son irrésistible passion le jeune Richard, amant de Théodora. Or non seulement Richard n'aime pas Gabriella, et la repousse, mais cet amour, si follement affiché par elle, est rudoyé, contrecarré par Ganelon, qui, nous l'avons vu, a de tout autres projets pour Richard.

Aussi Gabriella invente-t-elle toute une intrigue pour arriver à ses fins peu suspectes de chasteté; forte de l'appui de sa mère, elle se résout à brouiller Ganelon et Richard: si elle y réussit, en effet—raisonne-t-elle—Richard, ne fût-ce que pour dépiter Ganelon, consentira à se laisser aimer d'elle. Les deux femmes parviennent à leur but sans trop de mal: Charlemagne a donné à Richard, malgré ses tentatives de refus, tous les titres et tous les honneurs de Ganelon. Richard est facilement représenté comme traître à son ami, cependant qu'une fausse lettre de Ganelon à Richard, forgée par Gabriella elle-même, a recommandé à ce dernier de ne plus repousser ses avances immodestes.

La catastrophe ne tarde pas à se produire. Richard est assassiné par Ganelon, persuadé de l'infidélité de son associé et complice. Didier, qui s'est entre temps réconcilié avec son patron et chargé de faire disparaître le cadavre, trouve sur le mort la fausse lettre écrite par Gabriella, et la rapporte à Ganelon. Ganelon comprend alors de quelles féminines machinations il a été la victime et venge la mort de son compagnon reconnu fidèle en tuant sa propre mère Eldegrade et sa soeur Gabriella.

Dans l'intervalle, le vertueux fils de Ganelon, La Busse, avait obtenu de l'empereur, à force de supplications et d'ingéniosité, que son père fût rappelé d'exil. Naturellement, le triple meurtre de Richard, de Gabriella et d'Eldegrade annule ce pardon à grand'peine arraché, et Ganelon est emmené pour subir le supplice de la roue, cependant qu'Orlando est comblé de faveurs.

Voilà, semble-t-il, un drame assez étrange, avec ses ensorcellements, et toute cette parenté nouvelle que nous ne connaissions pas à Ganelon! M. Bullen l'appelle "tragicomédie," mais il serait peut-être plus juste de l'appeler "chronique historique," car, à le bien considérer, il en a la donnée et l'allure générale. Non seulement l'action se passe à la cour de France, ou tout près d'elle, mais le funeste amour de Charlemagne,[10]

[10] Cet amour n'est pas très différent de celui d'Edouard II pour Gaveston

la mise en accusation de Ganelon par Orlando en présence de l'empereur,[11] son bannissement de la cour,[12] le transfert de tous ses titres et dignités à Richard,[13] tout cela est traité strictement à la manière des drames historiques. Mais surtout, ce qui donne quelque unité à la pièce: la lutte engagée autour d'une couronne, la fascination qu'elle exerce sur Orlando et sur Ganelon, la résolution que prend ce dernier d'en frustrer Orlando—non pas même pour l'usurper soi-même, mais uniquement pour l'assurer à un neveu adultérin, à un neveu presque de son sang,—cela est la donnée même d'un drame historique à la Marlowe: il est clair que l'auteur, quel qu'il soit, a assisté à bien des drames de ce genre, et qu'il a, inconsciemment peut-être, transformé son récit d'envoûtement en l'expliquant par cette fin, dernière et suffisante pour un public élisabéthain: la hantise d'être roi, ou, à tout le moins, d'avoir un roi dans sa famille! Il n'en va pas autrement du Duc d'York dans la IIIe partie d'*Henri VI:*

> He, but a duke, would have his son a king,
> and raise his issue like a loving sire.
> (II, ii, 21-22)

dans *l'Edouard II* de Marlowe. En lisant attentivement cette dernière pièce, on trouvera plus d'un rapprochement à faire entre ces deux folles passions. V. notamment le passage où la reine Isabella se plaint du roi en ces termes:

> He dotes upon the love of Gaveston;
> He claps his cheeks and hangs about his neck,
> Smiles in his face, and whispers in his ears. . .
> *Elder Mortimer*: Is it not strange that he is thus bewitch'd?.....

[11] Des scènes semblables sont fréquentes dans les drames-chroniques de l'époque. V. par exemple dans *II Henry VI*, III, i, la mise en accusation de Gloucester par Suffolk devant le roi Henri.

[12] C'est là un épisode trop fréquent pour qu'il soit besoin d'en donner d'exemple.

[13] . . . Cunstable of Fraunce,
Countye Poyteirs, marquysse of Salluc
and grand le seignior of the ordnance.
(IV, i, 23-25.)

On croirait presque que cette énumération—assez suspecte d'anachronisme —est empruntée à une chronique historique du XVIe siècle!

Charlemagne est donc, par bien des côtés, un drame historique à la manière de Marlowe,[14] un drame historique bâti sur un sujet français: il n'en faut pas plus pour que déjà nous songions à Chapman. . . .

A Chapman débutant, car les naïvetés scéniques et les invraisemblances abondent: c'est ainsi qu'au vers I, i, 427, Didier quitte la scène, après avoir . . . reçu mission d'assassiner Orlando "in hys journey homewarde." Il est censé en revenir au vers 526, sa lugubre tâche accomplie, sans que la scène ait même changé dans l'intervalle! Le monologue—cette malice cousue de fil blanc du dramaturge malhabile qui ne sait comment avertir les spectateurs de certaine situation, de certaine intention, qu' ils doivent pourtant connaître coûte que coûte—le monologue donc est au moins aussi fréquent dans *Charlemagne* que dans les premières comédies de Chapman. Il est, nous le savons, du devoir de tout meurtrier compatissant de nous apprendre, en s'adressant directement à nous, pour quelles raisons il désobéit à son maître et respecte sa victime désignée; Didier, qui n'est pas compatissant, ne déroge pourtant pas à la règle.[15] Ganelon pousse même le cynisme jusqu'à renvoyer Richard dans la chambre voisine[16] pour pouvoir soliloquer à son aise et nous exposer ses raisons par le menu.

L'auteur de *Charlemagne,* quel qu'il soit, est donc encore singulièrement inexpérimenté.

L'étude des caractères vient confirmer cette hypothèse, car ils ne sont pas beaucoup plus satisfaisants.

Une première catégorie comprend quelques-uns de ces "types" que l'on trouve dans beaucoup de drames de l'époque d'Elisabeth, et qui existent encore, légèrement évolués, sous le règne suivant: celui de l'aventurier ambitieux et sans scrupules,

[14] Que Chapman ait subi l'influence de Marlowe, cela est incontestable: les dernières sestiades de *Hero and Leander* et *The Blind Beggar of Alexandria* suffiraient à le prouver, quand bien même *Bussy* et *Byron* ne devraient rien au type du héros marlovien.

[15] I, i, 413 sqq.

[16] I, i, 363.

qui se fait volontiers assassin à la solde d'autrui, Didier; et celui du vieux serviteur dévoué, mais présomptueux et sot, du

"fool that has planted in his memory
an army of good words"[17]

clown d'origine et messager d'occasion: La Fue.

Ces deux personnages ne nous retiendraient pas bien longtemps, s'ils ne présentaient des analogies plus particulièrement marquées avec l'autres personnages chapmaniens: que l'on compare ainsi Didier à La Fin, dans *la Conspiration* et *la Tragédie de Byron;* que l'on compare Didier, l'aventurier déchu,

"cheated of his wealth . . ."
"(*whose*) gameinge humour hath been like a fyer"[18]

et qui, pensant "to propp (his) mynde fortunes" et "repayre a broken state by service,"[19] se fait le complice de Ganelon, à La Fin,

"whose fortunes are declined"

et qui,

"being bank-rout both of wealth and worth,
pursued with quarrels and with suits-in-law . . .
would raise the loathed dunghill of his ruins
upon the monumental heap of (*Byron's*)."
(*Byron's Tragedy* V, ii, 265 sqq.)

La ressemblance nous paraît dépasser celle que pourraient comporter deux "types" apparentés, pris dans des pièces d'auteurs différents. Notons en outre que Didier et La Fin se retournent tous deux au moment critique contre les maîtres dont ils ont servi les projets criminels, et leur refusent avec le même cynisme le témoignage mensonger qui les pourrait sauver.[20]

Qu'on lise d'autre part le monologue de Fronto au début de l'acte II de *Caesar and Pompey* et certaines parties de son

[17] *Merchant of Venice,* III, 5, 72-73.
[18] I, i, 15, 37.
[19] I, i, 19; 29-30.
[20] *B. Trag.,* V, ii, 130-135; *Charl.,* II, i, 615 sqq.

dialogue avec Ophioneus,[21] et l'on se convaincra que le personnage présente d'étranges analogies avec Didier, quoique les circonstances soient autres.

Quant à La Fue, on aura assemblé à peu près toutes les pièces qui le constituent, pour peu que l'on veuille bien se reporter à Bassiolo dans *The Gentleman Usher,* mais surtout à Maffe dans *Bussy d'Ambois* et à Monsieur d'Olive dans la comédie qui porte le nom de ce galant Français.

Comme La Fue auprès de Ganelon, Maffe jouit auprès de Monsieur d'une situation prépondérante parmi tous les autres domestiques, parce qu'il est le plus ancien et le plus fidèle.[22] Mais tous deux se prévalent trop volontiers de ce qu'ils se croient indispensables pour se permettre des familiarités et des propos assez déplacés. Toutefois cet aspect comique du caractère de La Fue rappelle davantage encore M. d'Olive que Maffe : nous signalons dans les notes la plupart de ces ressemblances, parfois vraiment inquiétantes. Qu'il nous suffise de rappeler ici un épisode de *Charlemagne* qui trouve son pendant dans *Monsieur d'Olive:* La Fue, ne se rendant pas compte qu'il doit à la possession accidentelle de l'anneau magique, et non point au charme de sa personne, l'estime extraordinaire que l'empereur lui a témoignée, s'avise, sans avoir l'anneau sur soi, d'offrir sa bouche à baiser à l'empereur, et ne reçoit au lieu du baiser escompté que des coups de fouet. De même M. d'Olive se dispose, dans son arrogante présomption, à embrasser la duchesse en public, et se sent fort offensé de voir son amabilité méconnue avec tant de hauteur.

Comme l'intrigue principale de *Monsieur d'Olive* est trait pour trait celle de *Charlemagne* (un mari éperdument amoureux de sa femme, refusant de se séparer d'elle, même lorsqu'elle n'est plus qu'un cadavre), nous croyons vraisemblable que Chapman a écrit les deux pièces à peu d'années d'intervalle. Du moins s'est-il très probablement servi de l'une pour composer l'autre. Il a pu le faire avec d'autant moins de scru-

[21] *Caesar and Pompey,* II, 1, particulièrement vers 69-73.
[22] *Bussy,* I, 1, 152-154.

pules que la première en date, *Charlemagne* évidemment, était restée manuscrite.

Quant aux autres personnages de notre drame, ils se distinguent avant tout par le vague des contours et le manque d'individualité: il serait difficile de trouver plus pâles figurants que Turpin, Richard, Charlemagne lui-même, et quatre autres personnages que nous n'avons pas mentionnés dans notre analyse, en raison de leur maigre importance: Oliver (l'ami du Roland de la Fable); Rinaldo, l'aîné des fils Aimon; Eudon, ami de Ganelon, et sa fille Berthe, devenue la femme de La Busse au cours même du drame.

Restent trois personnages masculins, Orlando, La Busse et Ganelon, qui sont un peu moins exsangues; mais, si une vie factice les anime, c'est moins parce qu'ils sont doués de caractères proprement individuels que parce qu'ils ont chacun leur "veine," nous serions tentés de dire leur "humour": ainsi Orlando n'est guère qu'un chapelet de plaintes amères contre les persécutions du sort. Il faut d'ailleurs avouer que ses plaintes ne manquent pas de grandeur et que cette allure sombre et romantique qu'il se donne de paria éternellement condamné à échouer dans toutes ses entreprises, lui sied parfois admirablement. Son entrée, au début du IIe acte, est d'un ton très élevé, et, chose étonnante, ce ton est soutenu presque sans défaillance jusqu'au bout du drame. Les beaux vers qu'il prononce et la richesse de certaines de ses images ne peuvent qu'achever de nous réconcilier avec ce héros bien élisabéthain.

L'"humour" de l'honnête La Busse est sensiblement plus didactique et sententieux: il semble qu'il "soit" une succession d'apophtegmes de courtisan désabusé, sur la corruption de la cour, la vertu punie et le vice récompensé, etc.; il a pour mission exclusive de faire le procès de tout l'entourage de l'empereur, y compris son propre père Ganelon.

Ganelon est d'une psychologie moins simple que son fils, car l'auteur, qui, le plus généralement, s'en tient à la tradition de la *Chanson de Roland* et représente Ganelon, dans ses actes, comme un parfait malhonnête homme, assez souvent oublie

son rôle et lui prête des sentences d'un stoïcisme et d'une élévation morale véritablement déconcertants. Aussi n'est-il rien de plus inconsistant que son caractère: il encourage, sollicite même l'adultère de sa propre soeur et de son ami Richard; soudoie un meurtrier pour se débarrasser d'Orlando; nie effrontément quand on l'accuse de ce crime, ou plutôt du commencement d'exécution qu'il lui a donné; assassine son meilleur ami, sa propre soeur et sa propre mère avec la même désinvolture qu'il a mise à se défaire du sorcier qui lui a procuré le fameux anneau magique . . . et il est le même homme qui professe un attachement indéfectible à ses amitiés, subit l'exil en philosophe victime d'une basse injustice et pénétré des maximes de Plutarque sur *le Bannissement,* demande à son fils avec la fierté de l'innocence:

"You did not seeke
by basse ways my repryvall?"

et reçoit cette réponse pleine de conviction:

"God forbydd!
I spoake but what myght suyte your noblenes"![23]

Cette veine d'altier stoïcisme est longuement exploitée par ce vertueux coquin dans toute la pièce: elle se manifeste surtout dans ses monologues, dont quelques-uns ont ce ton de réflexion philosophique qui devait être mis à la mode par *Hamlet* au début du XVIIe siècle et que nous trouvons constamment dans les drames de Chapman.

Mais Ganelon n'est pas le seul à moraliser. Les apophtegmes et sentences gnomiques qui pullulent dans *Charlemagne* sont prononcés presque indifféremment par tous les personnages: Eudon en émet sa large part; Richard, Rinaldo en sont également prodigues. Ce qui nous surprend davantage et devient par trop paradoxal, c'est d'en trouver un grand nombre, et des plus moraux, parmi les vers assignés à Didier:

[23] IV, ii, 73-6.

"Noble bloode
hathe more sence of disgrace then wounds."[24]

ou encore:

"To detecte vyce heaven gives a power to will."[25]

La répartition est si équitable entre tous les personnages de la pièce que la seule défense possible de l'auteur s'en trouve par là-même exclue: on eût pu objecter en effet que Ganelon est intentionnellement représenté comme un hypocrite, un fanfaron de vertu; qu'il est de l'essence de son caractère de dire beau et d'agir laid; mais cela ne se peut soutenir pour la raison que nous venons de donner, et pour une autre: là n'est pas en effet la seule inconsistance de Ganelon; lorsqu'il est banni de la cour, il ne sait trop s'il doit se réjouir ou se lamenter; aussi, tantôt il se livre à de folles cabrioles pour bien marquer sa joie, tantôt il exhale son désespoir et accuse son destin dans un style si fort ressemblant à celui d'Orlando qu'on est tenté de lui rappeler: "Pardon! vous vous trompez, ces vers appartiennent à Orlando!"

Lequel des deux Ganelons est le vrai? Il semble que ce soit le premier, et que l'auteur ait voulu représenter un ambitieux en lutte avec son entourage, une nature inflexible et forte que ne sauraient intimider les coups de la fortune,[26] un héros dont la mort comme la vie est un défi à Dieu et aux hommes.

Et ici, de nouveau, nous pensons à Chapman: Ganelon, c'est Byron, c'est Bussy, c'est Clermont, c'est Caton. Il est de la même famille et du même sang. On pourrait dire de lui ce que M. Parrott dit de Bussy: "He is primarily a figure of the school of Marlowe: one of the Titan brood of Elizabethan drama, 'a spirit beyond the reach of fear,' a character of unrestrained will and boundless ambition . . . Conventions and moral laws alike go down before him."[27] Comme Bussy,

[24] II, i, 665.

[25] II, i, 325.

[26] "Ile nor bend nor bowe," s'écrie-t-il au vers IV, ii, 99, quand tous les malheurs l'assaillent à la fois.

[27] *The Tragedies of George Chapman*, p. 545.

comme Byron, il moralise à tout propos; comme eux encore, il s'occupe assez peu de conformer ses actes à ses maximes,[28] tant le lien de ressemblance est étroit.

Orlando est un héros non moins chapmanien: s'il assassine la Fortune de ses récriminations rageuses, Byron ne s'en fait pas non plus faute.

Quiconque a lu les drames de Chapman sait d'autre part la profusion de réflexions à la stoïque qui y sont sententieusement prononcées par presque tous les personnages à tort et à travers.[29]

Nous avons accusé l'auteur de *Charlemagne* d'avoir assigné des "veines" à ses personnages, d'en avoir fait des "types"; or M. Parrott a pensé et dit avant nous: "Chapman had less of the genuine creative power of characterization than many a meaner poet. With one or two exceptions, the figures in Bussy, as in most of the tragedies, are stock figures, types, rather than strongly realized individuals."[30]

Bref, nous avons voulu définir les caractères d'hommes dans *Charlemagne,* et, en définissant ces caractères, nous nous trouvons avoir défini ceux des drames de Chapman, si fortement marqués de son empreinte personnelle jusque dans leurs traits conventionnels, si aisément reconnaissables comme siens, à leurs insuffisances mêmes. N'est-ce pas encore là une surprenante coïncidence?

La contre-épreuve est facile: il reste dans *Charlemagne* quelques caractères féminins dont nous ne nous sommes pas occupés: Eldegrade, Theodora, Bertha, Gabriella. Si ces silhouettes de femmes sont des créations de Chapman, il y a tout à parier qu'elles sont effacées, déplaisantes, qu'elles manquent de charme et de douceur, et que la manie de l'aphorisme sévit aussi chez elles. Or cela est strictement vrai de toutes les quatre. Nous ajouterons que la moins effacée d'entre

[28] L'on verra, en note, que quelques-unes de ces maximes sont identiques.

[29] M. Bullen a déjà vu dans cette habitude une présomption en faveur de la paternité de Chapman, *vid. loc. cit.,* p. 161.

[30] *The Tragedies of George Chapman,* p. 544.

elles, Gabriella, si effrontée en amour, est la digne soeur des Aegiale et des Elimine (*Blind Beggar of Alexandria*), des Cynthia (*Widow's Tears*), voire même des Tamyra (*Bussy d'Ambois*).

Si maintenant nous passons à l'étude de l'imagination et du style dans *Charlemagne,* nous serons, plus incessamment encore, hantés par le souvenir de Chapman: même fréquence des images, et, mieux encore, mêmes images, ou images de même origine; même usage de la longue comparaison épique;[31] mêmes beaux vers à sonorité pleine; même confusion et même embrouillement de la phrase poétique;[32] même proportion, ou à peu près, de "feminine endings";[33] même usage du "rhymed couplet" à contenu didactique pour clore une scène ou un développement important.[34] Il n'est pas jusqu'aux quelques passages en prose—le plus souvent bouffons—qui ne rappellent Chapman par le pédantisme de la forme, mais parfois aussi par le sens averti du comique.

Tout semble donc corroborer notre thèse: choix et traitement du sujet, marche de l'action, caractères, imagination, style, il n'est rien qui n'apporte quelque présomption à ajouter aux autres. Aucune n'est décisive par elle-même; nous croyons que, réunies, elles ont un sens et une valeur.

Mais, dira-t-on, si *Charlemagne* est de Chapman, où le faut-il placer dans la carrière du dramaturge?[35] A cette question

[31] V. Bullen, *ibid.*

[32] V. par exemple l'accumulation d'incidentes aux vers I, i, 288-93.

[33] Il nous a semblé qu'il y en a plutôt moins que dans *Bussy d'Ambois* et *All Fools,* ce qui confirmerait notre hypothèse sur la date de la pièce (v. page 16). Nous n'avons toutefois pas cru devoir dresser de statistique, pensant avoir trouvé des arguments meilleurs et plus probants.

[34] Nous avons jugé préférable de laisser la justification de ce que nous avançons ici, dans les notes, *passim.*

[35] M. Fleay estime (*Biographical Chronicle,* Anonymous plays, 250): "*Charlemagne* is, I have little doubt, the play referred to by Peele (*A farewell to Norris and Drake*) in 1589 along with *Mahomet's pow* (*Alphonsus* by Greene) and *Tom Stukely* (*Alcazar* by Peele) as then on the stage." Nous sommes d'accord avec M. Bullen (*Old Plays,* p. 422) pour lui assigner, sans hésitation possible, une date sensiblement postérieure.

nous avons déjà répondu: *Charlemagne* est incontestablement une oeuvre de début. Nous noterons, de plus, qu'il est deux pièces perdues, ou crues perdues, de Chapman, dont les titres conviendraient assez bien à celle que nous appelons, faute de mieux, *Charlemagne*. Ce sont: *Fatal Love, a French Tragedy,*[36] et *The Isle (Ill) of a Woman.*[37] La date (1598-1599) conviendrait à merveille. Il est en effet inadmissible que *Charlemagne* ait été écrit après *All Fools*[38] et *Bussy.*[39] Tout devient lumineux au contraire si nous admettons que notre pièce a précédé de peu les grandes chroniques françaises de la maturité de Chapman.[40] "La prédilection de ce dernier pour des sujets français, l'insuffisance de ses qualités dramatiques, l'orientation initiale et le développement de sa puissante imagination poétique, son goût pour la morale et les grands conflits politiques, ce qu'il y a de laborieux dans sa pensée et dans son expression, en un mot tout ce qui caractérise Chapman comme écrivain, n'est-il point pressenti dans le *Charlemagne?* Et l'admission de ce drame dans le canon des oeuvres ne nous fournirait-elle pas cet élément dont l'absence n' avait point permis jusqu'à présent de distinguer une évolution satisfaisante dans le talent du grand poète?"[41]

[36] Cette tragédie, inscrite sur les *Stationers' Registers,* (June 19, 1660) aurait été brûlée avec d'autres manuscrits de Warburton.

[37] Ou *The Isle of Woman,* mentionnée par Henslowe comme une des pièces qu'il paya à Chapman en 1598-1599. V. *Henslowe's Diary,* p. 226 (éd. W. W. Greg, 1904). D'autres lisent *The iylle* (the will) *of a woman.*

[38] Publié en 1605, mais remontant probablement à 1599 dans sa première rédaction.

[39] Probablement écrit très peu de temps après la mort d'Elisabeth (1603).

[40] En fait, toutes les opinions qualifiées convergent autour de 1600. Le *New English Dictionary,* dans ses citations, date: 1600(?).

[41] Ce passage dont nous faisons notre conclusion est extrait d'un article incomplet et très insuffisant (*Revue Germanique* mars-avril 1912) où nous avons une première fois pensé attribuer *Charlemagne* à Chapman. Nos conclusions n'ont pas changé depuis.

(DRAMATIS PERSONAE)

[CHARLEMAGNE, Emperor of France.
ORLANDO, Earl of Angers, nephew to Charlemagne.
GANELON, minion of the Emperor.
TURPIN, archbishop.
OLIVER, friend of Orlando.
RICHARD } sons of Aimon
RINALDO }
LA BUSSE, son of Ganelon.
EUDON, friend of Ganelon.
DIDIER, adventurer.
LA FUE, servant to Ganelon.
ATTENDANTS, GUARD.

ELDEGRADE, mother of Ganelon, Theodora and Gabriella.
THEODORA, Empress, sister to Ganelon.
GABRIELLA, sister to Ganelon.
BERTHA, daughter of Eudon.]

[ACTUS] 2

Scena 2

[*A room in the court*]

Enter La Busse, *and* Didier

Bus. Thou looke for dygnitie! yes, thou mayst looke[,]
but pray thee fellowe see thyne eies be good
or thou mayst looke and never fynde the way.
Did. Howe can myne eies fayle when so fayre a marke
as honor lyes before me?
Bus. Thou sayst well;
the thought of honor is a perfect greene,
and greene is good for th' eie syghte; syllie man,
arte growne fantastycke in thy latter days?
Trust me. I thoughte thou rather couldst have wisht
to feele thyne eies bournt out into theire socketts
then thus to live, and see the blacke disgrace
that will aproatche, and soone, if thou darest live.
And yet you looke for dygnitie, oh madnes!
What; haveinge fyrst beene cheated of thy wealthe,
darrst thou agayne be cheated of thy witt
and thynke so poor a lorde as is my father,
the most dyspysd forsaken Ganelon,
can propp thy myn[ed] fortunes[?] shame uppon thee!
Wayte with a trencher, goe learne policye;
a servingman at dynner tyme will teache thee
to give attendance on the full fedd gueste,
not on the hungrye sharke, and yet you thynke
to feede on larke by servinge my pore father.
Did. Nothynge but larke, La Busse[?] yes, mightie
[surloyns.
Bus. Your lorde and master woulde be gladd of halfe.
Pyttied companion, spare thy feeble eies,
looke not for honor least thou loosse thy syghte.

Suche ffollowers as thou, that woulde repayre
a broken state by service, may be lyckned
to shypwrackt marchants that will rather seeke
to catche a rotten boarde or to be cast
uppon some frozen Ile then perishe quycklie;
but thou perhapps seekst voluntarye pennance,
meaninge to perishe in a frostye clyme
because thou hast abusd thy former blessings;
thy gameinge humor hathe beene like a fyer.

Did. Why? because my money burnte in my pursse [tyll I lost it?

Bus. No, but because it taught the furyous way
to blasphemye and cursses which have kyndled
a desperatt fyer in thee to play and loose;
so that althoughe thou purchasse letters patente
to begge in all the provynces of ffraunce,
pretendinge that thy state was lost by fyer,
yet thou wouldst dye a beggar.

Did. If I dye
before my letters pattente be expyrd,
howe can I chusse (thoughe I repayre my state)?
But leaveinge thys and you to the pore hope
of other mens; and perhapps my cast cloathes,
I tell thee, syllie creature, I am nowe
spreadinge my wings and mountinge to a heyghte
from whence I will with scorne beholde such thyngs
as all th' ambityon thou art master of
can never make thee hope or wishe to be.
And for my fortunes past, which you so muche
esteeme, and present wouldst doe reverence toe,
I vallewe theym at thys, and for the like
would not bestowe the labor of amen
to anye good mans wishes. The laboringe clouds
insteade of vapors have exhald from earthe
a blessinge for me, and about thys time
(by the full revolutyon of my starres)

should rayne it downe uppon me.
Bus. Tushe.
Did. Observe.
fyrst heare me, knowe the meanes and when y'are doone
fall downe and worshypp[:] thys same verye day,
nay thys most fortunate mynute, the emperoure,
the greate, th' unconquered mightie Charlimayne,
is married to the syster of my lorde;
to your most fayre-eied aunte, rare Theodora.
Florish. A crye within; God save Theodora the Em-
[presse!
you heare thys?
Buss. I wishe myne eares had to the pyllorye
payd trybute rather then let in thys sounde.
unfortunate Orlando! thy fayrest hopes,
like to a blaze of artifyciall fyer,
no sooner have a beinge but expyre.
Did. What! passyonate in rhyme; I must be taughte
to give attendan[ce on] the full-fedd guest!
[not on the hungrye] sharke.
Buss. You may be dambd
for useinge sorcerye uppon the kynge.
That naturall heate, which is the cause and nursse
of younge desyers, hys pallsye hathe shooke of,
and all the able facultyes of man
are fledd hys frost of age to that extreame
theres not enoughe to cherrishe a desyer
lefte in hys saplesse nerves.
Did. In thys your worshypp
gives my hopes illustratyon; age must doate
to a Judgments dearthe that may be cheated on,
yet that cheate rest unquestyond, doe you heare?
The kynge in beinge maryed to your aunte
hathe bounde hys fortunes to my lorde, and he
will, like a ryver that so longe retaynes
the oceans bountye, that at last it seemes

to be it selfe a sea, receyve and keepe
the comon treasure, and in such a floode,
whose thycknes would keepe up what naturullye
covetts the center, can you hope Ile synke?
Bus. Hell take thy hopes and thee!
Did. But I woulde have
you understand that I may ryse agayne
without the catchinge of a rotten boarde
to keepe bare life and mysserie togeyther
to fyghte eche other.
Bus. Furyes fryghte thy soule!
Is a good mans ill fate thy nourrishment?
Noble Orlando, what ominous fatall starre
ruld thy natyvitie, that fyer must be
strooke out of Ice to ruyne all thy hopes:
Thys maryadge is theire grave.
Did. Sir, I may rayse
a broken state by service.
Bus. Yes, of the devyll
to whom thou art a factor, slave, tis thou
that hast undoone my father, and increast
hys evyll inclynatyons, I have seene
your conference withe witches; night-spell knaves,
connivynge mountebanks, and the damned frye
of cheatinge mathematticks; and is thys
the issue of your closse contryvances?
If in thys promyst thronge of future ill
there may be founde a way to anye good
of brave Orlando the greate palladyne,
my constant industrye shall tyer the day
and outwatche nighte but I will fynde it for hym;
and if to doe hym good—

Enter La Fue.

Fue. Where's Didier?
Did. Here, thou contemptyble thynge that never werte
so free as to put on thyne owne ill hatt;

thou that hast worne thy selfe and a blewe coate
to equall thrydd bareness, and never hadst
vertue inoughe to make thee preferrd
before aught but a cloake-bagge,—what to me?
Fue. The wishe of poxe enoughe to make thee all
one entyre scabb; dost thou abuse thy elders?
Did. I crye your reverence mercye, I confes
you are more antique;
Fue. Antycke in thy face,
my lord shall knowe.
Did. But pray thee let me fyrst
knowe what my lorde woulde have me knowe by thee.
Fue. I scorne to tell thee or to talke with thee;
and yet a would speake with thee,—and yet I will not tell
[thee;
and thou shalt shortlye knowe thou hadst bene better—
I say no more; thoughe my deserts be hydd
my adge is not, for I neare weare a hatt;
and that shalbe ballast to my complaynte
to make it goe more steadye to thy ruyne;
it shall, dost heare; it shall.
Ex. Fue.
Did. Hence, chollerycke foole,
thy threats to me are like the kyng's desyer,
as uneffectuell as the gloawormes fyer.
Hoboyes. Loud Musique. Enter Charlimayne, *Bishop* Turpin, Ganelon, Richard, Theodora, Gabriella *and attendants.*
Charl. Thys musyque is to dull to mixe it selfe
with the full joy I tast, o Ganelon,
teache me a meanes t'expresse the gratytude
I owe thy vertues for thys royall matche;
whereby me thynks my Ice is tournd to fyer,
my earthe to ayre, those twoe basse ellements
can challendge nothynge in my composytion,
as thou and Theodora nowe have made me;

for whiche be thou our lorde greate Cunstable.
Did. [*aside*]. Observe.
Bus. [*aside*]. Matter to make me mourne eternallye.
Gan. Your bountye speaks you, sir, a god on earthe;
for you rewarde a service thats so meane
it scarse speaks dutye; for you are my emperoure;
Charl. Tys thou hast made me greate[r the]n my name
. . . . . [Charli]mayne . . . .
how misserablye so ere, our nature maks
us thynke a happynes, was a greate burthen,
but nowe tys all the heaven I wishe to knowe:
for Tyme (whose ende like hys oryginall
is most inscrutable) hathe nowe payde backe
the sapp of fortie winters to theise veanes,
which he had borrowed to meyntayne hys course
from these late dead nowe manlye facultyes.
Kyse me, Theodora; Gods, carouse your fyll,
I envye not your Nectar, from thys lypp
puerer Nepenthe flowes, some tryumphes, lords!
I challendge all of you at Barryers.
Bus. [*aside*]. Alas, good man!
a gawntletts wayght will presse hym into cynders.
Charl. I am so rapt with pleasure and delighte
I scarse thynke I am mortall; all the Joys,
wherewith heavens goodnes can inryche a man,
not onlye greete, but dwell uppon my sence,
and whyles I see thee cannot stray from thence,
most excellent Theodora.
The. Tys onlye your acceptance maks me so;
for Butye's like a stone of unknowne worthe,
the estymatyon maks it pretyous;
for which the Jemes beholden to the owner.
Charl. Did you ere heare a voyce more musycall?
The Thracian Orpheus, whose admired skyll
is sayd to have had power ore ravenous beasts
to make theym lay theire naturall feircenes by

when he but toucht hys harpe; that on the floods
had power above theire regent (the paale moone)
to make theym tourne or stay theire violent course
when he was pleasd to ravishe theym with sounds,
neare had abyllitie with all hys arte
to matche the naturall musyque of thy voyce;
and were I on the axeltree of heaven
to note the Zodiacks anall chaunge and course,
the Sunns bryghte progresse and the planetts motyons,
to play with Luna or newe lampe the starres,
to note Orion or the Pleiades,
or with the sunne guyld the Antipodes,
yet all the glorye, in exchaunge for thee,
would be my torment and heavens crueltye.

Enter Reinaldo.

Bus. [*aside*]. Was ere man thus oreioyd with man's
[own cursse!

Charl. Thou only arte happynes.

Rei. Not, greate lorde, for I
bringe newse that dothe include

Charl. Cossen, your blame,
and tys a dylligence of too muche pryde
that interrupts myne admyratyon;

Rei. My newse when knowne will raze out that beleife
and be as wellcome as a gentyll callme
to a longe daungerd seaman in a storme,
such as uppon Aeneas straglinge fleete
at Junos will by Aeolus was raysd
when in hys flyghte from horror he sawe more
then Troy affoarded, for the newese I brynge
is vyctorie, which crownes the crownes of kyngs.

Char. Cossen Reinaldo, if youle sytt and prayse
the fayre eies of my fayre love, I will heare
tyll you be tyerd with talkinge.

Rei. [*aside*]. Whats this,
is this the voyce of mightie Charlimayne?

Sir, from your worthye nephewe I am come,
the ever feard Orlando, who in Spayne
hath with hys owne fame mixte your happynes
by a blest vyctorye.
Char. We have no leasure
to heare, nor are we able to contayne
another happynes, nor is theire other;
successe in warre is but a pleasynge dreame
from whence a drume may fryght us, here dothe rest
my happynes, which lannot be exprest;
Ex: Cha. The. Gab. *& Attendants.*
Tur. Pryncelye Reinaldo, doe not let amaze
strugle within you, you but yet survey
the out syde of our wonder.
Rich. Brother, tys more
then can be wrytten in a cronyckle.
Rei. But must not be, without my reprehensyon.
Come, I will followe hym[.] when Charles dothe flye
from honor, where shall goodnes hope to lye[?]
Exe: all but Gan. *&* Rich.
Gan. Stay, worthye frende, and let me playnlye knowe
how you affect hys humor in the kynge.
Rich. Faythe, generallye as a good subiect shoulde,
delighted with the Joy hys kynge receyves
and which I hope and wishe may still contynewe,
but in partycular, because the cause
of hys Joy cannot chuse but worke to you
effects worthye your vertues, for my ould love,
tys nowe lodgd in a desperatt memorye.
Gan. But dost not seeme a most grosse dott[age]?
[*Rich*] . . . . . .
thoughe certaynlie desyer's the only thynge
of strengthe about hym, and that strength's hys Joy
with a conceyt that putts desyer in act;
Gan. And is not that a dottage at the least?
Rich. I darre not taxe the actyon of a kynge

by giveinge it an ill name in my thoughte.
Gan. Y'are modest, sir; nor I; but yet if I
felte not a straunger love within my selfe
in this my strengthe of memorye and yeares,
abyllitie of bodye and of brayne,
more doatinge on a man then he on her,
a wulde not scape my censure.
Rich. I believe
(to which beleife a longe experyence
of youre knowne worthe most steddylie dyrects)
that if such an affectyon manadge you,
tys not the man or sexe that causes it
but the styll groweinge vertues that inhabytt
the obiect of your love.
Gan. Tys orrackle, most happye pryncelye Richard,
thou youngest and thou fayrest braunche of Aimon;
and thy still groweinge vertues have made thee
the obiect of that love. When fyrst I sawe thee
(thoughe but with a meare cursorye aspecte)
my soule did prompt me that so fayre a forme
could but be the myne of manye vertues.
Then mysser-like I sought to ope the myne
and fynde the treasure, whereuppon I wanne
your inmost friendshypp, which with joy attaynd
in seekinge for a sparke I found a flame,
whose rychnes made me admyratyons slave
and staggerd me with wonder.
Rich. Good sweete lorde,
forbeare thys courtshypp, our acquayntance is
toe oulde, & as I hope frendshypp toe fyrme
to be nowe semented.
Gan. True, my best freinde;
and thoughe I wante arythmatycke to counte
my treasure in thee, pray thee give me leave
to ioy in my possessyon of suche blysse
to which all honors in our Fraunce compared

were as a rushe mongst manye myllions shared.
Rich. Sir, thoughe I knowe there is nothynge in me
able to give a flatterye hope to thryve
in the most abiect slave to it and courte,
and therefore cannot doute it in your selfe,
yet I beseeche you talke of somethynge ells
or I shall growe unmannerlye & leave you:
myne owne prayse is my torture.
Gan. Heaven forbydd
that I shoulde torture hym I love so muche
beyond expressyon! and synce thys offends the
Ile speake of that shall please my noblest Rycharde.
Rich. Your pleasure & your honorable ends
are bounds beyond which I have no delighte.
Gan. If from thys maryadge there might sprynge a
[soune,
which is myne ende, my honors would know none,
but like a ryver that receyves hys name
or fyrst oryginall from some mountayns foote,
begyns a syngle streame, but at last growes
to have no bounds but what it could oreflowe—
but tys impossyble.
Rich. Improbable;
for snowe and fyer can hardlye generate.
Gan. But whyle the snowe lyes on a mountayns topp,
consumeinge with that heate which comfortts all
excepte itselfe, the fyer may be blowne
into a second flame.
Rich. I graunte you that.
Gan. Posytion and request; or ells I perishe.
Rich. What meanes my Ganelon?
Gan. Faythe to be playne
and not to wronge the love, which I have founde
ever in thee, with any further doute,
my love woulde have thee call a kynge thy sonne
and gett hym of my syster. Startst thou backe?

come, I doe knowe thou lovest her with thy soule
and hast syght for her often. Now enioy,
and doe not stande amazd: if thou refuse,
then my hopes like the flower of flaxe receyve
theire byrthe and grave together; for by heaven
to be made monarke of the unyverse
and lorde of all claspt in the seagods armes,
I would not have her toucht unlesse by thee:
and if the thoughts of men were scrutable
to man and amongst men might be knowne to me,
the foole that should attempt her but in thoughte
[could]e be[tter] handbounde wrastell with the sea
. . . . . .
but yet my love dothe offer her to thee,
and tys rejected.
Rich. You mistake me, sweete:
I am all yours and what you shall thynke fytt
ile cease to questyon, yet my contyence calls
it a disloyall and a monstrous fact.
Gan. Tutt, a prosperous synne is nowe a vertuous acte;
let not that starte you.
Rich. I am confyrmd, but yet the Emp[e]resse—
Gan. Why, knowe not I howe deare she valewes you,
and but for thys hope would not live an hower[?]
Come, her consent shall flye to meete your wishes
and locke you up in saftie. Ithe nexte roome
stay me a littill.

Exit Richard

Now my proiects goe
uprighte and steddye. Let me style my selfe
(and proudlye toe) the mynion of the fattes.
The emperoure knytts newe honors to my house,
whylst to my bloode I seeke to bynde hys crowne
and cheate hys lawfull heyre; and synce the lawe
maks all legitimate in wedlocke borne,
by whom soere begott, the way is even

unto my future blysse and earthlye heaven.
Enter Didier
And see howe luckylie thys fellowe comes!
Happynes courtts me.
Did. My most honord lorde.
Gan. O Didier, the famous nephewe unto Charles,
the onlye heyre and hope of fruytfull Fraunce,
famous Orlando, is retourninge home.
Did. So tys given out,
Gan. But might there not be somethynge given the [prynce
to stay hys journey? Ile be playne with thee,
(for thy knowne love is worthye all my trust)
he is an envious torrent interposd
twixte me and manye honors, Didier,
and synce unpassable must be choakt with earthe.
Thou understandst me?
Did. Yes, sir, a must dye.
Gan. And in hys journey homewarde. A smale drame
will purdge hys soule away, & twilbe thoughte
some of the rebells in those frontyre townes,
by him reducst to false obedyence,
have, in revendge othe servytude wherein
hys sworde hathe fyxte theym, doone't; so not so muche
as bare suspytion ever will attache thee.
Did. I'm glad y'ave named me in't; I was afrayde
I should have beene lefte out in that brave acte,
whereto my proper hate unto Orlando
and love to you entyce me equallye.
Gan. O by no meanes, whom should I trust but thee;
tys thou & I must make eche other happye.
Repayre the with thys golde, & for thy paynes
be equall sharrer in my present meanes
and future blessyngs.
Did. No more, Sir; Ile dooe't.
I speake it with a confydence whereby

Ide have you say unto your selfe tys doone.
Gan. Thanks, my most honest Didier.
Other affayres of seryous consequence
call me; the Empresse must be solicyted
unto an acte for which I'de loathe her but
my ends have gloryous aymes.
Did. Aboute theym, Sir, and doute not thys.
Exit Ganelon.
yet methynks it were not fytt in polycie
to venture all in one pore shallowe Boate,
the sea of state goeinge so rough and hye.
Factyons in courte are like to suyts in lawe
where goulde and grace keepe equytie in awe;
and but thys maryadge rules the emperoure,
who should protect me in so many ways
leading to severall and confussed ends?
I will keepe no dyrecte one but even wander
as myne owne proper saftie shall dyrect me.
and thoughe I wishe my lorde may rayse hys bloode,
yet that wishe should give way to myne owne good.
Enter La Busse, Gabriella *and* Bertha.
Bus. Save Mounseire Didier!
Did. Mounseir La Busse, my lords most loved sonne,
your companye is fayre.
Exit Didier.
Gab. The fellowe mocks us.
Bus. Had a sayd good toe, then you might have douted
but fayr's an epethyte you bothe may challendge.
Ber. And why not good?
Bus. A courtyer mighte have spared it
and as he is a courtier beene excusd
thoughe it were false; for he whose tonge and harte
runne one selfe course shall seldome find the way
to a preferrment. Nowe the courte is growne
as strange a beast as the throngd multytude,

dyffers not from the rable, onlye tys
the upper house.
Ber. Why will you be a lymbe
of such a beast?
Bus. Faythe, onlye for sporte sake.
Gab. I rather thynke to make it more deformd.
Bus. Be not so bytter, ladye. Howe can I,
though I shoulde onlye studye vanytie,
be seene amongst so manye that out-glosse me
in everye severall follye.
Ber. Yet littill Richard, Aimon's youngest soune,
is suche a man your envye cannot taxe hym.
Gab. Mallyce with all her poysons cannot wounde
hys fayre deserved reputatyon.
Bus. Sytts the wynde there?
Gab. Yes, syr, and blowes me hence
in quest of hym I doe so muche affecte.
Ex. Gabriella.
Ber. Stay, Ile goe with you.
Bus. Oh, by no meanes, madam;
me thynks your longe attendance at the courte
should make you not so apt to spoyle good sporte.
Ber. Sdeathe! pray let me goe.
Bus. Not yet, by Venus.
You fyrst shall knowe my soule hathe deeplye vowed
my love and servyce to your excellent selfe.
Ber. Verye good sir,
I knowe y'are soune unto the mynion.
But yet I knowe your father loves you not,
and thats good too.
Bus. If truthe at courte be good
for any thynge, then, Madam, you say true.
for tys most true that I—
Ber. Pray let me goe.
Bus. Shunne not hys syghte that dothe adore your
[syghte.

howe fares the Empresse? lyke to a bloweinge rose
nypt with a colde frost, will she styll keepe in
cyrckled with ice?

Ber. I knowe not nor I care not.

Bus. But you can guesse—or in the frosts dispyghte
will she blowe out?

Ber. Sir, yare unmannerlye
to stay and questyon me: I must be gone.

Bus. Take my harte with you.

Ber. He whose hart and tonge
Runne one self course shall seldome fynde the way
to a preferrment.

Bus. Sfoote, doe you thynke your love
such a preferrment? nay then, fare you well.

Ber. Vyllanous man!

Exi: Bertha.

Bus. Well, nowe unto my father whom I knowe
hattes me but for my goodnes; and althoughe
I cannot blame the Empresse, yet on hym
Ile vent myne honest spleene, and he shall knowe
vertue at porest hathe yet one advocate,
thoughe muche too meane to help her. See, a comes.

Enter Ganelon.

Gan. The Empresse and young Richard are in leauge,
arme knytt and harte knytt with the fervencye
that no Joy can exceede. Heaven blesse the mixture!
But stay; whose thys? o my envyous soune,
what newse with you, Sir?

Bus. Sir, thoughe your emynence may guyld your vyce
and greatnes make your ills seeme gloryous
to some too farre beneathe you, that neare looke
into the chyncks and crannyes of the state,
yet, Sir, with reverence, knowe you have doone ill
to crosse Orlandos fayre successyon
by thys unequall maryadge.

Gan. Arte growne madd?

Thoughe I neare knewe thee muche opprest with witt,
I did not thynke thee suche a foe to sence
to speake with suche a darringe impudence.
Bus. Howe's that?
Gan. Thus and observe me. As you love the cubboarde
wherein your calves brayns are lockt up for breakfast,
whenere agayne thou shalt but darre to play
the dogge and open thus where I am present
without my spetyall lycence and comand,
Ile vexe thee so with punishment and shame
that life shalbe thy torment. Hence, thou slave,
of no more shyrtts then soules, and they consystinge
of equall foulnes! hence, I say! Ignorance
shall not excuse thee thus agayne offendinge.
Bus. Preposterous! I walke for wante of spyrrytt.
Exit La Busse.
Gan. Pyttie of follye! wherefore shoulde thys boy,
thys thynge of too nyce contyence, nay my soune,
troble hym selfe with any act of myne
as if they helde proportion with hys state,
wytt or condytion? Such thyngs are swayd by chaunce;
and naughts more arrogant then Ignorance.
Enter Didier.
But here comes he that hathe bothe brayne to plott
and syprrytt to acte. Howe is it, Didier?
Did. As you comanded, Sir.
Gan. Hast doone it then?
Did. And without all suspytion.
Gan. Halfe my soule,
let me imbrace thee. All my cares and feares
thou hast dyspeyrst for ever; from hys deathe
my future honors take a glorious byrthe.
Enter La Fue.
Fue. [*aside*]. Hees never from hym; nay I must [begone;
Past servyce is forgott. Doe you heare, my lorde?

Beggars must be no chussers. I am one,
the proverbe proves it, an oulde servingman:
at your choyse therefore be it, whether I
or that knave shall stay with you, for both must not;
your house, (though lardge) cannot contayne us bothe.
Gan. Why, whatts the matter, Fue?
Fue. Matter of wronge.
Full twoe and twentye severall liverye coatts,
made & compossed all for severall yeares
have I runne throughe in your most faythfull service.
Oth scullerye I was three yeares before:
so, blacke and blewe, I make account I've served
your lordshypp fyve and twentye.
Gan. What meanes thys?
Fue. My servyce notwithstandinge, thys proude Jacke
abuses me in words I understand not;
and therefore in playne tearmes if you keepe hym
I am no longer for you.
Gan. Patyence, man:
if thys be all Ile see it remedyed.
He shalbe sorrye for the wronge thats past
and promyse thee to second it with other.
Fue. Shall he? why, let hym then, and I wilbe content
[to dye in peace.
Did. I bothe repent and promyse no amends.
Fue. Well, that shall pacyfie, we will be frends and
live in peace together.
Did. On condytion
that hence you take no lycence to deprave
my good indevours.
Fue. In my contyence
he wrongs me nowe agayne.
Did. Nor on thys growe
sawcye and insolent.
Fue. Hay da! can oughte
proceedinge from my gravitie to thee

be esteemed sawcynes? you heare, my lorde;
Can fleshe and bloode induer thys? I doe knowe
my service is more pretyous then to be
thus touzd and sullyed by hys envyous breathe;
and thoughe in pollycie I will not leave
your lordshypps servyce, yet if polycie
or brayne of man may studdye a revendge,
thys wytt of myne thats seldome showne in vayne
shall fashyon out a rare onè.

Exit La Fue.

Gan. Syllye foole!
Come, Didier; mynd not hys peeyvishe hate
Ile make thee yet obscurd an envyed state. *Exe:*

ACTUS 2

[*Scena 1*]

[*A room in the court*]

Enter Orlando, Reinaldo, Oliver, *Souldiors, Attendants.*

Orl. O that my cursse had power to wounde the starres
that with a more then envyous aspect
thus racke me & my fortunes. Marryed?
I coulde allmost brable with destenye
for giveinge thys curst maryadge holye forme.
And suer it err'd in't: tys no gordyon knott
that tyes suche a disparytie together.
But what will not soothd prynces? theire hye blood
a flatterye drawes toth lees, and more corrupte
then a disease thats kyllinge. Nowe must I,
like to an Argosie sente rychlye fourthe,
furnisht with all that mighte oppose the winds
and byde the furye of the sea-gods rage,
trusted with halfe the wealthe a kyngdome yeilds,
haveinge, insteade of addinge to her store,
undoone her selfe and made a thousand pore;
meanelye retourninge without mast or helme,
cable or anchor, quyte unrygdd, unmand,
shott throughe and throughe with artefyciall thunder
and naturall terror of tempestuous stormes,
must (that had beene the wonder of the worlde
and loved burthen of the wanton seas)
be nowe a subiect fytt for all mens pyttie
and like to suche, not cared for a jott,
. . . . . dothe, must lye by & rott:
and so must I.

Rei. His dottage maks hym thynke

hym selfe so happye in thys curssed matche
that when the newse of your successe aryved
(thoughe cladd in laurell and fayre victorie)
he had no eare for't, all his powers beinge fylld
with a suppossed joy conceyvd in her.

Oli. He has not dealt like Charlimayne t'exposse
you to the horror of a cyvill warre,
and, whylst your loyaltye made gloryous way
to hys wisht ends of conquest, thus to crosse
your fayre successyon.

Orl. Twas a speedinge plott
to sende me into Spayne, whylst Ganelon
tooke the ryghte course; yet, if I hadd beene here,
the envyous destenye that dothe attende
on all my undertakings, woulde have made
my best meanes uslesse to have hynderd it.
For not the cooninge of slye Ganelon,
Charlimayns dottage, nor her wytchinge eie
(to whom I nowe must be obedyent)
can challendge any share in my disgrace;
but myne owne fortune that did never smyle
but when it gave me a full cause to cursse.
And were the way to my successyon free
as when I lefte the courte, yet gaynst all sence
and possybyllitie somethynge suer woulde sprynge
from my meare Fate to make another kynge:
so, torrent-like, my fortune ruynes all
my rights of byrthe and nature.

Rei. You have doone ill
to soothe hys adge unto thys vyolence.

Oli. With penytence tys confest, consyderinge
preventyon hathe quyte fledd us, & no way's
lefte eyther for revendge or remedye.

Orl. I am the verye foote-ball of the starres,
th' anottomye of fortune whom shee dyssects
with all the poysons and sharpe corrasyves

stylld in the lymbecke of damde polycie.
My starres, my starres!
O that my breathe could plucke theym from theire spheares
so with theire ruyns to conclude my feares.

Enter La Busse.

Rei. Smoother your passyons, Sir: here comes hys [soune—
a propertie oth courte, that least hys owne
ill manners should be noted thynks it fytt
in pollycie to scoffe at other mens.
He will taxe all degrees and thynke that that
keepes hym secure from all taxatyon.

Orl. Y'are deceyved; it is a noble gentyllman
and hatted of hys father for hys vertues.

Bus. Healthe and all blessings wherewith heaven and [earthe
may comforte man, wayte on your excellence!

Orl. Althoughe I know no mans good wishe or prayrs
can ere be hearde to my desyred good,
I am not so voyde of humanytie
but I will thanke your love.

Rei. Pray, sir, what newse
hathe the courte lattelye beene deliverd of?

Bus. Suche as the gallimaufrey that is fownd
in her lardge wombe may promyse: he that has
the fayrest vertues weares the foulest shyrte
and knowes no shyfte for't: none but Journey men priests
invay agaynst plurallytie of liveings
and they growe hoarse ithe cause, yet are without
the remedye of sugar candye for't.
Offyces are like huntinge breakfasts gott
hurlye burlye, snatcht with like greedynes,
I & allmost disjisted too as soone.

Oli. I, but in sober sadness whatts doone there?

Bus. Faythe, verye littill, Sir, in sober sadnes,
for there disorder hurryes perfect thyngs

to mere confussyon: nothynge there hathe forme
but that which spoyles all forme, & to be short
vice onlye thryves and merryt starves in courte.
Rei. What of the maryadge of your noble aunte
our fayre eied royall empresse?
Bus. Trothe, I wonderd, Sir,
you spoke of that no sooner, yet I hope
none here are jealyous that I brought one sparke
to kyndell that ill flame.
Orl. No, of my trothe,
I knowe thee muche toe honest; but howe fares
the Empresse nowe, my deare exequetresse?
Bus. Sir, as a woman in her casse may doe;
Shee's broughte [to] bedd.
Rei. What, has she a chylde, then?
Bus. I, my lorde.
Orl. A Soune!
Bus. Mysfortune hath inspyrd you, Sir; tys true.
Orl. Nay when my Ffortune faylls me at a pynche
I will thynke blasphemye a deede of merrytt.
O harte, will nothynge breake the?
Rei. Tys most straunge.
Orl. Straunge? Not a whytt why, if she hadd beene [spayed
and all mankynd made Euenucks, yet in spyghte
my ill Fate would have gotten her with chylde—
of a sonne toe. Hencefourthe let no man
that hathe a proiecte he dothe wishe to thryve
ere let me knowe it. My mere knowledge in't
would tourne the hopet successe to an event
that woulde fryghte nature & make patyence braule
with the most pleasinge obiecte.
Bus. Sir, be at peace;
muche may be found by observatyon.
Orl. Th'arte bothe unfreindlie & uncharytable.
Thys observatyon thou advysest to

woulde ryvett so my thoughts uppon my fate
that I should be distrackt. I can observe
naughte but varyetie of mysseries
crossynge my byrthe, my blood and best endevours.
I neare did good for any but greate Charles,
and the meare doeinge that hathe styll brought fourthe
to me some plauge toe heavye to be borne,
but that I am reservd onlye to beare
the studyed envye of mallygnant starrs.
If Fortune be blynde, as the poetts houlde,
it is with studyinge myne affliction;
but, for her standinge on a roullinge stone,
theire learninge faylls theym, for shee fyxed stands
and onlye agaynst me.

Rei. Move hym no further;
but if your observatyon can fynde out
a coneinge in the carryadge of theise ills
that may be questyoned, Ile thanke your love,
and be your servant: pray be inquysytive.

Orl. Inquyssytive? for what? my mysseryes
requyer no searche, they playnlye shewe themselves,
and in theire greatnes crowne what made them greate,
the power of Fortune, which by theym beinge crownd
dothe tyrannyze uppon me.

Enter Didier.

Did. Healthe attend
thys honord presence! may your wellcome home
retayne proportyon with those worthye deeds
whereby y'ave yearnd all wellcome.

Orl. What is he?

Did. Howe ere my dutye and best wishes shall
ever attend you, and those wishes be
putt into acte to doe you anye servyce.

Bus. Thart a grosse flatterer, and knowe there is
more sympathye betwixte mere contraryes
then twixte thy words and wishes.

Did. Then your knowledge
has no true ryghte doone to it, beinge so greate
to be so littill famed. I never hearde
that you ere did or durst knowe any thynge
but dynner tyme & coronatyon day,
the tylters collors & theire pages suytts,
but to theire Empresas you styll gave up
an Ignoramus.
Bus. Th'art a parasytte;
thou & thy fortunes wayte uppon my father
and like an evyll aungell make hym doe
those fearfull thyngs I tremble to delyver.
Therefore the love which thou protestest here
can be at best but fayn'd & beares more shewe
of treacherye then zeale.
Did. How say you by that?
Orl. Ganelon's servant! will it not suffyce
the mallyce of my starrs to presse me downe
with a most pondrous wayghte of iniuryes
but they must keepe me wakinge with the syghte
o'th authors on't, to myxe my sufferings
with heate and anger? Syrha, howe dare you
upbrayd me with your presence? or doe you thynke
my wrongs and fortune have made me so tame
that I am a fytt subiect for your spleene,
your trencher envye & reverssyon rage?
or arte so greate an Infydell to doute
my myscheifes snayle-pacst that thou spurrst on newe
in full carryere uppon me?
Did. I disclayme
Ganelons servyce other then to serve
your worthye ends, which is the onlye ende
whertoe I ere seemd hys.
Bus. Monstrous deceytfull vyllayne!
Orl. Impossyble! I cannot be so happye, & if thou
beare but the least affectyon to my cause,

thy Fortunes like thy trenchers wilbe chaungd
to a sordyd foulenes that will loathe thy nature.
Did. For that no matter, I darre fortunes worst
in ryghte of vertue; & if you'le be pleasd
thys skreene may be removed that keepes away
all comfortable heate from everye man
which he stands neare, Ile tell you thyngs that shall
confyrme you I am yours.
Orl. He shall not goe,
nor can I hope successe in anye thynge
(more then my sworde), & muche lesse be confyrmd.
Oli. Pray, sir, withdrawe.
Rei. Althoughe I thynke thys fellowe meanes no good
we may dyscover & prevent hys ill:
pray leave us, sir.
Bus. I will; but yet beware
that fellowe.
Exit La Busse.
Did. I fyrst desyer
to be beleived my love & uttmost servyce
are vowed unto your greatnes, to which beleife
the hazarde of my life throughe all the daungers
that ever fryghted weake mortallytie,
shalbe an instygation. Fyrst, Sir, knowe
the empresse is departed.
Orl. Whyther! to hunt worsse fortunes then I suffer?
Did. Sir, she is deade, a fever shooke her bloode
after her chyld bedd sycknes, & of it
she dyed last mornynge.
Rei. Wonderfull! What newse of her younge soune?
Did. It lyves & is a pryncelye littill one,
Lewis the gentyll calld, a hopefull Infante.
Oli. But smale hope of the emperours righte to it.
Orl. Howe taks hys majestye the empresse deathe?
Did. Straunglye, beyond all presydentts of greife.
Being dead it seemes he loves her ten tymes more

then ere he loved her liveinge (yet that love
outwentt all dottage in th extreamytie):
he will not give her buryall, but in's armes
carryes her up & downe, courts, kysses, toys,
mournes when she maks no aunswere; often faynes
to understande her sylence; sweares that deathe
cannot, nay darre not, hurte suche excellence.
Orl. Why, thys is absolute madnes! where is byshopp [Turpin?
hys reverence shoulde perswade hym.
Did. So he hathe,
but tys in vayne: he heares naught but his passyon.
Orl. Why, styll thou heapest uppon me newe mis- [fortunes.
Did. But will delyver comforte. For some prooffe
of myne integrytie, knowe I was hyerd
by Ganelon to poyson you.
Rei. Whatts thys?
Did. To which performance I so soothd hys hopes
that he beleives tys doone.
Orl. And so it had
but that my Fortune knewe my deathe woulde be
toe greate a blessinge for me & remove
the obiect of her envye past her spleene.
What wretchednes is thys! haveinge indeede
all the worlds mysseryes that have a name,
a newe one out of pyttie must be founde
to adde to Infynitts. My heavye cursse,
but that t'would be a blessynge, shoulde rewarde thee;
and for thy disobedyence to thy lorde
Ile torture thee, for I will wishe thee well.
Did. [*aside*]. Did ever mans preservatyon plauge hym [thus?
wonder confounds me.
Rei. My most worthye cossen,
will you not take advantage of thys plott?

Orl. No; what advauntage? The emperours eares are [glewed
gaynst althyngs but hys passyons.
Did. Greate Sir, no;
the vyolence of hys passyon notwithstandinge,
haveinge hys deathe slayne mistres in hys armes,
he heares all causes cryminall as if
she did but slumber by hym.
Oli. Tys an offerd meanes
to bringe your foe in hatred with the emperour[;]
revyve your hopes.
Orl. As cordyalls doe call backe
a dyinge man from his aproachynge peace
to make h[im suffer] st[i]ll the mysseryes
of hys allmost past sycknes, I reffuse it
and by my suffrynge nowe will shewe my selfe
too noble to complayne. I neare coulde fynde
pleasure or ease in others punishment,
or if I were so base to take delighte
in the afflyctions of another man
my Fate would guard me from't, for tys decreed
that onlye I of all mankynde shall neare
be master of a hope shall have successe:
so all the opposytion I can make
would onlye make my greives rydiculous
and dyvorce pyttye from theym. Neare will I.

Ex. Orlando.

Did. Heres a straunge humor!
Oli. I, but let it not
deterre you from hys accusatyon.
Did. Ile justefye what I have sayd.
Rei. Doe so,
and bothe myne entertaynment and rewarde
shall pay thy love and faythe.

Exe: all but Didier.

Did. I doe not like
thys entertaynment at the second hande:
it looks like barbers physsicke, muddylie.
Is thys a welcome worthye of the love
I have exprest? Had I tooke up hys hauke
or matcht a coatch-horse for hym suche a servyce
had deservd more respect then he gives me.
I like a wise man have lefte certayne meanes,
for hop't preferrments: t'was dyscreetlye doone
and ledd by vertue toe. Thys vertue is
the scurvyest, harlottryest, undoeinge thynge
that ever mixte with ryssinge courtyers thoughts.
But t'has a cursse. It is imposyble
ere to gett into Ganelon agayne,
haveinge not onlye not performd hys will
but toulde hys purpose. And howe slyghte so ere
the earle of Angeres houlds thys accusatyon,
'twilbe examynd: therefore I must throughe—
but howe? thoughe it be true I cannot prove it
by other testymonie then myne owne;
and that hys owne denyall will bereave me
of the beleife due to it. Yet will I stand too't styll:
to detecte vyce heaven gives a power to will.

Enter Ganelon.

Gan. Y'are well mett.

Did. I thanke you.

Gan. T'arte a vyllayne.

Did. It may be so; your lordyshypp can defyne me
if you would shewe your readinge or your practyse.

Gan. Orlando is retournd.

Did. Tys well.

Gan. It is;
but it had beene better for your periurd roaugshypp
your harte had gordged a hauke.

Did. Wa, ha, ho, man!
your Buzard is a kynde of byrde of prey,
your lordship knowes toe, that will feede on all

unable to outflye or to resyst,
but suche pursued her bassnes and her sloathe
at once apeare. You understand me, sir?
Gan. Nowe a leane castrell ceyze thee! art thou flesht?
Must naught encounter you but byrds of rapyne?
Did. Good, good, you stretche a foule comparysson
the best that I have hearde. But be assurd
I am no scarrabb for a castrells breakfast.
Gan. Why, you are growne a desperatt darringe rouge,
a roauge of noyse and clamor, are you not?
Did. And in dyspyghte of all your fearfull Bells
of greatnes and aucthorytie, will tourne heade,
flye in thye bossome and so stynge thee there
that thou shalt curse thy beeinge.

Exit Didier.

Gan. Thys is well,
exceedinge well: upbrayded by my slave
armed by my trust agaynst me! I coulde nowe
wishe a stronge packthrydd had stytcht up my lippps
when I made thys roague Inmate of my breast.
My seryous counsaylls and's owne servyces
he sells like goods at outcryes—who gives most?
Oh what dull devyll manadgd my weake braynes
when fyrst I trusted hym; Harte, I have made
my counsaylls my foes weapons, wherewith he
may wound me deeplye. Suer he has reveald
my purposse and rewarde to poyson hym:
So I bestryde a myne which to my ruyne
wants but a sparke,—and farewell, Ganelon!
Nowe the poxe take my harte for trustynge hym!
What a brave noble creature were a man
[If he] coulde but foresee and so prevent
. . . . . nay of his slave.

Enter Richard.

Ric. Healthe attend you.
Gan. O my dearest sweete,
thy presence maks thee master of thy wishe;
for in it rests my healthe and happynes.
Howe does my best frend? faythe, you look most sadd,
and we have bothe full cause. My systers deathe
hath, like the moone in opposytion
put out the eie of heaven. But doth the emperoure
styll keep her in hys armes[?]
Ric. Yes, styll and styll;
nay with such vyolence love seemes to growe
and florrishe most in deathe. Mizentius wrathe,
that tyed the dead to the liveinge, seemes in hym
the Joy of all mans wishes. Soothe he is
any thinge nowe but famous Charlymayne.
Gan. I cannot blame hym; tis a furye man
can neyther tame nor conquer. But, deare frende,
Is there no meanes to come to the dead queene
out of the emperours presence?
Ric. Sir, theres none;
he hathe her evermore within hys armes,
and when a sleepes your syster Gabriella
or the ould Bishopp Turpin doe attend her.
Gan. I, there you name a newe afflyctyon,
that syster is an ulcer in my bloode:
howe doe you with her doatinge passyons?
Ric. Sleyght theym beyond your wishes.
Gan. Thou dost amaze me with thy noble vertue,
and thence I honor thee. As for that mayd
styll let her frantyque love receyve repulse
and crowne thy contynence; for thoughe I was
content the queene should stray, yet thys
I would not have to fall for chrystendome.
Ric. You neede not feare me: if not contyence,
yet myne owne will is armor strong enoughe.
Gan. I know't; and here shee comes.

Enter Gabriella.

Gab. Brother, God save you!—O my noble Richarde,
you make me ould ithe mornynge of my yeares.
Shall styll your winter nypp me?

Gan. What doe you meane?

Gab. T'expresse a love thats good and vertuous.

Gan. Fye, thys dothe stayne your noble modestye.

Gab. To tell before you myne affectyon
in publique I confes it would make me
a subiect for taxatyon.

Gan. Any where.
Come, a must not love you.

Gab. Heavens forbydd!
And I must tell you, brother, that I darre
(and with no other then a systers spleene)
justefye myne affectyon.

Gan. So,
and what wants thys of impudence?

Gab. As muche
as you of charytie if your tonge bee
a faythfull servant to your mynde.

Gan. Tys well: you would be whored (mayd), would [you not?

Ric. Pray, Forbeare.

Gab. Your reprehensyon is unmannerlye,
which Ile enduer no longer. Fayre Sir, knowe
I will not have my true love circomscrybd
within the lymitts of your pollycie,
come, y'are wicked.

Gan. Repentance would doe well.

Gab. Tys a fytt matche for threescore and ten yeares
and at that sober age I meane to wedd it.
Yet knowe that my desyers are not so wild
but they stay here. Nor will I ever stray
beyond thys most loved obiect.

Ric. Say not so:
it never can retourne your recompence.
Vertue, my soules dower, which is nowe contrackt
and richlie to be marryed unto heaven
shall ever keepe me from affectyon:
beleve it, madam, I will never love.
Gab. Then have false hopes raysd me to th topp of all
onlye to forme my ruyne in my fall.
Gan. Nay, no more fallinge. Come, my noble frende;
and, ladye, cherrishe not theise whorrishe longings.
Exe. Gan. Rich.
Gab. Not cherrishe them? yes, blowe them into flames
greate as the full desyers that warme my bloode.
What, am I younge, fruytfull, and somewhat fayre,
and shall my pleasures beare the servyle yoake
of hys stryckte rules and so chayne up my bloode
in manackles of Ice? Fyrst Ile darre
all plaugs make men thynke of mortallytie,
butt I will love hym; yes, I will love hym styll
and so be servd bothe in my lust and will.
Enter Charlimayne *with the queene in hys armes,*
Turpin, La Busse . . .
Turp. Good honored Sir, let me perswade yo. . .
thyss dottage ore the deade is monstrous,
nor suyts your greatnes nor your gravitie.
Char. No more; he that perswads me from thys loved [imbrace
is my most mortall enemye, and here
I sweare Ile hate hym to destructyon.
O, Gabriella, come; thy syster sleepes
a longe, longe slumber, but she is not deade;
goodnes can never perishe, and if so
yet deathe shall not devyde us. Why I have
not full so many mynuts to survyve
as one pore breathe may reccon, and shall I
for that short space forgett her? No we'le stay
and close our loves bothe in one monument.

Turp. [*aside*]. Was never seene suche an afectyon!
Charl. Come, Gabriella, let us sett her downe;
and seate her easylie, doe not hurt my queene;
the downye breathe that sweepes alongst the meads,
kyssinge the gentyll flowers that sweeten hym,
are stormes and tempests to her tendernes:
They place the dead bodye in a chayre.
no ayre shall blowe uppon her. Happye soule!
indeede I dearelye love thee, for I see
the rose and lyllie sprynginge in thy cheeks
fresher then ever. Deathes imortal sythe
dare not offend thy braunches: O, thou arte
a thynge beyond mortall corruptyon.
Buss. What will a make of her?
Turp. Even what his fancye pleases.
Char. If she be dead howe sweete a thynge is deathe,
howe riche, howe gloryous and unmatchable!
and howe muche follye is in fearfull man
Sitts by her
to flye from that which is so amyable!
Deare, give me leave to touche thee and imprinte
my soule uppon theise rubyes. All the fame
and garlands I have woone throughe Chrystendome,
the conquests I have made of Fraunce, of Spayne,
of Italie, Hungaria, Germanie,
even to the uttmost east poynt, placd with thee
are toys of worthlesse valewe. Heres my crowne,
and but for thys I were not Charlymayne.
Turp. Alas, tys she maks hym not Charlymayne!
Char. Comand some musyque. Everye man departe,
Exe: Bus. *and attend*[*ants*]. *Softe musique.*
but Turpin and my syster. Heavye sleepe
presses me to her bossome; gentyll sweete,
let me not hurte thy goodnes, for my rest
shall but like softe ayre gentlye cover thee.
Sleeps on her bosome.

Turp. What, madam? is he salve a sleepe?

Gab. Most soundlye, Sir; sadnes from hys soule
hathe charmd hys sence with slumber.

Turp. Then, if it please your goodnes to withdrawe
and fytt hys hygnes chamber, I will watche
and call you at hys wakynnge.

Gab. Willinglye.

Ex: Gabriella.

Turp. I have not seene so stronge a fytt as thys,
it is beyond all fevers; for thys feynde,
thys most mallygnant spyrritt called love,
raynes in hym above wonder, nay above
th' accounte of learnynge or experyence.
I've reade in younger studyes there are charmes,
spells and devysses to comand men's harts;
that charracters and Imadges and scrolles
can even bynd the soule to servytude.
It may be that's wrought on the emperoure.
I knowe the harte of Ganelon to be
a myne of all deceytfull polycie,
and thys affectyon thus unnaturall,
can but have suche a father. Suer Ile trye,
if I can fynde the conynge. Pardon me, deathe,
that I thys once ryffell thy treasurye.

He searches the queenes poccetts, hands necke bossome and hayre.

Theres nothynge heare conceald but deathe and colde
and emptye sylence, no companyon.
What, shall I then leave of? My harte says noe;
Ile yet breake ope another cabanett.
Nay, I must parte your lipps; the mouthe, the say,
harbors most oft weomens corruptyons:
you cannot byte me, madam. Ha, whats thys?
a rynge! a verye curyous rynge, a dayntye ringe
hydd underneathe her tonge. Blesse me, fate!
somethynge depends uppon it: what it is

I will aprove and be the treasurer.

Enter Gabriella.

Gab. Howe nowe, my lorde? awaks the emperour?

Charli: *stirrs.*

Turp. I sawe hym move even nowe: agayne he styrrs.
Good sweete, excusse me: when a dothe awake
I will retourne imedyatlye.

Exit: Tur.

Gab. I will.

Char. Hey ho!
Who waytts without? dothe nobodye attend?
. . . . pleasure. . . .
Ha! woman's attendance? in the name of chaunge
when did Charles use suche frayltie? Men at armes
did ever guarde me: am I nowe forsooke?

Enter Richard, La Busse *and attendants.*

O you are wellcome. Ha! what creatures thys?
deathe coopelld to my bossome, to my chayre?
what traytor shewd thys embleme? Why, my age
did neare forgett mortallytie, nor hathe
the wantonst thought in prynces made me looke
beyond the hower of deathe. Let me viewe her.

Rich. Here's a chaunge; he will be Charles agayne.

Bus. Why, thys maks althyngs more myraculous.

Char. Tys the dead Empresse! In the name of healthe
who placst her bodye here?

Rich. Onlye your maiestye,
from strengthe of whose imbrace not anye tonge
had power to withdrawe her.

Char. Gentyll coosse,
doe not take Judgment from me: in my mynde
was never fyxte a frantycke passyon.
But more of that hereafter: take it hence
and let the ladyes guarde it tyll it be
interrd with publique sollempe obsequy.

Attendants, La Busse *and* Gab. *carie away the dead.*

Where is Orlando my renowned nephewe?

Rich. Without, attendinge your hye pleasure.

Char. Good coosse, intreate hys presence that hys face may blesse an ould man's eie sighte. O tys he

Exit: Rich.

hathe brought to Fraunce her wishes in such wreathes
of uncompared conquests that it bends
with weaknes of requytall. Here he comes!

Enter Orlando, Reinaldo, Oliver, Richard *and* Didier, *Attendants.*

O my best souldior, wellcome! I growe younge
with thynkinge of thy gloryes. Wellcome, coosse,
wellcome, renowned Oliver, welcome all!
but thou, myne eagle, wellcome as my healthe!
th'ast brought me peace, the braunche of hapynes.

Orl. The good that I have doone, Sir, is without me
and I partake not of it, but within me
I bringe and beare more mysseryes then would
unpeople your whole kyngdome.

Char. Whats the matter?

Orl. Sir, to let passe somethynge without your power
nowe to be remedyed, I am perswaded
(thoughe I perswade my selfe to littill purposse)
to tell you of a practyse gaynst my life
by Ganelon.

Char. Call hym; you shall be hearde,
you are to me toe pretyous to take wronge.
Yet, nephewe, be advisd, for you doe knowe
that indyrect surmyses more abuse
and in that stronge abuse more deeplye wounde
an inocent brest then proves a guyltie one.

Orl. Sir, I best knowe howe muche abusses wounde
an inocent brest: myne keepes a register
with corsyves charractred on everye syde
of the greife drinkinge paper. But I say,
were Ganelon here—

Enter Ganelon.

Gan. As he is, my lorde,
to aunswere everye thynge your abusd nature,
the mallyce of thys slave or of the world,
can charge me with. Speake then the uttermost.

Orl. I say you are a man that haveinge longe
practysd agaynst myne honor in myne absence
at last didst deale with thys just gentyllman
(for so I must repute hym, thoughe hys pyttie
be myne afflyction) to poyson me.

Gan. My emperour,
if thys aspertyon may fynde out a way
thorrowe your eassynes to wound myne honor,
justyce hathe left the earthe.

Char. What say you, Syrha!

Did. I say and sweare by all dyvinitie
that can rewarde or punyshe, tys most true
that with a sume of goulde and further hopes
of future honors he did wynne my promysse
to poyson the grete Palladyne.

Char. Thys is dyrect.

Gan. A dyrect vyllanye!
if suche proofes may prevayle gaynst any man,
any such slave, discarded for's badd life,
may make hys former master forfayte hys;
you may in ten days hange up all your nobles
and yet have lawe for't. But if any man
(thys slave except), althoughe hys synns would make
the sunne put on a cloud to shunne hys syghte
and the grasse wither with his loathed [aspect]
will justefye thys accusatyon,
Ile remayne destitute of all replye.

Char. Nephewe, what other proofe have you?

Orl. Your Majestie sees all,
and the thyrde parte of that product gaynst me

or gaynst another man [for anye ellse]
would be enoughe.
Rei. Why, in such casses, where base pollycie
works on the lives of prynces, God forbydd
but one mans oathe should stand for testymonye.
Oli. Espetyallye where cyrcumstances leade
dyrectlye to the poynte he aymethe at.
All Fraunce dothe knowe he hatts the Palladyne.
Ric. In soothe I doe not thynke so. Envyes tongs
are sharpe and manye, and they ever cleave
most to 'th oppressed, oft to 'th Inocent.
Rei. Doe not deceyve your selfe out of your love.
Brother, tys knowne he is most treacherous.
Bus. Worthy Reinaldo, carrye better thoughts:
my father is your servant, and dothe love you.
Rei. Would a loved vertue as I knowe you doe,
I then would honor hym. Uppon my life
in thys he is most guyltye.
Char. Come, no more.
There is some cyrcomstance but no due proofe,
and from that grounde my nephewe shall perceyve
howe dearlye I doe pryze him. Ganelon,
hencefourthe you never more shall see the courte:
yare banysht thence. You have a cuntrye house,
let that receyve you: when you thence departe,
your life is forfayte. Away!
Gan. I doe obay your Maiestye.
Exe: Gan. La Busse.
Orl. Is thys a punishment?
Rei. Tys a disgrace, best cossen.
Did. And noble bloode
hathe more sence of disgrace then wounds.
Orl. Hence, slave!
By heaven a does rewarde hym for hys synne.
Was ever man like me unfortunate?
not see the courte! why tys the greatest favor

in a kyngs guyfte, and had hys hyghnes pleasd
t'have sent me to deathe we had bothe beene easd.
Enter Turpin.
Char. O my deare sweete! where has my best frend [beene?
my joy of life, my ages comforter!
Indeede I've had a tedyous mysse of thee.
Tur. What meanes your maiestie?
Char. I meane to live for ever on thy necke
and bathe thy bossome with my joyful teares.
O thou arte sweete and lovelye as the sprynge,
freshe as the mornynge or the blushinge rosse
when the bright sonne dothe kysse it.
Orl. Ha, whats thys?
Tur. I am your pore weake servant, an oulde man,
that have but onlye prayrs to pleasure you.
Char. Thou arte all butye, spyces and perfume,
a verye myne of imortallytie.
Theise hayres are oth complexion of the skye,
not like the earthe blacke browne and sullyed.
Thou hast no wrinckles: theise are carracters
in which are wrytt loves happiest hystorye.
Indeede I needs must kyse theym, faythe I will.
kisses Turpin.
Orl. Wonder when wilt thou leave me? thys is [straunge.
Rei. Nay, fare above my readinge.
Orl. Uppon my life!
the ould men will not ravyshe one another?
Tur. Deare Sir, forbeare; see howe theise prynces [scorne
thys toe much wanton passyon.
Char. They are Joys
toe good for theym to wyttnes. Come, my sweete;
we will in pryvate measure our delights

and fyll our wishes bryme full. F[r]aunce is thyne
and he is but disloyall darre repyne.
Ex. Char. Turp.
Orl. Thys visyon I must followe; when Charles [growes thus
the whole worlde shaks: thys comett's omynous.
Ex: all but Didi.
Did. I am a polyticke coxcombe: honestye
and contyenc are sweete mystresses; though to speake [truthe
I neare usd eyther mearlye for it selfe.
Hope, the last comforte of eche liveinge man,
has undoone me. What course shall I take nowe?
I am worsse then a game; bothe syds have lost me.
My contyence and my fortunes keepe me fytt
for anye ill. Successe may make all fayre;
he that for naught can hope should naught dispayre.
Exi.

ACTUS 3

Scena 1

[*A room in the court*]

Enter Eldegrad *and* Gabriella.

[*Eld.*] . . . . . It is not . . . .

. . . . . .

The smoothe face of the wanton lovelye Richard
should promyse more true fortytude in love
then tourne a Recreant to perswatyons.

Gab. Why, mother, you have seene the course of thyngs,
the smale assurance and the certayne deathe,
the meare deceytfull scope and shadowed ruyns
that are most conynglie knytt up in pleasures;
and are you styll to learne or will you trust
a lovelye face with all your good beleife?
My dutye checks myne anger, for I should—

Eld. What should you?

Gab. Give your tast a bytternes.

Eld. I pray thee, doe; bytter thynges expell poyson;
see if my follyes may be purdgd a littill.

Gab. Spleene shall not taynte my goodnes
so muche as to account your errors follyes;
but, I proteste, were you another woman,
I should be bouldlye seryous and tell you
that all the wytts of Chrystendome are spente
in stryppinge the corrupted harte of smoothnes:
and yet you thynke a smoothe perswadinge boy
beares all hys daunger in hys cheeke and eie!
Shall weomen trust a sweete and courtlye face?
Why serves our owne dissemblinge arte if we
cannot suspect when others doe dissemble?

Eld. True, daughter; love is like the weassell that went

into the mealechamber; it comes in at a littill chyncke no bygger then our eie syghte, but haveinge a whyle fedd on Imagynatyon dreames sonnetts to the tune of syghes and hey hos; it growes plumpe and full of humor; it asks a crannye as bygg as a conye borrowe to gett out agayne.

Gab. And wherefore then should I trust in the face?
mother, tys true your soune, my cruell brother,
the toe muche wise, toe subtyll Ganelon,
onlye withdrawes Rychards affectyon.
Even to my selfe a swoare a should not love me;
and who that knowes hym, knowes he is not ledd
by the charme of hys voyce onlye?

Eld. Trust me, wenche,
twas tyranye to speake so; but in thys
where lyethe our preventyon?

Gab. Onlye thus:
you must by all meanes styrre dissentyon
twixte Rychard and my brother, tourne their loves
to mortall hate and emulatyon;
which but effected, Richard suer will love
bee't but alone to crosse hys enemye.

Eld. Content thy selfe, gyrle. There is not that malytious creature nowe liveinge, no, not a venemous and craftie stepdame, nor a tale-carryinge, truthe pervertinge Gossypp cann make theise seedes of enmytie poyson the love of parentts, husbands, neighbours or good fellowshypp sooner or more effectuallye then I will crosse theire frendshypp. But to better purposs—

Gab. Peace, no more: here comes the aged byshopp the kyngs inamord darlinge.

Enter Turpin.

Tur. Best ladye, well encounterd: howe runns chaunce with your deare sonne, my good lord Ganelon?

Eld. Better then envye wishes, (gratyous sir)
Lost from the courte he left behynde hym there
all cares and all vexatyons: nowe he sleepes,

eats, drynks and laughes, and, but when he dothe sweate,
moves not hys hatt tyll bedd tyme; dothe not fawne,
nor croutche, nor crynge, nor startche his countenance;
is not tane up with other mens affayres
but onlye looks to's owne comodytie.

Tur. Hys chaunge was passynge happye then, it [seemes.

Gab. Bothe for hym selfe and hys; for, greate sir, nowe
he onlye wayts on hys partycullar,
seeks from a cuntrye comonwealthe to rayse
all hys to cuntrye fortunes; which, they say,
is safest, surest, and least envyed.

Tur. Why, prettie ladye, you'le not leave the courte?

Eld. Yes, gratyous lorde; I'me sent to bringe her [thence.

Our pore retyred famylie must plante
theire braunches in the broade ayre, not be plasht
or propt agaynst the walls of pallaces.

Tur. I doe comend your tempers, but, madam, tys
hys hyghnes pleasure, for some spetyall ende
onlye to hym conceald, that instantlye
your sonne repayre to'th courte, which I intreate
you will imparte unto hym.

Eld. Most willinglie;
yet suer I knowe hys harte [is] settld there
which to the courte is a contrarye spheare.

Ex. Eldegr. *and* Gab.

Tur. Howe prettylie theise weomen can disemble!

. . . . . .

O tys a foule and damned sorcerye
and maks the best of wisdome and of men,
of fame and fortytud, more loosse then ayre,
foolishe as Idyotts, basse as cowardysse.
Why I am even rackt with complyment
and torturde past all suffrance; age nor sexe
houlde difference in thys incantatyon.

But I will trye it further, harke a comes;
nowe must I passe the pyke of lunacye.
Enter Charlimayne, La Busse *and* Richard.
Char. Come, come, my dearest; wherefore doe you [starve.
my quycke desyers with your so cruell absence?
I pray thee tender my declyninge age,
stande allways neare that I may never faynte;
for thou inspyrst in me more strengthe and life
then mightie nature when she made me younge.
Tur. Sir, I have allways beene your humblest servante.
Char. O you dyssemble fynelye!
Tur. I protest, sir.
Char. Nay, then I may beleive you flatter me,
but say thou dost and seeme to love me dearelye,
for I confes, as freelye as I love,
one littill sparke of thee out buys my kyngdome;
and when my kyngdomes gone pray what am I?
a pore decrepyd mysserable thynge
that needs no greater plauge then adge and wrinckles.
Tur. Indeed your passyon is toe vyolent.
I doe adore you next to dietie
and will lay downe my life for you to treade on.
Char. Oh nowe religion teache me to beleive
another god, or I must forfayte heaven
and worshypp what I see, thys happye creature.
Nowe courtyers flatterye cannot keepe my sence
from knowinge what I feele, for I am weake:
tys all my comfort nowe to thynke on thee
who bryngst my captyvd soule to libertie.
Chuse then a fytt rewarde, examyne all,
all my domynions and aucthoryties;
thynke what may please thee, make a full request
or I shall growe a burthen to thy favours.
Tur. What shall I aske, that in your favours have
all that I can desyer?

Char. Nay, aske me somethynge:
come, tell't in myne eare?

Bus. What thynke you, lorde?
has any favorytt all he can desyer.

Rich. Yes, and a be contented.

Bus. Right, sir, thats the questyon, but can a favoryte be so easylie contented?

Rich. Most easylie, beinge suche a worthye reverend prellatt.

Bus. Foote, man, let hym be ten thousand preists a will styll wante somethynge. Give hym but tyme and a wadger with thee, Richard, he asks somewhat. See, see, the emperour instructs hym; a good oulde loveinge soule he is and a good ould love he has chossen. I do not nowe blame hys doatinge on my sister.

Rich. No more, no more, tys daungerous jestinge with edge toole[s], muche more with prynces.

Bus. If prynces have edgtooles I graunte it; but does hys grave maiestie looke like a lorde of that mettall? Come, come, be not so seveare; let us prate whylst they whysper.

Rich. Is that good manners?

Bus. Shall not we doe as the kynge does; manners give place to pollycie and I am suer greate formall outsyds thynke it an aspyringe pollycie to doe or seme to doe as the kinge dothe.

Rich. Come, thou arte wanton!

Bus. As the Bishopp is costyve in hys begginge. Twere a myrackle should he aske nothynge. Let me see: does no bodye stande in hys way to be removed? (thanks to heaven my fathers shrunke allreadye) or does not somebodye stand toe farre of that a would drawe nearer[?] Somewhat there must be.

Char. Howe now, cossen, what says La Busse?

Bus. Marrye, my lorde, I say if you should give halfe the libertie of begginge to a courtyer of myne acquayn-

tance that you gave to the Byshopp, you would be beggd out of your whole kyngdome in a cople of mynuts.

Char. Like enoughe, for thy acquayntance are foule beggarlye companyons; yet woulde thy father had thy vertue.—But, sweete frend, Assure thy selfe th'ast fyxte my resolutyon as fyrme as destenye, and I will give all satysfactyon to the Paladyne.

Tur. It wilbe royall in you.

Enter Ganelon.

Char. Kysse me, sweete.—O you are wellcome; [stand up.

and howe does thys retyred life agree with Ganelon?

Gan. As Ganelon with it,
most desolatlye (sir). I have induerd
subjection to my fate since last I sawe you;
in all which haplesse bondage I have gaynd
[not one] howers [comforte] tyll twas dooblye yearnd[.]
Synce fyrst I knewe what sleepe and wakinge mente
I never slepte in quyette nor awakt
but with a hartye wishe to sleepe my last.
Not a pore simple jest hathe made me smyle
tyll I had payd the trybute of my cares
over and over. Fortune has opposd
my naturall blessings and my wishest ends;
those verye honors which my byrthright claymes
have cost me more vexatyon to preserve
then all the numerous tyttells of a kynge
purchasd with plauge and famyne; yet in all
my days of sorrowe I was styll to learne
a suffrynge of that impyous accounte
which nowe aflycts me.

Char. O you are conyinge.

Tur. Yes, and may teach the worlde to counterfayte.

Enter Orlando, Reinaldo *and* Oliver.

But here comes the earle of Angeres.

Char. Nephewe, y'are discontented and I woulde
give all rights to your honor, which did cause
me latelye thus to send for you.
Orl. Tys true,
you sente unto me, sir, and I obayd
and came: but then, Sir, what became of me?
you sente me presentlye away for Spayne.
Nay, never frowne, I doe remember thys
as well methynks as if it hapned nowe.
Char. Your memoryes toe blame; you doe mistake.
Orl. O that I could mistake or never thynke
uppon thys daylie terror to my sence.
Sir, tys a thynge I labour to mystake
but cannot, for my starrs will have it thus.
Char. You wronge your fortunes and convert theire [good
into a stronge disease.
Orl. So pray you tourne me then unto an hospytall,
I have a straunge disease. But, gratyous Sir,
Littill thought I, when I departed hence
and conquerd you all Spayne, to tourne diseasd.
Char. Be patyent, and Ile undertake the cuer.
Orl. Oh I should shame your physsicke, thoughe [indeede
tys the kyngs evyll I am trobled with,
but such a rare kyngs evyll that I feare
my chyldren's chyldren wilbe taynted with't.
Rei. [*aside to Oliver*]. A touches hym most bouldlye.
Oli. [*aside to Reinaldo*]. Even to the quycke of hys [last maryadge.
Orl. Beleive't, my sycknes is like the disease
which runns styll in a blood, nay more extreame,
for frends and kyndred bothe must feele my cursse:
but what good man can well escape a cursse
when Emperours, that shoulde be absolute, will take
advyse from everye shyftinge sycophant?

Gan. Mallyce and factyon could have sayd no more.
Orl. Are you then guyltie of advyse, my lorde?
Gan. Sir, if the kynge accuse me I submytt.
Cha. I must accusse you bothe, but punyshe one,
you, Ganelon, I meane: there dothe belonge
unto your fault muche more then banyshment.
I heare discharge you of all offyces,
honors and tyttells or what ere exceeds
the slender name of a pore gentyllman.
Besyds I fyne you out of your estate
at fortye thousand crownes, and never hence
to see the courte, but live thence banyshed.
Nephewe, thys may suffyce you; ift be lighte
Ile lay more burthens on hym.—Come, best frende.
Orl. Sir, I desyer no mans miserye.
Ex. Cha. Turp.
Gan. Then welcome once agayne my libertie!
Nowe, my sweete frend, may I discourse with thee
and utter my dystractyon; only nowe
can I retayne thee fullye in my bossome.
Before I was devyded in selfe,
the emperoure and the state did clayme a-parte;
but all my frendshypp nowe is undisturbd
and onlye thou shalt have what manye had,
my best imployments and my whole desyers.
Rich. You are a juell fytter for the state,
and I feare what will followe. Suer th'emperoure,
has loosend everye pearle about hys crowne
in loosing you, the glorye of hys kingdome.
Gan. No, no, he shall complayne that wantinge me
he wants hys refudge, and my glorye then
shalbe to scorne hys favors whylst my thoughts
onlye take pleasure in a perfytt frende,
which is your selfe, that onlye seem to me
. . . . . enoughe to caper to. [*Capers.*]

Orl. What meanes he by theise frantycke sygnes of [myrthe?
Cossen Reinaldo, cossen Oliver,
why does he growe thus guyddie?
Gan. What says the emperours nephewe? does he [grudge
that I should take a pore content in shame?
your envye will discredite you, my lorde.
Gentyllmen, have you not hearde of Aesopps dogge
that once lay snarlinge in the oxes maunger?
Orl. Rei. Oli. What then?
Gan. He was an arrant peevyshe curre,
nothynge but so; and I protest syncerlye
I would have hangd that dogge (had he beene myne)
althoughe a lyonnesse had beene hys dame.
Orl. Your dogs comparyson's a saucye foole.
Gan. Sir, I am just of your opynion I;
for what extreame beast but a foolishe curre
would envye that which he hym selfe dispyses?
Be not offended, Sir, thoughe symple I
can live in peace at home with hungrye leeks
and never cursse my planetts. I can leape
with more actyvitie then yesterday.
Capers.
Does thys offend you, Sir?
Orl. Exceedinglye.
Rei. Were you thus nymble ever from a boy?
Gan. No, in good faythe it taks me of the sodayne.
Orl. Your harte is lighter then it needs, I doute.
Gan. Yes, and your heade is lighter then your heeles.
Bus. It is the honor of hys gravitie
not to be shaken with rydiculous winds
of envye or of scandall. Good Sir, thynke
his resolutyons nowe hys champyons.
Gan. Syrha, no more; you shall goe home with me
and learne to laughe at fortune; I have there

a worthye matche and vertuous wife for thee
and she shall pyle up all your flatterye:
the courte hath no use for it.—Sir, methought
you talkt of lightnes, did you not?

Orl. Yes, that your heade is lighter then your heeles.

Gan. It is, I thanke my starres; howe can it chuse,
beinge disburdend of so manye synnes
by losse of my late offyces? I am bounde
(my contyence knowes it well) to blesse your lordshipp
if you or others moved the emperour
to my displaceinge. I am nowe unloaded
of all the wayghtie cares that did oppresse me,
and shall I not discover what I am.
a nymble and a newe borne quyet man.

Capers.

Does thys offend you?

Enter Turpin.

Tur. Where's lorde Richard?

Rich. Here, reverend Sir.

Tur. Hys majestie comands you uppon payne
of life and your aleagance that from hence
you never more conversse with Ganelon
eyther by letter, speeche or complyment,
no not so muche as see hym; and with all
you must imedyatlye attend his Hyghnes.

Rich. I am hys servant.

Ex. Tur., Rich.

Gan. Tyll nowe I neare felt thunder, I am strooke
to deathe with mans softe languadge. Come away:
tyll now I neare saw trulye a sadd day.

Ex. Gan. La Busse.

Orl. Wherefore did the angrye emperour
degrade thys merrye lorde? to pleasure me,
did he not, cossen?

Rei. Yes, to satysfye
the wronge he did in plottinge of your deathe.

Orl. He did so, righte, but tys as fruytlesse all
as catchynge of the moone: tys past mans power
to take away my cursse of destenye.
Oli. Tys that opynion multyplyes your cursse.
Orl. Had any man but suche a slave as I
look't to have tryumphd in hys base deiection
and he should have beene glutted with hys fortunes,
Whylst I and all the proiects I can make
cannot (with Fortunes leave) gett a good dreame.
Rei. Doe not so blame your fortunes, worthye cossen:
you have in many actyons prosperd well.
Orl. Good, doe not studye howe to flatter me;
I am in althyngs most unfortunate.
Wittnes my fyrst love to Angellica,
. . . . . my cursse. . . .
my manye sypwracks, my halfe combattings,
charmes and inchauntments or whatever ells
can breake the harte of resolutyon.
Rei. What say you to your conquests?
Orl. Tut, in thosse
fortune did never medle: honor there
served n her person, not by substytute.
Instead of which pore blessinge not a day
hathe hapned synce without some mysserye.
Wheres nowe my hope of byrth righte, where all Fraunce?
Drownd in the cradle of a chamber groome.
And nowe, just now, resolveinge to aflycte
that myserable lorde, he doth dispyse
me & hys shame, because in me it lyes.
By heaven I will releasse hym!
Rei. Nothynge so:
pray leave thys angrye moode and followe me:
Ile add a torment to hys mysserye.

Exe.

ACTUS 3

Scena 2

[*A room in Ganelon's country-house*]

Enter Eudon, Eldegrade, Bertha *&* Gabriella.

Eud. Ile sooner shrynke backe when my lifes assaulted
then when my promyse shalbe claymd (good madam).
I promysd to your lorde that Bertha here,
my daughter, should be marryed to hys sonne,
and Ile perform't; for onlye to that ende
I've brought her nowe.

Eld. And, Sir, tys noblye doone;
I knowe the matche is more desyred by hym
then the kyngs favors, which at thys tyme he
is laboringe to recover, buts retourne
I knowe wilbe most sodayne.

Eud. Weele attend it.

Gab. Hey hoe.

Ber. Why syghes thou, frende?

Gab. Not at your Joys but myne afflyctyons.
Your in a good way, Bertha, ryde spurrd on,
may come unto your journey: I must tyre,
theres not a swytche or prycke to quycken me.

Ber. Yes, when younge rychard hunts your purlue [ground.
Come, I doe know you will not chaunge your ryder.

Gab. Not if a would fall to hys exercyse.

Ber. Th'art styll thy selfe (all madnes).—But no [more;
here comes your brother.

Enter Ganelon, La Busse.

Eud. Healthe to my noble lorde!

Gan. You wishe me my worst enemye, yet, Sir,

tys wellcome since you wishe it. O I am
at thys tyme nothynge but extreame disgrace.
Eud. Shake you for that? Why, noble lorde, you [knowe
disgrace is ever like the greate assay
which turnes imperfytt mettalls into fume
and shewes pure gould to have an absolute valewe
because it styll remayns unchaungable.
Dysgrace can never scarre a good mans sence,
tys an undaunted harte shoes Innocence:
shame in a guyltie man (like wounds & scratches
in a corrupted fleshe) may ranckell deepe,
good mens dishonors heale before they weepe.
Gan. Pray thee, noble Eudon, save thy selfe
and come not neare me; I am pestylent.
Eud. I doe not feare infection.
Gan. I knowe tharte noble & a man of warre,
one that hathe feard no mortall wound so muche
as to be recond fearfull; but the cause,
the cause of my dull ruyne must affryghte you[;]
you have not flynte enoughe to arme your soule
agaynst compassyon; & that kylls a souldior.
Let me have roame to breathe at lardge my woes
and talke alone, least the proceedinge ayre
that easethe me beget in you a payne.
Leave me, pray leave me: my rude vyolence
will halfe distract your spyrrytts, my sadd speeche
like suche a noyse as drownds all other noyse
will so afflyct your thoughts & cares on me
that all your care besyde must be neglected.
My tyme of patyence is expyrd; pray leave me.
Eld. Ithe name of wonder, sir, what dothe aflyct [you[?]
Eud. You boare your banyshment most brave tyll [nowe.

Gan. I did, & could as quyetlye endure
to be exposd uppon the publique scaffold
to all myne enemyes contempt, but nowe
I'me more then banysht, all my honors lost,
my wealthe, my places everye one the kyngs;
I hardlye am a pryvate gentyllman.
And more then thys, my onlye dearest frend,
my Richard, I must never see agayne.
Gab. [*aside*]. Excellent newse! hould, then Ile honor
[thee.
Eud. Why, all thys is a tryfell; suche a blast
as should not move a weake reede. Come, I love
your selfe and not your fortunes: pray forgett em.
See, I have brought my daughter, and desyer
the matche betwixt us may be consumate.
Gan. O you are noble that can pyttie scorne!
and werte not for my frends losse all the rest
I should loosse like my shadowe.
Eld. I, and hym,
when I have toulde you myne intellygence.
Come, hees not halfe so good as you imagine.
Gan. Goe, y'are a woman, and that styll implyes
can be malytious.—But are you then resolvd
to matche with myne ill fortunes?
Eud. Sir, I am.
Gan. What says fayre Bertha?
Ber. That my free will dothe bynde
my love to hys comandment.
Gan. Then take her, boy; we wilbe hencefourthe
[frends,
and howe soever crosses come & goe
Ile leave thee clothes inowe for winter tyme.
Bus. Sir, I am bound to you & to my mistress,
and will so arme my servyce with delighte
that, madam, you shall counte thys maryadge yoake
the onlye lyst of pleasure.

Ber. Thats my hope:
bate me the pleasure, and, beleive it, Sir,
I shall crye out oth bargayne.
Bus. Feare me not.
Gan. Come, we will have thys maryage sollempnyzd,
in which I meane to feighte with agonye
and shoe the worlde I can cast honors of
more easlye then my garments. Wisdomes thought
most pretyous ever when tys dearest boughte.

Exe. all but Gabr.

Gab. Suer thys should be the day of Valentyne
when everye byrd dothe coople, onlye I
pore forlorne Turtle, haveinge lost my mate
must dye on a bare braunche. Wytt defend me!
youthe & my pleasure will not suffer it.
I've here contryved a letter to my frende
in myne ill brothers name. It may worke
somethynge to gayne my wishes; at the worst
it cannot make me more then I am accurst.
And heres my messenger.

Enter La Fue.

Howe nowe Mounseir Fue?
whyther gost thou in suche a sweatinge passyon?
Fue. O, Madam, sweatynge is goode for the itche, and
the rascall Didier haveing playd the roauge with my lord
ist possyble but I should itche to be about hys eares when
I see the knaves countenance? Therefore to avoyde
troble I affect sweatinge.
Gab. Why thou dost not see hym nor arte thou licklye.
Fue. O by all meanes I cannot mysse the devyll. Why,
I am goeinge to the courte, madam, & the knave wilbe in
everye corner, Didier I meane, by all meanes; so that if I
doe not sweate I shall scratche the skynne from myne el-
bowes.

Gab. Then to further your sweatinge take paynes with thys letter; tell noble Richard, the sonne of Aimon, your master sente it, but doe not tell your master I imployd you. Take thys rewarde and deale wiselye.

Fue. As wiselye as my blewe coate will suffer me.

Exe.

ACTUS 4

Scena 1

[*a room in the court*]

Enter Richard *readinge a letter.*

Rich. Read. Myne enemyes have labord muche, but my worst afflyctyon is thy lamented absence which may endaunger us alyke, thee by wantinge my dyrectyons, me by despayringe of thy wellfare. There is no means to prevent all evylls but the inioyinge of my sister Gabriella: therefore force in thy selfe an affectyon. Shee may otherwise growe discontent and trooble us with her mallyce. Therefore preserve thy selfe and me together, who am thy best on earthe: Ganelon.

Thys letter sente me by my dearest frende
like spells and witchcraft dothe amaze my brayne.
He urdges me to love where a dothe knowe
I can by no meanes fancye; yet tys so,
our safties doe compell it, & to that
I must of force bowe, teachinge my harde harte
to seme most softe when tys most hard[e]ned.

Enter Turpin

Tur. Where is pryncelye Richard?

Ric. Here, reverend lorde.

Tur. The kynge comands your presence, O deare Sir,
I am oreioyd in your most brave advauncments.
Why, you are now the fayrest stare in Fraunce.

Rich. I doe not understand your reverence.

Tur. The emperour will make my meanying playne.
. . . . . day Cunstable of Fraunce,
Countye Poyteirs, marquysse of Salluc,
and Grand le seignior of the ordnance.

Ric. Theise are the dygnities of noble Ganelon!

Tur. But theise shall all be Richards.

Ric. Heaven forbydd!
I will not weare the garments of my frende.
Tur. O doe not say so; they are forfayted roabs and never did become hys policie.
Ric. Good Sir, be charytable.
Tur. Indeede I am,
but thys dothe least concerne me. Sir, I knowe the emperoure expects you.

Enter La Fue.

Ric. I will attend hym.—O y'are happylie mett. My urgent buysnes maks my languadge shorte: commend me to thy master, give hym thys,
thys to the fayrest Gabriella;

Gives letters and money.

thys your selfe
may drynke at your best leasure.

Ex: Richard.

Fue. Why, so thys goulde has made my choller as colde as snowe watter. I had thought to have whysteld hym a braule for makinge me daunce attendance. Waytinge on courtyers is like knocking at greate mens gatts in dynner tyme: well may a man make a noyse but hunger & hard fare keepes the porter deafe styll. Tys scurvie passinge scurvye in good sadnes.
Tur. Now, Mounseir La Fue, you are of the retyred famylie.
Fue. Tyerd famylie? no, we are not tyerd, and yet we may be wearye, and yet he that spurrs me for a tyerd jade I may chaunce kycke hym ith durte.
Tur. Come, your anger mistaks; I sayd retyred.
Fue. I hate words I understand not: he that eyther tyers or retyers me may chaunce cursse hys journey.
Tur. Styll so angrye? di[d]st neare take physycke?
Fue. Peranter I have, peranter I have not.
Tur. By all meanes doe; choller will kill thee ells. But to my purposse: heares gould, comend me to thy master

and give hym thys token from me.

Gives the ringe.

You see howe thyngs runne; hys frend has all hys honors.

Fue. And you had talkt thus before y'ad never tyerd me.

Tur. Stay, goe not yet, here comes the emperoure.

Fue. Mas, Ile have a syghte on hym.

Enter Charlimayne, Richard, Didier.

Char. Doe not perswade me; cossen, you shall weare the honors I have given; what was Ganelons onlye belongs to Rychard, he shall weare theym.

Rich. But without ease or comforte.—Good my lorde you have a power in hys hyghnes love beyond power to interprett: pray you begge hys grace will ease thys burthen.

Char. Nor he nor any creature on the earthe hath power in me beyond the rule of wisdome.

Tur. [*aside*]. Not nowe, I knowe; that charme is [altered.
Sweete lorde, I darre not lymytt kyngs affectyons.
You have no honors but you merrytt theym.

Char. Ha! Wonder, howe dost thou houlde me! [noble sence,
doe not forsake my reason. Good sweete lords,
what excellent thynge is that, that, that, that thynge
that is beyond discryption? Knowe you hym?

Fue [*aside*]. Hath spyed me and commends me: I [may mounte.

Tur. Tys a dyspysed groome, the drudge of Ganelon.

Char. Tys the best forme of man that ere I sawe.
Let me admyre hym.

Tur. [*aside*]. The ringe dothe hould hys vertue everye [where,
in weomen, men & monsters.

Rich. [*aside*]. Whence growes thys?
Madnes to it is wisdome.

Char. Why, tys a bodye made by symetree
and knytt together with more arte & care
then mathematycks cyrckles. Durers rules
are perfytted in hym. Why, theres a face
figured with all proportyons! browe & eie
rounde cheeke & lypp, a nose emperyall,
and everye feature ells of excellence!

Fue. Alas I am but a grosse servyngman, yet vertue will sparkell.

Char. Why, theres a hande that aunswers to hys foote!

Fue. I & a true one toe, or bourne it ells.

Char. A legge and necke of one cyrcompherence,
a wast that is no hygher then hys thye,
and all parts ells of stronge proportyon.
I am inchaunted with thys vyssyon.

Did. [*aside*]. In hells name what behould's hys [maiestie
to doate uppon thys rascall!

Fue [*aside*]. It was a scurvye thynge in nature that she did not tourne mans eies inwarde. Why, had I seene as muche as the emperoure I myghte have beene a monarke by thys tyme. I will growe proude.

Char. O thou the onlye sweetnes of my soule,
give me but leave to touche thee, let my hand
(chast loves most bashfull messenger) presume
[to stro]ake theise flowers that in thy lovelie [chee]kes
flouryshe like somer garlands. In soothe my soule
loves thee beyond relatyon; for thee I doate
and dye in thyne affectyon. Come, Ile make
thee greater then all Fraunce, above the peres,
the proudest he that breathes shall thynke hym blest
to doe thee servyce, and esteeme it heaven
to be thyne ape in Imytatyon.

Fue [*aside*]. Nowe must I be coy by all meanes.—
Trulye for myne owne parte I must love by dyscretyon,

and discretyon tells me I ought not to love an ould man, for ould men must needs be ingratfull.

Char. Why, deare sweete?

Fue. Because they can never live to rewarde benefytts.

Tur. Bytter knave.

Char. O doe not feare; my bountye shall exceede the power of thyne askynge; thou shalt treade uppon the heads of prynces. Bowe, you lords, and fall before thys saynte I reverence.

Tur. Rich. Did. Honors to hym the emperoure dothe [honor!

Fue. Aryse, my good subiects; onlye for that roague there the fyrst acte of my cronyckle shalbe hys hanginge.

Did. O be not angrye with your humble servante: I ever did adore you.

Fue. Yes like the meales that thou hast devourd halfe chawd for greedynes. But revendge comes nowe gallopinge.

Char. Who hathe displeasd my dearest? name hys [name, the verye breathe shall blast hym; onlye, sweete, love me & have thy wishes.

Fue. Well, I am contented to love you; and why? for nothynge but because you are an oulde man.

Char. Why, tys the onlye tye of faythfullness: age is the onlye obiect of the harte, and by's experyence onlye hathe aspyrd toth heyght of all perfectyon.

Fue. True, for I'll stande too't an oulde man is able to see more, doe more, & comand more then any young man in Chrystendome.

Char. Prove it, my sweete; thou arte myne advocate.

Fue. Why, a sees more, through spectackles which make everye thynge apeare bygger than it is; does more, for a never lights from hys horse but hees readye to pull the sadle after hym; and for comandment he may call

twentye tymes to hys servant ere he have hys will once performed.

Rich. [*aside to* Turpin]. Sfoote, the knave dothe abuse [hys hyghnes groslye.

Tur. [*aside to* Richard]. Tut, not at all whene't can- [not be dyscerned.

Char. Why, I doe nowe doate on thyne excellence. Thy witts unparalelld.

Did. [*aside*]. True, except a man searche the Idyotts hospytall.

Char. Thou never shalt goe from me.

Fue. O yes, by all meanes. Shall my master say I ranne away like a rascall? No, you shall give me leave to take my leave. The ceremonye performed, I'm yours tyll doomes day.

Char. I cannot live without thee.

Fue. Ile not stay a day at furthest.

Char. I darre denye thee nothynge. Kysse & goe: thynke how I languysh for thee.

Fue. And I will condole in recyprocall kyndnes.

Char. Bishopp, attend my dearest,

Tur. Greate Sir, I was toe impudent even nowe to trooble you with my token; good Sir, please to give it me agayne: a meaner man shall serve myne humble messadge.

Fue. Byshopp, I doe voutsafe it; theres thy ringe.

Give him the ringe.

Tur. [*aside*]. And you agayne a basse most scurvye [thynge.

Exe. Turp. Fue *and enter* La Busse.

Char. Howe nowe, la Busse? what newse from Gane- [lon?

Bus. Suche as can come from sorrowe: he is all wretchednes and mysfortune, and in me speaks to your sacred goodnes to be pleasd voutsafe to call your fayre dove to your fyst

(Mercye I meane) that may abate the stroake
of your sharpe eagle Justyce, and you will
be wrytt the best of prynces.
Char. Come, no more:
your fathers sentence is irrevocable.
Bus. Yet, gratyous Sir, sende hym hys honors backe
and for those fewe pore howers he hathe to breathe
let hym inioy those deare companyons.
Char. You are the good sonne of an evyll man
and I comend your vertue, but thys suyte
is past all restytutyon: to thys prynce
I've given all your father governed.
Rich. Which, royall sir?
Char. Cossen, no more; I know your modesty.
. . . . . ent your languadge; hees my foe
that next solycytts me for Ganelon.
Bus. O doe not make me, sir, be impyous,
for should your breathe crushe me to attomyes,
yet whylst my memorye can call hym father
I must invocke you for hym.
Char. Which to prevente
take my last resolutyon, & from it
swearve not in thyne alleagance: when thou shalt
meete me uppon a way was never usd
by horse nor man, and thou thy selfe dost ryde
on neyther horsse, mare, asse & yet thy beast
an usuall thynge for burthen, thou thy selfe
neyther uncloathd nor naked, & shalt brynge
thy greatest frend & greatest enemye
coopld for thy companyons; then I vowe
to doe thy father honor, but tyll then
my mallyce hangs about hym. Come, coosse, attend us.
Exe. Char. Rich.
Bus. Then dye, pore Ganelon. When I shall meete
the kynge on no hye way, when I shall ryde
uppon no beast & yet a beast of burthen,

be neyther nakt nor cloathed, in my hande
my greatest frende & greatest enemye;
and but then gett hys favor. There is no sphynxe
that can absolve thys ryddll: well, tys decreed
Ile breake my brayne but Ile performe the deede.
Did. Sir, would it were in me to helpe your fortune.
Bus. It was in you to bringe us to thys fortune.
But I am charmd from anger: onlye thus
my father badd me tell you that he hathe
not many howers to live, & dothe desyer
to parte in peace with all men, even with you
whom he hathe nowe forgiven hartylie;
and if you please to vissytt hym you may
fynde love without captitulatyon.
Did. Sir, Ile attend hym.
Ex. La Busse.
Yet I've heard a tale
Of a feirce snake that wounded by a swayne
rememberd it for twentye yeares together
and at the last revendgd it; so may he.
I, but another tale tells of an asse
which haveinge throwne hys cruell ryder wente
in pyttie to the surgeon, who recurd
the sycklie man & reconcyld the asse.
Why may not Ganelon be like the asse
and thys fayre messadge like the curynge surgeon?
Ile trye it; synce Orlando is unsuer
tys Ganelon from whence may come my cure.
Ex. Didier.

ACTUS 4

Scena 2

[*A room in Ganelon's country-house*]

Enter Ganelon, Eldegrad & Gabriella.

Gan. Good mother, syster, deare spyrrytts, doe not [haunte me:
I will not from eternytie beleive
that Richard is unfaythfull.

Eld. No, runne on,
swallowe thy shames like full bytts tyll they choake you
and make the people prophesye that you
shalbe undoone by your false Ganimede.

Gan. A poxe uppon the people! Would you have
me to depend uppon theire orackles?

Gab. Depend on your owne goodnes; doe not trust
a traytor in your bossome. Rychard, they say
hathe begd your honor and your offyces:
Hes counte of Poyteers, marquysse of Saluca.

Eld. Cunstable & master of the ordnance.

Gan. It cannot be nor will I credyt it.

Eld. Then perishe in your dullnes. Nay, sir, more;
it was hys earnest suyt to the emperoure
to be dyvorst your presence: I can prove it,

Gab. And I that he by secret charmes hathe sought
to make spoyle of myne honor, but in vayne
doe I complayne where theres no profyttinge.

Enter Fue.

Fue. In the way of ordynarye curtesye I doe salute
you, & notwithstandinge my greatnes grace you to give
you thys, & ladye, you thys.

(*Gives letters.*)

Gan. Why, howe nowe? What motyons thys?
Is the knave falne out with hys fyve sences.

Fue. Ganelon, no, but in love with my knowne vertues. Hould, theres your yarde (*gives hys coate*) & a halfe of somers wearynge. Frends we mett, frends we parte: if you please me I may prayse you, if you seeke me you may fynd me, a loves littill that loves longe: and so I leave you to the tuytion.

Gan. Heyday, the knaves lunatycke! syrha sott.

. . . . . .

[*Fue*]. . . . . Tys daungerous for your shynns; take heede of my . . . Fayorytts are not without theire steccados, imbrocados & pun [to] reversos. No more but so: you have no honor, no offyce, littill land, lesse money, least wytt. Y'are a pore man & I pittie you. When next you see me tys in the emperours bossome. *Ex.* Fue.

Gan. Whats thys? scornd of my drudge, mockt & [abusd?

Sfoote! I will throwe my dager after hym.

Eld. But thys is nothynge to the heape of scornes will flowe on you hereafter. What says your letter?

Gan. Ile tell you presentlye.

Eld. What a madd tyrant is mans stronge beleife! makinge hym hunte hys proper myscheife fourthe, takinge delyght in desperatyon.
O theres no foe to our credulytie.

Gan. O mother, yes; Aimons youngest sonne Richards a slave above credulytie.
Why, alls confyrmd here underneathe hys hande;
a dothe not blush to wryte to me a hathe
all honors that I challendge; good sweet, looke, reade & recorde a vyllayne.

Eldegrad *reads.*

What speaks youres?

Gab. No lesse than I imagynd, fearfull seidge agaynst my name & honor.

Ganelon *reads.*

Eld. [*aside to* Gabriella]. So, it taks;

Thys polytycke trycke (wenche) hathe set up the walle
of stronge partytyon twixt theym. Hence theire loves
shall never meete agayne.

Gan. O monstrous vyllayne, wouldst thou make her [whore?
I tell you, shallowe braynd unfaythfull hynde,
th'adst better have kyst Juno in a cloude
and beene the dadd to Centaurs.

Eld. Save your wrathe:
tys fytt that nowe your wisdome governe you.

Gan. Mother, it shall; I am not yet past all
recoverye.

Enter La Busse.

Nowe, sir, what newes at courte?

Bus. Straunge & unwholsome; you are still in fallinge;
alls given your frend to be your enemye.

Gan. I knowe the full relatyon. You did not seeke
by basse ways my repryvall?

Bus. God forbydd!
I spoake but what myght suyte your noblenes.

Gan. What aunswere made the emperoure?

Bus. That when I shall
meete hym uppon a way was never usd
by horse nor man, & I my selfe to ryde
neyther on horse, mare, asse, & yet the beast
an usuall thynge for burthen, & withall
come neyther nakd nor cloathed, a doe bringe
my greatest frend & greatest enemye,
you then shall have hys favor, not before.

Gan. A myght in one worde playnlye have sayd [(never)
and saved much cyrcomstance. What sayd Richard?

Bus. Faythe, seemd to speake, but utterd nothynge.

Elde. Why that exprest hym bravelye.

Gan. A thynks me fallinge, & avoyds my swindge
least I shoulde fall on hym, nor helps me forwarde

to dryve away the feare of douted ruyne.
Even thus doe beasts avoyde the shaken tree
and brouze uppon the twygs that gave them shelter.
Myce be more sotyable; they keepe the house
tyll everye roome be fyerd about theire eares,
but friends will vanyshe at reporte of daunger.
Where shall I fyxe my trust? My woes are nowe
beyond my synns, yet Ile nor bend nor bowe.

Exeunt.

ACTUS 4

Scena 3

[*A room in the court*]

Enter Orlando, Reinaldo, Oliver.

Orl. Pray thee, good coosse, perswade not my beleife;
I cannot stoope the harte of Ganelon.
My crosse unhappye fortune hathe decreed
a never shalbe conquerd; any ells,
should a but vowe to conquer 50 worlds,
I would beleive a myght doo't; onlye I
shall never master a deiected slave.

Rei. Indeede tys but your passyon so perswads you.

Oli. Be not fantastyque; that which we perswade
hathe bothe an eassye and a certayne way,
nor can it yeild to you a syngle Joye
but muche redoobled sweetnes. And behould
here comes the newe made marquesse.

Enter Richard.

Good sweete lorde,
give my free speche suer passadge.

[*Rich.*] . . . . . ado, and second you.

Ol. Sfoote! thys newe pyle of honor walks as if
a would knocke patts with heaven.

Rich. Tys not unlike
your owne true pryd dothe make you speculous.

Rei. Tys farre shorte of your sweete harte Ganelons.

Rich. Sir, hees a noble gentyllman.

Oli. A Baboone, a very windye caske of emptynes.

Rich. I wonder y'are so impudent. My frende
hathe vertues lefte: if you had eyther shame
or charrytie you would accuse your lybells.
But as the ravens which in Arabia live,
haveinge flowne all the feylde of spyces ore,

sease on a stynkinge carkasse, so doe you
swiftlye leape over a most plentyous vale
of good examples which grace Ganelon
and fasten on the scandall which was formd
by a lewde treacherous knave to gett rewarde.

Oli. I give your aplycatyon the broade lye.

Rich. And tys thy last foule languadge.

Offer to Drawe.

Orl. Hould! Who drawes must be myne enemye.

Oli. I'm easlye chydd from tumulte, but, deare Sir, tell me in pryvatt howe you darre mayntayne it.

Whisper. Enter Ganelon *alofte.*

Gan. [*aside*]. Yonder a stands consultinge with my [foes.
Perhapps thys present mynute he reveales
my systers whoredome, or to take away
all feare of my revendge he now contryves
that my sadd deathe may fynishe my disgrace.
Myne eies are dazeld, but it is no wonder,
for in that glassye fellowe I dyserne
the true reflectyon of my fatte & feares.
Tys he, tys he; there wants but a good crossbowe
to levell at hys harte nowe. I began
a littill synce to chyde my rashe beleife
and so was readye to tourne foole agayne;
but I am nowe deliverd & hencfourthe,
if wisdome or occassyon doe me righte,
I will determyne never to mystake.
Heres a full proofe of what my mother spake.

Exi.

Oli. As I respect myne honor I will meete you.

Bei. Are you agreed?

Oli. Yes, sir.

Orl. Away and shape our purposse.

Exe: all but Richard.

Rich. Tys put to tryall; but I doe suspecte
their whysprynge plotts. Thys equall hazard may,
shadowe the meanynge of some certayne daunger,
the rather synce Reinaldo seconds it.
I must see Ganelon & speake theise douts:
this quarrell most concerns hym, for the wronge
and capytall abuse toucht onlye hym.
I gave a constant promyse never more
to vyssytt hym without the emperours leave,
and yet I will adventure. He may guesse
at secrett workings & confyrme my feare.
Thys nighte I will adventure, & obay
as he shall fashyon me to meete or stay.
Ex.

ACTUS 5

Scena 1

[*A room in Ganelon's country-house*]

Enter Eldegrade *&* Didier.

Eld. What, have you vyssyted my greived soune?
Did. Madam, I have.
Eld. And you are reconcyld? you see hys harte
is made of meltinge waxe & not of marble.
Faythe, twas a harde parte; you have brought us lowe,
lowe as the earthe we treade on, but Ile ceasse
further reitteratyon: synce hees pleasd
to burye all, I wilbe patyent;
you knowe I ever loved you & you have
doone me most worthye, honest offyces.
Did. And many more will dedycatt unto you;
my lorde & I are reconcyld at full
and have disburdend all our greivances.
I doe confes I was bewytcht with fate
but will redeeme myne error; synce I knowe
he loves me nowe more then he did before,
I will deserv't so bravelye you shall call
and sweare I am a noble instrument.
Eld. You trust hys protestatyons then?
Did. Madam, or ells I were an Infydell.
[*Eld.*] . . . . . .
and I could chyde my love that pytties you.
He dothe dissemble with you; you are lost.
Of myne owne knowledge he hathe layd suche baytts
you cannot live twoe howers. Goe where you will,
he hathe a plott that haunts you. If you can
fynde for your selfe any preventyon,
use it with quycke indevor; for I knowe
the thunder speaks that presentlye will splytt you.

Did. You doe amaze me.
Eld. And like the chasd Roe stand in that amaze
tyll the hounds catche you. What I speake
is to prevent your present tragedye
and to blott murder from my Ganelon. Be wise.
Ex. Eldegrade.
Did. Am I then noossd? will styll my villanous wytte
betray me to mysfortune, am I lymed?
What shall I doe? flyght will not nowe avayle me.
I knowe hys proiects like hys mallyce runns
to everye place of hoped securytie.
I have't: thys key, which I have ever choycelye kepte
(longe synce by me most fynelye counterfaytt)
enters hys chamber & hys cabanett
and everye place retyrd. I am resolvde;
thoughe I had thousand ways to scape besyde,
yet I will stay onlye to murther hym.
Within hys lodginge will I hyde me safe,
and when sleepe lulls hym—farewell Ganelon!
He shall not outlive mydnyght: here Ile lye,
and thoughe I followe nexte thys lorde shall dye.
Hydes hym. Enter Ganelon.
Gan. My plotts are layd most certayne & no fatte
can interposse betwixte theym: Didier dyes
and so shall Richarde. O the wearye thoughts
that keepe a daylie senate in my braynes,
repeat unto me what I loathe to heare,
a frends disloyaltye. Be wysser you
that undertake the great & hallowed leauge
of frendlye comforte. Scoole your ryotous bloode
and teache your fancyes wisdome; be not drawne
with suche a frayle unproffytable thynge
as face or person when you chusse a frende;
Th'are all deceytfull. Would my funerall rytts
were as I wishe provyded, to dispeirse
a warnynge by my horryble abuse,

and I would dye to-morrowe. I lament
that suche another pyttied foole as I
should be amongst the liveinge.—Harke! Who knocks?
Aunswere, what are you? Richard *knocks.*

Rich. Open to your frende.

Gan. O my starrs, tys he! can myschiefe thus
come flyinge to my bossome?—Sir, I come
to open twoe dores, thys & thy false bossome.
Stabbs hym.

Rich. O y'ave slayne me! tell me, cruell Sir,
why you have doone thys that myne inocent soule
may teache repentance to you.
Dies.

Gan. Speake it out.
What not a worde? dumbe with a littill blowe?
You are growne statlye, are you? tys even so:
you have the trycke of mightie men in courte
to speake at leasure & pretend imployment.
Well, take your tyme; tys not materyall
whether you speake the resydue behynde
nowe or at doomes day. If thy comon sence
be not yet parted from thee, understande
I doe not cursse thee dyinge, because once
I loved thee dearlye; & collect by that
there is no devyll in me nor in hell
that could have flesht me to thys vyolent deathe,
hadst thou beene false to all the worlde but me.
And were he buryed all were perfytted.
Didier *stepps out.*

Did. What will you say if I become the sexton?

Gan. That after thou mayst hang thy selfe ithe bell-
[ropps.
What makst thou heare?

Did. I will assuer you, Sir,
no legge to your wise lordshypp for my life,
thyngs standinge as they doe.

Gan. Verye good, Sir,
y'are wondrous merrye.
Did. Can you blame me, Sir,
when I may treade upon myne enemye?
I am your condemd creature, I am lost.
. . . . . .
Gan. Howe camst thou hyther?
Did. Why, looke you, Sir, by thys,
Shoes the key.
thys that Ive kepte as a stronge cordyall
agaynst your vyllanyes. Nay, behould it well,
for as I live tys counterfayte.
Gan. [*aside*]. What a leaden-skulld slave he maks me.
Why, art thou doutfull of me? faythe I love thee.
Did. Yes, as the devyll does freirs holye water.
Come, I doe knowe your practyse gaynst my life,
and ment my selfe t'have easd myne iniuryes;
but nowe thys act hathe given you to the lawe
and saved me from all daunger.
Gan. What! that I
have practysd gaynst thee! tys most damned false.
I doe protest I love thee trulye, fullye.
Come, let us joyne; my contyence says thou didst
but what was good & noble.
Did. Nay, by's lighte,
I make no suyte fort, tys at your free choyce.
If I but chaunce to toule hys passinge bell
and give the parryshe notyce who is dead,
you know what tends the rumor.
Gan. Come, no more;
I faythe I love thee dearelye, trust uppon't;
and to abandon feare on eyther parte,
give the deade carcasse lodginge in the ground:
we bothe are safe & thys newe frendshypp sounde.

Did. Once more Ile trust you.
Come, then, my burthen, no, my wellcome taske.
Howe prosperous vyllanye keepes all in awe:
we are saved by that which glutts bothe deathe & lawe.
Exe. with the dead.

ACTUS 5

Scena 2

[*A room in the court*]

Enter Oliver.

Oli. The hower is past, the place & cyrcomstance
and all the formes of manhood are expyrd,
and yet younge Rychard comes not. Tys most straunge:
he is as valyant as is victorye,
and dare uppon a roughe say hye as heaven
court all amazed daunger. Nowe to fayle
is past all revelatyon: suer as deathe
our whole plott is reveeled.

Enter Reinaldo.

Rei. Howe nowe, cossen? suer the hower is past?
yet no newse of my brother: as I live
the youth is valyent, fear deterrs hym not.

Oli. Suer as deathe, our plott is all disclosd.
and that there was no meanynge in the feighte,
but onlye to withdrawe hym from hys frende
on whom he doats too dearlye.

Rei. Suer tys so,
and it will vexe the noble palladyne
above the heyghte of madnes; nay, beleiv't
t'will chaunge opynion to a constant faythe
of hys extreame mysfortunes. See a comes.

Enter Orlando.

Orl. Howe now, my lords? howe speede your noble
[plotts?
What, have you woone younge Rychard from hys frend?
Tell me whose eloquence hathe doone that deede
and I will honor hym.

Oli. He hathe forborne th'incounter, and in that
hathe drownd us in amazment: we suppose
our plotts discovered.

Orl. No more, keepe backe the rest,
for I can reade misfortunes in your browes.
Vengeance consume theise proiects! they are basse,
and bassnes ever more doth second theym;
the noble youthe smyle[s] at our follyes, nay,
scornes the base languadge that you uttered,
which is by thys tyme with the emperoure.
O twas a speedinge way to doe us shame!
Rei. Take truce with passyon: I dare bouldlye sweare
there is some other mysterye.
Oli. At worst
Ile make it for our purposse every way
and even kill the soule of Ganelon
with talkinge of the cowardyse, so that you
houlde patyence for a mynute.
Orl. Patyence!
Preache it to cynicks or greene sycknes gyrles
that have not blood enough to make a blushe
or forme an acte might cause one. I have longe
like to a reelinge pynetree shooke the earthe
that I was rooted in, but nowe must fall
and be no longer the fatts tennys ball.
Rei. Come be more temperd, you shall see from thys
sprynge pleasure that you wishe for. Olyver
shall instantlye upbrayd false Ganelon
with Rychards muche unworthynes.
Oli. Thats decreed
for in such tearms I meane to sett hym fourthe
as shall even burst hys gall with agonye:
nay, it shall make hym never daare t' apeare
where men resorte, or knowe ought but hys feare.
Orl. You have lardge promysses, but acts as slowe
as dyalls hands that are not seene to goe.

Exe.

ACTUS 5

Scena 3

[*A room in Ganelon's country-house*]

Enter Didier *with a letter*

Did. My cares & feares are past, but Ganelons
thys letter woulde revyve if 'twere reveald,
nay begett newe ones to hym of suche wayghte
that he must synke beneathe theym. Thys I founde
(mongst other thyngs) in haplesse Richards pockett
when I interrd hym, subscrybd by Ganelon,
whereby 's owne hand would leade hym to the blocke
should I discover it; for heres contaynd
the kyngs abuse & Ga[b]riellas whoreinge.
But I am nowe before hand: to hym selfe
Ile give thys letter; so begett in hym
a fyrme beleife of myne integrytie
which nowe goes upryghte, does not halte betweene
preferment & disgrace; for, come what will,
I am all Ganelons & wilbe styll.

Enter Ganelon.

And see, he comes. My lorde

Gan. O Dydier,
resolve me where & howe thou hast disposd
the most false bodye of my falsest frende.

Did. The ravenous earthe, that eatts what it hathe [fedd
hathe swallowd it.

Gan. But where? What peice of earthe
couldst thou fynde badd enough to hyde hys bones?
If in some flowrye meade th'ast hym interrd
the poyson of hys synns will choake the sprynge,
and, if thou hast not layd hym deepe enoughe,
corrupt the ayre & cause a generall plauge.

Did. Bothe those are (Sir) prevented by the dytche,
whose deepe banks seeme to be halfe bottomlesse,
where he is layd a rottinge.
Gan. Without all helpe? counsayle in thys were [daungerous.
Did. Sir, I was fryer & clarke & all my selfe;
none mournd but nyghte, nor funerall tapers bore
but erringe starres.
Gan. And they did erre indeede
to shewe theire lights at hys curst funerall.
Did not a dogg bewray thee?
Did. Baw, waw, waw! Sir, troble not your selfe
with any doute oth secrecye was usd
in actinge your comand. And, Sir, because
I will not have it rest within my power
at anye tyme to wronge or to traduce
your honor by a probable suspytion,
receyve thys letter which atts buryall
I founde in's pockett. Sir, it mighte concerne you,
Give the letter & Ganelon *reads.*
and deeplye toe, if it should be reveald.
[*Aside*]. It calls up all hys bloode into hys face
and muche dystempers hym.
Gan. [*aside*]. Deathe! I am lost in treason: my [fordgd hand
hathe whored my liveinge syster & displays
all my basse plotts agaynst the emperoure.
By heaven tys false, fordgd, false as heresye!
Did. Howe: a fordgd hand?
Gan. Yes, Didier. When was it dated, trow?
Torment! synce my restraynt of libertie!
good gentyll patyence manadge me a whyle,
let me collect. Certaynlye Rychards harte
coulde not but doubte thys charracter, & in
the strengthe of doute he came to me last nyghte
to be resolvd; or ells why should he beare

such daunger in hys pockett? admyttinge thys,
what followes then? why, if that were the ende
of's vysytatyon, then it needs must followe
that thys prevayld not with hym. And what then?
Why, then my syster, as all weomen ells,
seeinge her selfe neglected in her lust,
thought any ill way to obtayne it just.
Did. A stronge presumptyon.
Gan. Yet a lyttill further.
It is resolvd that my systers onlye ende
was to enioy Rychard unlawfullye:
howe might a fallinge out twixte hym & me
assyst that ende (for suche a thynge she causd)?
How? What a dull slave am I! why twas as muche
as the untyinge of hys codpeyce poynte,
almost the rem in re! for whyle he stoode
constant to my dyrectyons all was well,
but, those abandond, then,—harte! I am madd:
I pray thee, Diddier, helpe me to cursse
me & my rashnes, that so curbd my reason
I would not heare hym speake but put hym strayght
to everlastynge sylence.
Did. No, my lorde,
letts cursse the lust of woman.
Gan. Well rememberd.
Did. And yet there is a heavye one prepard
to meete them where they act it in the darke.
Gan. True, Didier, there is so, and from that
may penytence wante power to rescue theym.
Did. Be there a dearthe of arte to helpe complexion,
and for theym many housses of correctyon.
Gan. And if it be possyble o let the Bedle
not with theire money but hys owne whypp medle,
and lashe theym soundlye.
Did. No, thats not so good:
may all theire soundnes tourne toth poxes foode.

Gan. May constables to cadges styll comend theym
and theire knowne foes, age & ill cloathes attend theym.
Did. May they wante skyll to banyshe theire breathes [stynke,
and onlye Barbers potyons be theire drynke.
May theire sore wast theire lynnen into lynte
for medlinge with other stones then flynte.
Gan. And to conclude thys hartylie breathd cursse;
theire lives beinge monstrous, let theire ends be worsse.
Did. Amen.

Enter Gabriella.

Gab. Amen to what?
Did. Faythe, madam, a was prayinge for hys syster.
Gan. O you are wellcome.—Worthye frend, with- [drawe.—

Exit Didier.

Nowe my rare pollytycke syster, what will please you?
Gab. My rare ingenyous brother, why doe you aske?
Gan. Ile tell thee, woman, & observe it well,
thou shalt remayne the porest wretche alyve,
the most forsaken of delight & pleasure
that ever breathd a myserable life,
if I may knowe what pleases you. Beware
and aunswere wiselye: you are leaveinge nowe
all that hathe tyckld your insatyatt bloode,
when you resolve my questyon: I will strypp
your swete contents of the naked soule
before you parte. Doe you laugh? by heaven I will.
Gab. What brave exployte youle doe uppon the [sodayne!
Gan. If you account theym so tys well, tys well.
Gab. Fye, fye, what moves you to thys froward [wellcome?
Gan. Calst it allreadye frowarde? shallowe foole,
I should salute thee with my daggers poynte
and never make thys parley; but I'me kynde,

and youle confes it when you reade that letter.
You knowe the character & the whole scope
ere you peruse one worde, I make no questyon.
But reade it, doe, that whyle you seeme to reede
you may make readye for another worlde.
[*Gives her the letter.*]
Why doe you studye? flatter not your selfe
with hope of an excusse.
Gab. You are not madd!
Gan. Yes, forsoothe,
I will confes my selfe emptye of sence,
dealinge with suche a wyttie sparke as you.
Theres no comparysson: a sparke, sayd I?
I meant a bonefyer made of wytt & lust;
one nourryshes another. Have you doone?
Does any thynge you reade allay your coldness[?]
Gab. You thynke thys letter myne?
Gan. I doe indeede,
and will with horror to thy wanton thoughts
make thee confes it, that thy soule beinge easd
may flye away the sooner.
Gab. What you—
Gan. Fonde woman, doe not trust me, there is deathe
and undyssembld ruyne in my words.
Make your prayrs quycklye.
Gab. I protest unto you,
as I have contyence & a soule to save—
Gan. That's a fantastycke Oathe; proceede, proceede.
Gab. I did not wryte thys letter nor have seene
Richard synce it was wrytten: what was doone
he & my mother wrought it.
Gan. Shall I beleive you? Are you vertuous?
Gab. Examyne but the ende & then adiudge me.
Gan. Then my suspytyon proves a false conceyte,
and I am wondrous glad to have it so
because it proves you honest. I am nowe

agayne resolvd that Richard was a vyllayne,
and therefore am I gladd agayne, because
he hathe what he deservd & has no more.
Gab. He did deserve your seryous contempt
and is rewarded with it.
Gan. And with deathe.
Gab. Ha! Oh is he murderd then?
Gan. Does that amaze you?
Yes I have murdered hym & it becomes
the gloryous parte of conquerynge my selfe,
to say hereafter, when I would relate
a storye worth attentyon, that thys hande,
thys constant ryght hand, did deliver me
in spyghte of dottage & my naturall pittye.
Gab. O you are falne into the bloodyest cryme
that ever tyrant threatned.
Gan. Idle feare.
Gab. Come, y'are a vyllayne & most bloodye slave,
one that your spotted synns make odyous,
for Rychard was all good & vertuous.
Dispayre nowe maks me honest and Ile speake
truthe with true testymonye, for here it comes.
Enter Eldegrade.
We twoe contryved & wrytt these charracters,
by Heaven we did; twas onlye we that spreade
the poyson of debate & stryfe betwyxt you.
On us, base man, tourne thy most bloodye edge,
for thou hast slayne the noblest inocent.
Gan. Thyne owne invockt cursse ceaze thee,
He runns at Gab. *and* Elde. *stepps betweene, and he kills both.*
Gab. Thys should have ceazed me sooner; let me dye.
Thy pardon, Richard; love thats too vyolent
is evermore with some straunge myscheifs spentt.
Dies.

Eld. Foule desperatyon ceaze thee, & whats worsse
dye with thy mothers last breathd heavye cursse.

Dyes.

Gan. They have left a darknes so extreame behynde
I cannot fynde a prayre to blesse theire soules.
See here then, polytycke creature, subtyle man,
here see thy mischeife. Irreligious foole,
that makst it contyence onlye when thou leavest
synns of preferment unaccomplyshed,
thou that repynst agaynst thy starrs & lucke
when heaven prevents the bassnes of thy gayne;
littill thynkst thou wherefore thy gaynes will serve,
nor wherefore thy close pollycie should fayle
tyll thou forsakst it, & then, wretched clay,
thou fyndst a horsse & dogge thy betters: they
dye unperplext with sence of dyinge, thou
seest what thy sence abhorrs thy falts allowe.
I feele thee comeinge, my distracted chaunge,
like an ill-favord hangman: pray thee strike,
aproatche & doe thyne offyce.

Enter Oliver.

What arte thou?

Oli. One that will prove you Richard is a cowarde.

Gan. Good darringe tonge, be not too desperatt.
He was your deare frend, was he not?

Oli. Yes, had he not beene pretyous unto you,
but hys muche faythe to you did make me hate hym,
and he had felt it had he darrd th'incounter.

Gan. Pray, no more, & worthy Sir, be boulde
to say here stands the most afflycted soule
that ever felt the mysseryes of byrthe.
Make me believe my plaugs are infynett
that I may so desyer to leave my fleshe
and be deliverd from theym. Wherefore, looke you:
It is my mother & my systers deade,
I was theire murtherer; goe tell the worlde:

that paper will give satysfactyon.

Oliver *taks the letter & reads.*

Enter Didier.

O you are wellcome: are you an offycer?
the captayne of the guard, I thynke. Come on:
Be not affrayd, arest me, Ile submytt.
Nor doe reproatche my vallor; I have darrd
as muche as he that durst affront the gods,
but greife hathe staynd me.

Did. What meane you, Sir? Why I am Didier.

Gan. That buryed Richard? Oh, Didier,
I was a barbarous wretche in kyllinge hym.
Digg up hys bodye, brynge it hyther, goe:
hys wounds will fall a bleedinge & the syghte
will soften my conieald bloode, for nowe
me thynks I am not passyonate. But stay,
let all sweete rest preserve hym: I will thynke
howe reelinge in the anguyshe of hys wounds
I would not heare hym when a was about
to teache repentance, and that onlye thought
shall melt me into cynders. I am like
the needye spendthryfte nowe, that am inforcst
to make my wantts knowne where I must not hope
to gett releife. Releife? tys a vague hope
and I will banyshe the conceyte. Come hyther,
looke uppon thys & wonder yet a littill.
It was my handyworke, yet nothynge neare
the synne of kyllinge Richarde.

Oli. Have you then slayne the noblest worthye [Richard?

Gan. Yes, by the false illussyons of theise twoe.

Oli. A guarde within there!

Enter a guarde & aprehends Gane. *&* Didier.

Gan. Fayth, it will not neede,
I knowe my ende of journey. For hys deathe
I murde[r]d theise: thys temporyzinge knave

buryed hym last nyght; all I can aleadge
agaynst hym is concealment of the murther.
Did. Tys come about: twas allways in my mynde
nothynge should hange me, beinge naught by kynde.
Oli. Bringe theym away. Treason so greate as thys
was never seene synce man had power to wishe.
Exe. with the dead Bodyes.

ACTUS 5

Scena 4

[*In the country, near a field*]

Florish. Enter Charlimayne, Turpin, Eudon *& atendants.*

Char. What pageants thys that on the fallowd lands
crosses me everye way? I cannot goe
but styll he meets me full jumpe.

Tur. Beleve me, Sir,
I have not seen an antycke more disguysed.
A gallopps ore the newe plowde lands as fast
as twere a comon hye way, yet no speeche
can make hym to forsake theym.

Eud. Nay, whats more,
the beast he rydds on is not usuall,
tys neyther horsse nor asse, and yet a beast
nymble & fytt for burthen.

Char. Eudon, goe
bydd hym dismounte & as he loves hys life
presentlye come before us.

Ex. Eudon. I will knowe
the ende of thys straunge purposse. Suer there must
some secrett hange uppon it! thyngs doone thus
are seldom jests, unlesse jests seryous.

Enter Eudon *&* Busse, *leading in twoe lymes* Byrtha *& a Spaniell, hymselfe cladd all in Nett.*

O tys La Busse; I've founde hys stratagem.—
Nowe, Sir, y'are wellcome; whence growes thys
dysguyse?

Bus. Sir, from the fayre protectyon of your grace
and satysfactyon of your vowe; which doone,
bouldlye I hope I may voutsafe to begge
my fathers deare deliverance.

Char. Noble sonne,
what wouldst thou doe hadst thou a noble father!
But come, sir, synce you putt me to the test,
resolve the doute: your fathers pardoned
when you shall meet me uppon no hye way.
Bus. Which even nowe I did: the fallowe lands,
newe plowed & tylld are free from passengers.
Char. Tys graunted; but your selfe, Sir, must not ryde
of horse nor mare nor asse, & yet the beast
an usuall thynge for burthen.
Bus. Suche is myne,
a Mule, that is the bastard breede betwyxte
an asse & mare, & onlye fytt for labor.
Char. But, sir, you must be neyther cloathed nor [naked.
Bus. Nor am I, myghtie Sir: thys pore thynne nett
nor leaves me nakt nor yet dothe cover me.
Char. You prettylie orereache me; but you must
bringe in your hand the faythfullst frend you challenge.
Bus. Thys is he, my faythfull trustye spanyell,
the verye typpe & truthe of true affectyon.
Char. But with hym must be joynd your greatest [enemye.
Bus. They are not farre assunder: a curst wife
is evermore mans worst aflyctyon.
And shee that outgoes myne in bytternes
may fryght the whole worlde.
Char. Come, y'are ingenyous,
and I confes th'ast conquerd, thoughe I knowe
thy father houlds as much unwortynes
as may excusse tyrranye in a prynce:
yet for thys goodnes & thys industrye,
th'example of the sweetest disposytion,
for all th'offences yet reveald unto me
I freelye pardon hym.

Bus. And you are good
and like your selfe, a verye Good in pyttie.
Ber. And from thys mercye I will newe create
in me a spyrrytt full of humblenes.

Enter La Fue *in gallantrye.*

Fue. Roame there & uncover, gentyllmen. I that am myne owne gentyllman usher am the best gentyllman in Fraunce at thys present. Give place & avoyde there.
Bus. What meanes the peasant? syrha, are you madd?
Fue. Yes, and I were halfe nakt as you are. Roame I say! O my sweete harte, I will (*offers to kisse Charl:*) kysse thy whyte lipps in the syght of thys whole assemblye.
Char. Avaunte, I say! What meanes thys lunatycke.
Tur. Pore sott howe hees deceyvd! th'inchauntments [vanyshed.
Syrha, learne better manners.
Fue. How! syrha to my greatnes! I am not in case to carrye your tokens. Ould man, you had better manners when last I lefte you.—Come, sweete love, I will love thee without more intreatye. Let us withdrawe & in pryvate rumynat our sellves together.
Char. Is there no whypps for knaves are impudent? Thys sawcynes will make your skynne [to] smarte.
Fue. Away, away! Y'are an ould man & should be wyse. I tell you I was not in love with you tyll you doated on me; to drawe me into a fooles paradysse & there leave me is not an honest man's parte nor a good chrystyans.
Char. What kynde of madnes call you thys? for [shame!
Shall I be tortured with hym?
Tur. Tys but a rude grosse weaknes, which anon
Ile shoe at full unto your majestie.
Fue. Come, sweete Charles, I knowe thou lovest me, & love will creepe where it cannot goe. Come, letts condole together.

Char. Yes, if I like your example. Goe presentlye
and give hym fortye lashes: make hym bleede
soundlye, away with hym!
Fue. Howe, howe, how! fortye lashes! so I shall
bleede to deathe. Call you that soundlye? Foote! I
am sicke with thought on't.
Char. Away with hym!
and if a prate, see that you dooble them:
away!
Fue. Well I will never trust the wooeinge of a great
man whylst I live agayne: & they be as false to weomen
as to men they have sweete eeles to hould by.
Char. Yet has a leave to prate?
Tur. Away with hym.
but on your lives give hym no punyshment.
Ex. Fue *& guard.*
Char. I have not seene a madnes of hys nature:
but let hym smarte for't.—Eudon, give comand
that Ganelon attend me presentlye.
But stay—
what sollemp sound is thys? I am prevented.
(*Dead marche—Funeral sounde. Enter* Orlando,
Reenaldo *leading* Ganelon, Oliver, Didier; *two
herses, one with* Eldegr. *&* Gab., *the other* Rich-
ard.)
The cause of thys?
Orl. O my most sacred lorde, I bring you here
the worlds extreamest monster, suche a man
whose ills exceede the lawes inventyon.
Fyrst looke on thys, the fayre & comelye braunche
of Aimons noble famylie; (*shoes the deade.*) then on
[theise
hys fayrest syster & hys dearest mother
(O heaven that I should name that dreadfull name
in suche a case as murder!) all by hym

and hys right hand, with thys ill mans advyse,
murderd unjustlye.
Rei. To which I adde
treassons of daunger & of hye disgrace
bothe to your Crowne & person; and thoughe they
myght glutt the lawe, yet my brothers blood
and theise twoe inocentts, I hope, will pleade
dyvorce of all repryvall.
Oli. Lastlye I
with theys stronge proofe, cannot be argued of,
confyrme all past denyall; hys owne hand
here of thys paper maks a regyster
Gives the letter.
of myscheives above wonder. Who reads thys,
thoughe flynte, must melt in pyttie.
Bus. Dye all my hopes, & in thys masse of shame
be buryed bothe my memorye & name.
Gan. What a lardge passage or cyrcompherence
theise prynces make to come unto the way
which lyes before theire nosses! tys lost wytt
to seeke an engyne for the desperatt,
why, deathes in all he looks on; but to hope
saftye were more then dyetye can promysse.
Let it suffyce all's true & thus I rest:
If I dye once, not ever, I am blest.
Char. I am amazd: what I have reade & heard
tournes me like Gorgon into sencelessnes.
He speaks heare of a rynge, a wytchcraft rynge,
by which I was inchaunted to hys syster.
Where is that damned Juell?
Tur. Here in my safe possessyon, thys is it,
which at her deathe, lodged underneathe her tonge,
I founde by carefull searche. Good deare sir, keepe it
and hencefourthe onlye love your royall selfe.
The spell is past example, & hys synne
can onlye ballance downe the wyckednes.

Gan. Butt I confes it, & the Sorcerrer
that made it I did murder conynglye,
and at her deathe had I recompast it,
I had beene kynge of Fraunce. Thys noble knave
was pryvie to eche passadge.
Did. Tys too late
nowe to denye it: deathe never bryngs hys smarte
but when a stryks gaynst lawe or gaynst desarte.
Char. Away with theym, & see theym presentlye
broken uppon the wheele.
Ex. Gan. Did. *& guard.*
Newhewe, for you
I give you freelye here the realme of Spayne
and all domynions in it; for your guarde
ten thousand of our best Frenche gentyllmen,
and wishe your fortunes like your valure be
the best of everye lived posterytie.
Orl. Sir, you doe bynde me to eternall servyce
bothe in your love & justyce, for we fynde
th'instructyons that on evyll men depends
is to compare theire proiects with theire ends.
Exe.

Finis
Terminat hora diem, terminat author opus.
Nella ϕδϕνρ la B.

SOURCES de "CHARLEMAGNE"

Il semble qu'il faille soigneusement distinguer, pour l'étude des sources de *Charlemagne*, d'une part le motif de l'anneau magique et de la femme morte qu'un mari éperdument épris se refuse à laisser ensevelir, d'autre part la rivalité d'Orlando et de Ganelon, l'exil de celui-ci, les amours de Gabriella, bref tout ce qui ne relève pas du précédent motif.

Ce motif, qui remonte à la plus lointaine antiquité et fut très connu au Moyen Age, a été étudié en détail par Gaston Paris (L'Anneau de Fastrade, *Journal des Savants*, 3, 1896) et par H. Pauls, (*Der Ring der Fastrada*, 1896). Depuis, M. Parrott a résumé dans ses grandes lignes le curieux historique de cette légende[1] qui semble s'être surtout cristallisée autour de la personne de Charlemagne, et y a vu avec raison la source directe ou indirecte de *Monsieur d'Olive*.

Qu'il nous suffise de rappeler ici que cette légende, recueillie par Pétrarque à Aix-la-Chapelle en 1333, fut consignée par lui dans une de ses *Epistolae de rebus familiaribus* (I, 3) en date du 21 juin de la même année, et jouit au XVIe siècle d'un renouveau de popularité qui s'explique suffisamment par l'énorme diffusion des oeuvres latines de Pétrarque dans tout l'Occident érudit. Nous la trouvons, presque textuellement traduite, parfois abrégée ou modifiée en quelques-uns de ses détails, dans Skelton, W. Tyndale, Doni, Erizzo et Pasquier. Cette vogue ne paraît pas diminuer au début du XVIIe siècle, car le même conte est relaté par Burton, Kornmann, Kirchman, etc.

Il semble oiseux de se demander où l'auteur de *Charlemagne* a été puiser son inspiration : toutes les probabilités militent en effet en faveur de Pétrarque. La certitude devient absolue si l'auteur est le même que celui de *Monsieur d'Olive*, car Chap-

[1] *The Comedies of George Chapman*, Introduction to *Monsieur d'Olive*, p. 775-7.

man a traduit les *Sept Psaumes Pénitentiels,* et nous avons signalé dans un article de la *Revue Germanique*[2] que le début de l'Acte III de *Monsieur d'Olive* n'est guère qu'un adroit démarquage de trois passages du *Secretum Meum.* Puisque donc Chapman a étudié de très près certaines des oeuvres latines de Pétrarque, il connaissait certainement les *Epîtres,* habituellement imprimées dans le même folio.

Il a néanmoins pu connaître deux autres des versions de la légende; peut-être même, comme nous l'allons voir, s'en est-il servi : il s'agit de la nouvelle d'Erizzo et d'un chapitre des *Recherches de la France* de Pasquier.

Quelques traits en effet, qui se trouvent dans Erizzo et ne se trouvent pas dans Pétrarque, ont passé dans le *Charlemagne*[3] et ces trois vers de *Monsieur d'Olive*:

> Your worthy sister, worthier far of heaven
> Than this unworthy hell of passionate earth,
> Is taken up among her fellow-stars.
> (I, i, 145-7)

peuvent avoir été inspirés à Chapman par cette déclamation éplorée du Charlemagne d'Erizzo: 'Come hai tu (la Mort) impoverito il mondo e questo regno di si bella e preziosa cosa? Forse per arrichire il cielo, o per farne di quella una stella?' Là se bornent les ressemblances. Nous conviendrous volontiers qu'elles ne sont pas des plus profondes et n'essaierons même pas de voir dans ces réminiscences conjecturales du conte italien un lien de plus entre *Charlemagne* et *Monsieur d'Olive.*

Le récit de Pasquier est lui aussi basé sur Pétrarque. Il s'en écarte toutefois sur un point: l'evêque qui s'aperçoit de la supercherie magique et met fin au charme est resté anonyme dans Pétrarque ('Coloniensis antistes'). Or dans le récit de Pasquier il est devenu l'archevêque de Reims, Turpin. Il est curieux qu'il en soit de même dans *Charlemagne.* Chapman, on le sait, a connu Pasquier—son *Chabot* en fait foi. Rien ne s'oppose, de par les dates, à ce qu'il l'ait connu dès la fin

[2] *Revue Germanique,* Juillet-Août, 1913.

du XVIe siècle, c'est-à-dire dès 1596, année où parut la première édition des *Recherches de la France*.

Notons à ce propos qu'un passage de Pasquier nous a fort intrigué; c'est le suivant: "De la quelle histoire ou fable Germantian a fort bien sceu faire son profit pour averer et donner quelque authorité à l'opinion de ceux qui soustiennent les malins esprits se pouvoir encloire dans les anneaux." (*Recherches,* Livre VI, chap. 33). Or il n'existe à notre connaissance aucun polygraphe du nom de Germantian. Il faut probablement lire *Géomantian, Géomancien,* et admettre que Pasquier a lu l'anecdote dans un traité de géomancie du XVIe siècle. Nous ne sommes pas parvenu à mettre la main sur ce traité. La piste est toutefois intéressante, et il vaudrait la peine de la suivre.

Il vaut peut-être mieux admettre tout simplement, jusqu'à plus ample informé, que l'amour de Charlemagne pour Théodora, puis pour Turpin et La Fue, est basé sur le récit de Pétrarque. Voyons ce que notre auteur en a su faire.

Tout d'abord, il a expliqué la provenance de l'anneau, que Pétrarque avait laissée enveloppée de mystère: il a imaginé que cet anneau avait été donné par un magicien à Ganelon et que ce dernier en avait fait délibérément usage pour élever sa soeur Théodora au trône impérial, grâce à l'aveugle amour de Charles, et pour assurer à son neveu éventuel la succession de ce dernier, au préjudice d'Orlando, héritier présomptif. L'anneau 'de Fastrade' est donc devenu en quelque sorte le symbole et l'instrument des ambitions usurpatrices de Ganelon, et l'on ne peut nier que par cette simple explication, notre anonyme n'ait habilement servi ses fins dramatiques.

Une divergence insignifiante ne nous retiendra pas longtemps: Pétrarque dit catégoriquement que Charlemagne, esclave de son désespoir, négligeait aux pieds de la morte toutes

[3] *Charl.* I, 1, 111-112, 150, etc. Cf. *Revue Germanique,* Mars-Avril, 1912, p. 158.

les affaires d'Etat. Dans *Charlemagne,* il est dit au contraire que l'empereur continuait à entendre toutes les affaires criminelles.[4]

Il est d'ailleurs une autre modification apportée au récit pétrarquien qui tend à prouver que l'auteur ne manquait pas de sens dramatique: au lieu de faire fouiller la morte par Turpin en l'absence de l'empereur, il a supposé que l'empereur dormait auprès d'elle et que l'archevêque profite de cet instant pour faire une perquisition en règle et s'emparer de l'anneau. La situation devenait ainsi beaucoup plus palpitante pour un public élisabéthain, et le réveil de l'empereur, son étonnement, sa subite répugnance pour le cadavre étaient beaucoup plus impressionnants que ne l'aurait été le simple retour de Charlemagne dans la chambre funéraire après une absence inexpliquée.

Quant au dénouement, il est beaucoup plus poétique dans Pétrarque: l'anneau est jeté par l'évêque dans les marais d'Aix-la-Chapelle, et ainsi s'explique la préférence que Charles garda pour ce site jusqu'à sa mort. Dans notre drame, Turpin se contente de remettre l'anneau à l'empereur et de lui dire:

'Good deare sir, keepe it
and hencefourthe onlye love your royall selfe.'

Toutes ces modifications sont en somme assez peu de chose; mais il est une addition, ou amplification, qu'il faut nous bien garder de négliger, car elle est assez significative: dans le drame élisabéthain, l'anneau ne passe pas seulement par les mains de l'archevêque; il se trouve que le serviteur bouffon, La Fue, en est l'accidentel détenteur, et comme tel, il est, pour un temps, l'objet de toutes les caresses et de toutes les flatteries de l'empereur. Que Charlemagne embrassât Turpin avec force mignardises amoureuses, la scène était déjà comique; mais qu'il caressât un valet présomptueux, voulût à toute force voir en lui le type de la beauté idéale conçue par Dürer, humiliât tous ses grands devant ce fantoche; puis que ce dernier, en-

[4] II, i, 276.

hardi par tant de faveurs, traitât l'empereur de pair à compagnon, fît mine de l'embrasser alors que le charme était rompu, et ne récoltât, au lieu d'un baiser, que des coups de fouet, c'était là une mine riche en incidents comiques, et il faut convenir que l'auteur en a su tirer tous les effets amusants qu'elle comportait.

Rappelons à cette occasion que là réside précisément la supériorité de Chapman comme poète comique: M. Parrott n'a pas craint de mentionner plusieurs fois, et avec insistance, 'son habileté dans l'invention et le traitement des situations comiques.'

Le reste du drame ne semble pas avoir de source directe. Du moins personne n'a jusqu'à présent réussi à mettre la main sur elle. Un passage[5] prouve que l'auteur connaissait selon toute vraisemblance l'*Orlando furioso*. Le bannissement de Ganelon a peut-être été suggéré par les *Reali di Francia* de Pulci.

La substitution de Richard à Charlemagne dans le lit conjugal, le réveil de l'empereur après qu'il a été la victime d'un enchantement, la rivalité de Ganelon et d'Orlando, le caractère de Ganelon, traître et presque usurpateur, voilà autant de traits et d'incidents auxquels on pourrait trouver un prototype dans telle légende que le moyen-âge, et spécialement le bas moyen-âge italien, ont tissée autour de la figure du grand empereur.

Mais il serait vain de vouloir préciser ces rapprochements, à moins toutefois qu'une source directe ne s'imposât à nous. Si elle existe, c'est probablement la Renaissance italienne qui nous la fournira. Notons en effet la forme italienne qu'ont conservée ces deux noms de personnages: Orlando et Rinaldo. Mais il est une autre présomption: ce sont les extraordinaires confusions qui ont été faites par l'auteur de *Charlemagne*, et les libertés inouïes qu'il a prises à l'égard de la légende et de l'histoire: Didier, roi des Lombards, devient un gentilhomme ruiné, un vil parasite, et un amateur de besognes louches.

[5] III, i, 334-8.

Hildegarde (Eldegrade), femme de Charlemagne et mère de Louis-le-Débonnaire, devient la mère de Ganelon et de la femme de Charlemagne, Théodora. Berthe, mère de Charlemagne et connue sous le nom de Berthe au grand pied, devient la bru de Ganelon. La Fastrade de la légende est rebaptisée Théodora, et devient la soeur de Ganelon et la propre fille d'Hildegarde, l'authentique épouse de Charlemagne. Or nulle part plus que dans l'Italie du XVIe siècle l'imagination capricieuse et les folles inventions de l'individu n'ont jonglé avec les faits historiques et les données traditionnelles de la légende.

I, i, 9. *Fantastycke:* 'qui a de folles idées en tête.' Comme plus bas, IV, iii, 9. Cf. *Gentleman Usher,* II, i, 140:

Gentility must be fantastical

ou *Monsieur d'Olive,* III, ii, 106: "The world will think me too fantastical."

I, i, 20, 23. *Wayte with a trencher . . . not on the hungrye sharke:* Cf. *Sir Giles Goosecap,* I, i, 5, 6: "These two strange hungry knights, Will, make the leanest trenchers that ever I waited on."

I, i, 20. *policye:* au sens de 'stratagème, courtisanerie, basse intrigue de celui qui veut parvenir à la cour.' Chapman a usé et abusé du mot, pris dans ce sens particulier. Voir par exemple *Poems, The Tears of Peace,* p. 121b (deux exemples); *A great man,* p. 149b; *Epicedium,* p. 174b; *All Fools,* III, i, 97 et 440; *Monsieur d'Olive,* II, ii, 70 et 112, etc. Or nous le retrouvons constament aussi dans *Charlemagne.* Voir notament I, i, 413; II, i, 64, 71, 431, 522, 637; III, i, 146, etc.

I, i, 24. *feede on larke: larke* est synonyme de 'plat fin', comme dans *Revenge of Bussy,* I, i, 245.

I, i, 29-30. *Repayre a broken state:* Cf. *All Fools,* I, i, 284:

I pity your declining state.

I, i, 30-33. Cette comparaison du naufragé a peut-être été suggérée à l'auteur par Plutarque, que Chapman, on le sait, a diligemment étudié. Voir le Plutarque d'Amyot, *On ne peut vivre heureux selon Epicure,* LIV: 'Le pauvre passager, encore après que la navire est toute brisée et fracassée, et qu'il en est dehors, s'appuye sur quelque peu d'espérance, qu'il arrivera par quelque fortune à bord, et qu'il gagnera la terre à nage.'

I, i, 42 sqq. Certains mendiants, pour mieux apitoyer le public, exhibaient, au XVIe siècle, des certificats faisant foi qu'ils avaient perdu tous leurs biens à la suite d'un incendie. Cf. *Propos rustiques,* p. 50: 'Lautre, qui ha bruslé sa maison, portait un long parchemin que nous autres luy auons faict, et rendu bien authentique.' (Ed. 1547.)

I, i, 50. *My cast cloathes:* Représenter un courtisan comme portant les vêtements usagés d'un grand seigneur, c'est pour

Chapman la plus grande injure qu'on puisse faire à ce courtisan. Dans *Bussy d'Ambois,* I, ii, 178, Barrisor dit de Bussy: "overjoyed with the conceit of Monsieur's cast suit," et dans *Revenge of Bussy,* I, i, 257, Monsieur, entre autres injures, fait à Clermont celle de lui demander:

Why have I rak'd thee
Out of the dung-hill, cast my cast wardrobe on thee?

I, i, 60. *The laboringe clouds:* Ce groupe de mots est fréquent dans Chapman. On retrouve identiquement la même expression dans *Poems, Ovid's Banquet of Sense,* p. 23b:

. . . As lightning breaks out of a labouring cloud.

dans *Revenge of Bussy,* V, i, 12, etc. Il semble qu'il faille y voir une trace de diction marlovienne. Cf. *Dr. Faustus,* l. 1446, Brooke's edition.

I, i, 61. *exhald:* au sens de 'sucer, aspirer.' Ce mot, et le substantif *exhalation,* qui en est dérivé, apparaîssent aussi très fréquemment dans l'oeuvre de Chapman.

I, i, 72. *Your most fayre-eied aunte . . . Theodora:* La seule chose que l'auteur nous apprenne sur le physique de Théodora, c'est qu'elle a de beaux yeux (cf. I, i, 230: 'The fayre eies of my fayre love'; II, i, 45: 'Her wytchinge eie'; II, i, 101: 'our fayre eied royall empresse'). Or c'est également le seul trait distinctif de la très pâle impératrice que nous présente Erizzo dans son conte, bâti sur la même donnée (Sebastiano Erizzo, *Lei sei Giornati,* 1567. Ed. Scrittori d'Italia. Novellieri minimi del cinquecento. G. Parabosco, S. Erizzo, p. 228): "Tu per oltraggio di morte pur mi nascondi i tuoi begli occhi" . . . "Gli occhi tuoi sereni." Il n'est pas impossible que l'auteur de *Charlemagne* se soit souvenu de ce détail du conte italien.

I, i, 79-81. Didier répète textuellement et ironiquement les paroles dédaigneuses que lui a jetées La Busse aux vers 22-23. Ce genre particulier de répétition "épique," qui se retrouve aux vers 481-483 de cette même scène, est exceptionnellement fréquent dans Chapman. C'est ainsi que dans *Monsieur d'Olive* (II, i, 181-190), Eurione confond Vandome en lui rappelant —et dans les termes mêmes—la promesse qu'il vient de lui faire et semble maintenant peu disposé à tenir:

Oh you were born to do me good . . .

On rencontrera d'autres exemples de cette habitude dans; *The Widow's Tears,* I, iii, 106; *All Fools,* I, i, 375 sqq.; *Revenge of Bussy,* IV, i, 77; *Chabot,* IV, i, 17-18; V, ii, 55-57 (Voir

également la note où M. Parrott a écrit: 'This epic repetition is characteristic of Chapman').

I, i, 84. *That naturall heate:* Association de mots fréquente dans Chapman. Nous l'avons constatée dans *Byron's Conspiracy,* IV, i, 141; *Chabot,* V, iii, 61; *Poems, Eugenia,* p. 335b.

I, i, 87: *Hys frost of age:* tournure élisabéthaine pour: 'the frost of his age.' Ce raccourci d'expression se rencontre un peu partout dans les oeuvres des contemporains de Chapman. On se souvient notamment du fameux "my discipline of arms" de Tamburlaine. Nous le retrouverons constamment dans notre drame anonyme (I, i, 270: 'my strengthe of memorye and yeares': II, i, 55; II, i, 673; III, i, 192; III, i, 332, 354; III, ii, 55; V, iii, 55, 257, etc.). Or Chapman en fait un usage réitéré (*Bussy* I, ii, 3: 'her prime of youth'; *Byron's Conspiracy,* I, ii, 217; 'your time of parting'; III, i, 17: 'our joy of life'; 22: 'our night of life'; *Byron's Tragedy,* III, ii, 86; *Poems, Amorous Zodiac,* 40a, etc.).

I, i, 93. *Unquestyond:* 'unsuspected.'

I, i, 96-98. *Like a ryver . . . seemes to be it selfe a sea:* Même image plus bas, aux vers 319-323. C'est une des images favorites de Chapman. En voici plusieurs exemples:

But as a river from a mountain running
The further he extends, the greater grows,
And by his thrifty race strengthens his stream
Even to join battle with th' imperious sea,
Disdaining his repulse, and in despight
Of his proud fury, mixeth with his main,
Taking on him his titles and commands . . .
(*Poems, De Guiana,* p. 50b.)

And as a river furthest from his spring,
Takes virtue of his course, and all the way
Greater and greater grows, till with the sea
He combats for his empire, and gets in
Curling his billows, till his stile he win . . .
(*Poems, Of Friendship,* p. 156b.)

. . . As brawe rivers broken from their springs,
The further off grow greater and disdain
To spread a narrower current than the main . . .
(*Poems, Epicedium,* p. 170b.)

Thus, as a river, that the more his force
Runs from his fount, takes virtue of his course,

And grows more great and strong still; nor doth stay
Till it mix streams with his great sire, the Sea . . .
(*Poems, Eugenia,* p. 331a.)

Cf. aussi *Chabot,* I, i, 198 sqq. Le parallèle est rendu plus frappant et probant du fait que dans toutes ces images le fleuve est lui-même comparé à une mer.

I, i, 105. Nouvelle répétition "épique." Voir la note consacrée aux vers 79-81.

I, i, 108. *Furyes frygte thy soule:* cf. *Bussy,* IV, ii, 146-7; 'Furies . . . torment his soul!'

I, i, 111-112. *Fyer . . . strooke out of Ice:* cf. le vers 160, *infra.* La même idée est exprimée en termes presque identiques dans *Poems, Eugenia,* p. 328a:

Fame in her ear did such a blast inspire
Of her love's living virtues, as got fire
In frozen death.

A remarquer aussi que le conteur Erizzo se sert de la même métaphore pour représenter l'impotence du vieil empereur: "Io veramente mi sento in ghiaccio e in fuoco, e da un freddo marino esce l'ardente fiamma, a mi tanta forsa e rimesa, che da un esangue e morto corpo sparge le sue faville." Ce rapprochement, venant s' ajouter à celui que nous établissions au vers 72, et à un autre que nous avons fait précédemment à propos des vers I, i, 145-7 de *Monsieur d'Olive* (voir *Revue Germanique,* Mars-Avril, 1912, et la note Parrott à la p. 783 des *Comédies de Chapman*) nous invite à tirer deux déductions: 1) Il est vraisemblable que l'auteur de *Charlemagne* et celui de *Monsieur d'Olive* ont eu connaissance de la nouvelle d'Erizzo. 2) Cet indice est de nature à confirmer notre identification de l'auteur de *Charlemagne* avec Chapman.

I, i, 121. *Connivynge:* Mot d'importation récente considéré à l'époque comme plutôt ridicule et pédant. Le premier exemple qu'en donne le *New English Dictionary* est tiré de l'oeuvre de Carew et remonte à 1602 seulement. Le mot se représente dans *Byron's Tragedy,* V, iii, 27.

The damned frye: Une expression analogue, *damned crew,* se rencontre fréquemment dans l'oeuvre de Chapman. Voir par exemple *Caesar and Pompey,* I, i, 49; *Poems, Fragments,* p. 161b, et *Epicedium,* p. 165b.

I, i, 133. *A blewe coat:* La livrée distinctive des serviteurs était autrefois bleue.

I, i, 134. *Thrydd barenes:* L'application métaphorique de l'épithète *threadbare* à autre chose qu'à des vêtements se présente plusieurs fois dans Chapman. Par exemple: "Faith, thou followest a figure in thy jests as country gentlemen follow fashions, when they be worn threadbare." (*Monsieur d'Olive,* I, i, 293-295), ou encore:

You . . .
That will not be content like horse to hold
A threadbare beaten way to home affairs . . .
(*Poems, De Guiana,* 51a.)

I, i, 161. *My lorde shall knowe*: De même dans *An Humourous day's mirth,* le serviteur Jaques que la bonne vient d'appeler 'Knave' déclare: 'A Knave! My master shall know that.'

I, i, 148. *Thoughe my deserts be hydd:* Ce thème du mérite caché revient incessamment dans l'oeuvre de Chapman. Il est traité sérieusement et presque philosophiquement dans les *Poèmes,* tandis qu'il devient comme ici une source de comique dans les *Comédies.* Voir notamment dans *Monsieur d'Olive,* II, ii, combien le personnage de ce nom est persuadé de la réalité de ses talents "enterrés vifs" par excès de modestie, et comment l'on se divertit de sa fatuité, assez pareille à celle de La Fue.

I, i, 155. *As uneffectuell as the gloawormes fyer:* Cette comparaison est un lieu commun de Chapman: toujours il fait du ver luisant—comme l'auteur de *Charlemagne*—le symbole de toute faible clarté, de toute chose pauvre, débile et quasi cachée:

O, had you perfect eye organs to pierce
Into that chaos . . . where, glow-worm-like, doth shine
In nights of sorrow, this hid soul of mine . . .
(*Poems, To Mr. Harriots,* p. 53b.)
. . . And shine like gold-worms, whom you hardly find
By their own light . . .
(*The Tears of Peace,* p. 118a.)
Thus, sun-like, did the learn'd and most divine
Of all the golden world make Poesy shine,
That now but like a glow-worm gleams by night,
Like Teachers, scarce found by their proper light.
(*Andromeda Liberata,* p. 182a.)

Voir aussi *Eugenia,* p. 328a.

I, i, 160. Voir la note du vers 111.

I, i, 164. Cette faveur insigne dont jouit Ganelon le Mayençais auprès de Charlemagne est conforme à la légende du moyen âge.

I, i, 167. *Your bountye speaks you . . . a god on earthe:* Comparez à ce vers le vers V, iv, 60 qui lui ressemble de très près. La générosité et la pitié sont précisément pour Chapman les vertus divines par excellence :

Kings in their mercy come most near the Gods.
(*Blind Beggar*, X, 71.)

Dans un ordre d'idées voisin, Caton commente l'aphorisme d'un citoyen romain : . . . *being just*
Thou mayst defy the Gods
de ces simples mots : *said like a God.*
(*Caesar and Pompey*, I, ii, 28.)

Cf. aussi *Revenge of Bussy*, III, iv, 71.

I, i, 175-176. Cf. *Sir Giles Goosecap*, II, i, 11-12 :
I that have studied . . . what Eternesse is . . . and time,
What soul the world's soul is, what the black springs
And unreveal'd original of things . . .

I, i, 177. *The sapp of fortie winters . . .* : cf. Bussy s'écriant :
Methinks the fire
of twenty lives doth on a sudden flash
through all my faculties.
(*Bussy*, V, iii, 3-4.)

I, i, 182. *Nepenthe:* Cf. *Poems, Ovid's Banquet of Sense*, p. 23b : *Sacred Nepenthe, purgative of care.*

I, i, 185. *Presse hym into cynders:* La même métaphore reparaît *infra*, V, iii, 245.

I, i, 192-195. La même image, illustrant la même idée, se retrouve presque textuellement dans *Poems, In Sejanum*, p. 104a (Chapman vient de comparer l'oeuvre de Ben Jonson à une pierre précieuse sertie par un joaillier) :

Nor is this allegory unjustly rack'd
To this strange length, only that jewels are
In estimation merely so exact.

I, i, 197 sqq. Cette image se présente aussi dans Chapman. En voici deux exemples :

. . . a hundred streams
Whose beauties shed such profitable beams,
And make such Orphean music in their courses,
That cities follow their enchanting forces . . .
(*Poems, Shadow of Night*, p. 4b.)

So when ye hear the sweetest Musé's son,
With heavenly rapture of his music won
Rocks, forests, floods, and winds to leave their course
In his attendance . . .

(*Ibid.*, p. 5b.)

Cf. aussi *Poems*, p. 237a.

I, i, 296. *The axeltree of heaven:* C'est là un reste d'imagination et de diction marloviennes (cf. *Tamburlaine the Great*, IV, ii, 50) que Chapman n'a pas dégaigné: Voir *Bussy*, V, iv, 105 et 220.

I, i, 207. *Anall:* c'est-à-dire 'annual.'

I, i, 224 sqq. Allusion à la tempête décrite dans l'Enéide, I, 81 sqq.

I, i, 238. *We have no leasure to heare . . .*: On trouvera à ce refus de Charlemagne un curieux parallèle dans *Edward II*, ii, 2: Le roi Edouard, dans son aveugle passion pour son favori Gaveston, refuse également de prêter l'oreille aux plus importantes nouvelles d'Etat, et lorsque le jeune Mortimer lui dit (v. 9):

The King of France sets foot in Normandy

il se contente de répondre:

A trifle! We'll expel him when we please.
But tell me, Mortimer . . .

I, i, 248. *Wrytten in a cronyckle:* L'idée est qu'une chronique mentionne uniquement les événements et les personnages qui sortent tout à fait de l'ordinaire. Cf. *Monsieur d'Olive*, II, i, 28: 'But, sister, should not the noble man be chronicled if he had right?'

I, i, 261. *A most gross dottage:* Cf. *Gentleman Usher*, V, iv, 66; 'his gross dotage.'

I, i, 264. *Putts . . . in act:* Cf. II, i, 163. La locution se rencontre plus d'une fois dans Chapman, par exemple dans *Monsieur d'Olive*, I, i, 21, et dans *Poems, Eugenia*, p. 329a.

I, i, 266-7. Cf. *Revenge of Bussy*, III, ii, 205:

Acts that are done by kings are not ask'd why.

et mieux encore, *ibid.* II, i, 133-4:

Kings may do what they list . . .
Either exempt from censure or exception.

I, i, 282. Richard était en effet, d'après la légende, le plus jeune des quatre fils Aimon. Ses aînés étaient Renaud (Rinaldo en italien), Guichard et Alard.

I, i, 283. *Thy still groweinge vertues:* Cf. IV, ii, 27. Tous les héros de Chapman font profession de n'aimer leurs amis que pour leurs vertus. Ainsi Monsieur dira à Bussy:

. . . By my love shown to thy virtues . . .
(*Bussy,* III, ii, 401.)

et Guise à Clermont:

Methinks my blood
Is taken up to all love with thy virtues.
(*Revenge of Bussy,* V, i, 189-190.)

Cf. encore *Sir Giles,* II, i, 137: 'Clarence is with your virtues most extremely in love' et *Byron's Tragedy,* IV, i, 46-47.

I, i, 287. *The myne of manye vertues:* cf. II, i, 686 et *Poems, Ovid's Banquet of Sense,* p. 27b:

. . . the mine of knowledge that enrich'd
His mind with poverty . . .

I, i, 288-293. Cette syntaxe particulièrement embrouillée est assez caractéristique de Chapman.

I, i, 295-6. *Our acquayntance is toe oulde . . .:* Vandome se défend de même contre les démonstrations d'amitié que lui prodigue St. Anne:

Tush, betwixt us, my lord, what need these terms,
As if we knew not one another yet.
(*Monsieur d'Olive,* IV, i, 79-80.)

et Lysander contre les caresses de sa femme Cynthia:

Come, wife, our love is now grown old and staid,
And must not wanton it in tricks of court . . .
These toys are past with us; our true love's substance
Hath worn out all the show.
(*Widow's Tears,* III, i, 20-5.)

I, i, 319-322. Cf. *supra,* vers 96-98 et la note. D'autres comparaisons très voisines se retrouvent dans Chapman, notamment *Poems, In Sejanum,* p. 104b, et *Tears of Peace,* p. 122a.

I, i, 328-329. *Blowne into a second flame:* Même métaphore II, i, 449.

I, i, 331. *Posytion and request:* Termes de logique. *Position* = 'an affirmation'; *Request* = 'a postulate'. Ganelon veut dire que si sa thèse n'est pas acceptée, c'en est fait de lui.

I, i, 341. *Like the flower of flaxe:* Cette image est presque certainement tirée de Du Bartas.

Ains semblable à la fleur du lin, qui naist et tombe
tout en un même jour, son bers serait sa tombe,
son printemps son hyver, sa naissance sa mort.
(*1re Semaine, 3e jour, 549-551.*)

Or Chapman a traduit ou adapté plusieurs passages de Du Bartas.

I, i, 342. *Byrthe and grave together:* Cf. *Poems, Andromeda Liberata,* p. 191b:

All that have
More merit than to make their birth their grave . . .

I, i, 343. *To be made monarke of the unyverse:* C'est le voeu le plus cher des héros marloviens, Tamburlaine en tête. Chapman a conservé un faible pour cette ambition grandiose et ces mots sonores. Cf. *The Blind Beggar,* X, 21-22:

Who ever lived
More likelier to be monarch of the world?

et *Poems, Ovid's Banquet of Sense,* p. 37b: 'the monarchy of earth.'

I, i, 348. *The foole that should attempt her . . .:* Cf. *Bussy,* II, ii, 76:

Should another man
Trust to his privilege, he should trust to death.

I, i, 349. Lutter contre la mer, c'est succomber d'avance. De même Henri dit à d'Auvergne:

Ye contend
To cast up rampires to you in the sea,
And strive to stop the waves that run before you.
(*Byron's Tragedy,* IV, ii, 191-193.)

I, i, 355. *A monstrous fact:* Cf. *Gentleman Usher,* V, ii, 52:

A monstrous fact
Is now effected on him.

I, i, 356. *A prosperous synne is nowe a vertuous acte:* Cf. une maxime analogue au vers V, i, 129. C'est un lieu commun de Chapman. Cf. *Byron's Conspiracy,* II, i, 173:

So worst works are made good with good success.

et *Widow's Tears,* III, i, 91: *'Happy events make good the worst attempts.'*

I, i, 372. *Earthlye heaven:* L'opposition de ces deux mots —que nous pourrions presque appeler un oxymore—est fréquente dans Chapman. Voir par exemple *All Fools,* I, i, 111:

Oh, 'tis the Paradise, the Heaven of earth.

Poems, Ovid's Banquet of Sense, p. 27a:

Sweet sounds and odours are the heavens on earth.

An Humorous Day's Mirth, vii, 89-90:

Oh, were all men such,
Men were no men, but Gods; this earth a heaven.

I, i, 383. Cf. *infra,* II, i, 54. Depuis Homère et Virgile le torrent a donné lieu à bien des images et métaphores épiques, lyriques et autres. Il n'en est pas moins vrai que Chapman a emprunté au torrent plus de métaphores que la moyenne de ses contemporains. Voyez seulement *Poems, Hymnus in Noctem,* p. 7b; *Tears of Peace,* p. 121b; *A Hymn to Christ,* p. 145a; *Epicedium,* p. 174a; *Bussy,* IV, i, 85; V, iv, 138; *Byron's Conspiracy,* III, ii, 214, etc.

I, i, 390. *Some of the rebells:* L'auteur connaissait apparemment la version traditionnelle de la mort de Roland telle qu'on la trouve dans l'ancienne geste.

I, i, 402. *Be equall sharrer:* Ce sont les mêmes promesses que fait un autre conspirateur, Byron, à son ami d'Auvergne:

And whatsoever good shall come of me . . .
All shall be, equal with myself, thine own.
(*Byron's Tragedy,* III, i, 53-57.)

I, i, 411. *My ends have gloryous aymes:* Un pléonasme semblable se lit dans *Byron's Tragedy,* III, i, 228-229:

I hope your wish'd arrival
Will give some certain end to our designs.

I, i, 414. Cf. *The Widow's Tears,* III, ii, 71-3:

Sister, be wise, and ship not in one bark
All your ability; if he miscarry,
Your well-tried wisdom should look out for new.

Ce conseil, métaphoriquement exprimé, remonte à Hésiode:

'Nor in one vessel venture all thy store.'
(Traduction G. Chapman, *Minor Poems,* p. 230a.)

Erasme cite ce vers dans ses *Adages* (*ne uni navi facultates*) et le commente: 'Ne quid aggrediaris, in quo sint universa periclitanda.'

I, i, 415. *The sea of state goeinge so rough and hye:* La même métaphore se trouve répétée dans *Monsieur d'Olive,* II, ii, 88:

. . . (*I*) *saw all*
That pass'd our State's rough sea.

et *Byron's Tragedy,* I, i, 117:

. . . *When this state ran like a turbulent sea*
In civil hates and bloody enmity . . .

On lit aussi dans *Byron's Conspiracy,* II, i, 150: 'high-going seas,' dans *Chabot,* V, ii, 156: "his high-going sea," dans *Bussy,* V, iii, 5: 'the air goes high,' dans *Poems, Epicedium,* p. 174a: 'Our black seas run so high.'

I, i, 416. *Factyons are like to suyts in lawe*: Cf. *All Fools,* III, i, 407-408: 'Oh Sir, cures are like causes in law, which may be lengthened or shortened at the discretion of the lawyer.'

I, i, 417: *Goulde and grace keepe equytie in awe:* Chapman s'en plaint assez: 'Presents . . . make bad seem good, alter the case with judges.' Fait-il dire à Tharsalio dans *Widow's Tears,* I, iii, 195.

I, i, 434. *Thoughe it were false:* C'est un article du credo de Chapman que tous les courtisans sont des menteurs. Les exemples abondent. Voir notamment *Monsieur d'Olive,* I, i, 202-203: 'Come, come, let's forget we are courtiers, and talk like honest men, tell truth . . .'

He whose tonge and harte . . .: Cf. *Monsieur d'Olive,* I, i, 234-235: 'Her heart went hand in hand with her tongue,' et *Bussy,* III, ii, 212: 'Oh, the infinite regions betwixt a woman's tongue and her heart.'

I, i, 437. *As strange a beast as the throngd multytude:* Cf. *infra* IV, ii, 8-9. On connaît la haine de Chapman pour le vulgaire, pour la foule. Ses expressions de mépris sont d'une violence extraordinaire. 'The profane multitude I hate,' dit-il dans la préface de son *Banquet of Sense* (*Poems,* p. 21). Mais ses vers les plus fielleux se trouvent dans son poème *Andromeda Liberata,* publié en 1614, donc 19 ans après le *Banquet of Sense:*

> *With noblest names and bloods is still embrued*
> *The monstrous beast, the ravenous multitude.*
> (*Poems,* 186a.)
> *Strange sights and mischiefs fit the popular.*
> (p. 187a.)

Il ne trouve pas de mots assez venimeux pour traduire le dégoût que lui inspirent 'the Monster, vulgar thought,' 'Plebeian wit' (p. 189a), 'the base, ignoble, barbarous, giddy multitude; the monster with many heads' (p. 195a). Le lien de pensée entre *Charlemagne* et l'oeuvre signée de Chapman est ici manifeste.

I, i, 444. *Be not so bytter:* Cf. IV, i, 126. C'est, dans les comédies de Chapman, l'épithète constante que le raillé donne au railleur: 'How bitter you are in your proverbs.' (*An Humourous Day's Mirth,* viii, 21); 'Th'art one of the maddest bitter slaves in Europe' (*Monsieur d'Olive,* I, i, 270); 'Bitter, in verity, bitter! But good still in its kind' (*ibid.* 375); 'O bitter Sir Giles!' (*Sir Giles,* V, i, 40), etc.

I, i, 445. *Studye vanytie:* Cf. *Poems, Tears of Peace,* p. 115a:

All pursue
Wealth, Glory, Greatness, Pleasure, Fashions new.
Who studies, studies these.

I, i, 452. *Sytts the wynde there?:* L'expression se retrouve jusqu'à trois fois dans *All Fools:* I, i, 267; III, i, 26; IV, i, 376. Il semble que la forme la plus habituelle soit: 'Is the wind there?'

I, i, 653. *And blowes me hence:* Cf. *Sir Giles,* IV, i, 66-8:

Eug. What wind blows you hither, trow?

Mom. Hark you, madam, the sweet gale of one Clarence's breath, with this, his paper sail, blows me hither.

I, i, 461-462. La même formule se retrouve plus bas, II, i, 221-222. Notez l'étrange ressemblance de pensée et d'expression avec *Bussy,* II, ii, 228-230:

. . . *His* (Barrisor's) *long love and service*
Being deeply vowed to your (Tamyra's) *perfections.*

et *Poems, Epistle dedicatory,* p. 236a: 'I have adventured, right noble Earl, out of my utmost and ever-vowed service to your virtues, to entitle their merits to the patronage of HOMER's English life.' Voir aussi *Bussy,* II, i, 212 et *Revenge of Bussy,* II, i, 275. Les déclarations d'amour—ou d'amitié—varient peu dans leur forme chez Chapman.

I, i, 462. *Your excellent selfe:* Même tournure *infra,* V, iv, 153: 'Your royall selfe.' Cette tournure se représente constamment dans Chapman. Nous trouvons par exemple: 'His most tyrannous self' (*Caesar and Pompey,* IV, v, 35); 'Your gracious self' (*Monsieur d'Olive,* II, ii, 70); 'His most loved self' (*Monsieur d'Olive,* II, ii, 24); 'Her most sociable self' (*Monsieur d'Olive,* V, i, 13; 'Your judicial self' (*Poems,* p. 259); 'Your dearest self' (*Widow's Tears,* IV, i, 62); 'Thy sweetest self; (*ibid.,* V, ii, 142).

I, i, 467. Cf. *supra,* I, i, 434.

I, i, 472-474. On trouvers une métaphore analogue dans *Byron's Tragedy* I, ii, 46:

Else will our plots be frost-bit in the flower.

Cf. aussi *All Fools,* I, i, 12-14:

. . . *Those fruits of wit and virtue*
Which the unkind hand of an uncivil father
Had almost nipp'd in the delightsome blossom.

Sir Giles I, iii, 3-4: 'My lady . . . is determined, to-morrow

morning early, if it be a frost, to take her coach to Barnet to be nipped.' et *Sir Giles,* III, ii, 106-7 :

No elemental smoke can darken it,
Nor Northern coldness nip her Daphnean flower.

I, i, 481-483. Répétition épique des vers 434-436. Cf. la note aux vers 80-81.

I, i, 494. *Fervencye:* Mot d'un usage rare à l'époque, fréquent dans Chapman : le *New English Dictionary* en cite deux exemples tirés de la *Traduction d'Homère* (Il., vi, 185 et Od. XIV, 693). Ajoutons *Poems, A Coronet,* p. 39a, *Tears of Peace,* p. 111b, etc.

I, i, 498-499. Encore une idée favorite de Chapman.

I, i, 501. *The chyncks and crannyes of the state: chyncke* et *crannye* reparaissent *infra,* III, i, 28-31. L'oeuvre de Chapman nous offre des métaphores ou alliances de mots très voisines : *The cranks and caverns of his brain*

(*Bussy,* V, i, 82.

He that can use actions with the vulgar
(must) *have his swellings out, his cracks and crannies*
(*Chabot,* II, iii, 139.)

Voir encore *Poems,* p. 148a :

Lest any cranny gasp, or angle swell
Through his strict form . . .

et p. 150a :

Vast crannies gasp in him, as wide as hell,
And angles, gibbet-like, about him swell.

I, i, 510-511. Cette étrange et double métaphore du buffet et de la cervelle de veau est fort difficile à comprendre, mais peut-être l'intelligence nous en sera-t-elle facilitée par la lecture de ces deux passages de Chapman :

I know thy brain-pan yet
To be as empty a dull piece of wainscot
As ever arm'd the scalp of any courtier.
(*Revenge of Bussy,* I, i, 273-274.)

The king's frown fells him, like a gun-strook fowl:
When down he lies, and casts the calf his soul.
(*Poems, A Great Man,* p. 150a.)

I, i, 517. *Of no more shyrtts then soules:* Variante de l'insulte plus connue : *Of no more shirts than backs* (*Revenge of Bussy,* I, i, 242). Cette substitution du mot *soul* au mot *back,* si inattendue, est d'un effet puissant, digne de Chapman.

I, i, 523-525. Ces quelques vers suffisent à marquer Ganelon

au coin de Chapman. Ganelon, tout comme Bussy, n'admet pas qu'on lui applique la norme à laquelle se doivent plier les autres mortels. Les lois coutumières de la morale "bourgeoise" n'existent pas pour lui. Cf. *Introduction,* p. 13, et Parrott, the *Tragedies of G. Chapman,* p. 546.

I, i, 526. *Naughts more arrogant than Ignorance:* Encore un des leitmotivs de la poésie chapmanienne! On peut dire, dans l'ensemble, que les poèmes de Chapman sont une longue apologie de la Connaissance: 'true Learning,' 'perfect Knowledge,' et un réquisitoire contre l'ignorance du vulgaire. Comme beaucoup d'humanistes de la Renaissance, Chapman est féru d'érudition et n'a que du mépris pour les profanes qui ne possèdent pas leurs auteurs grecs et latins.

I, i, 529. Notez l'invraisemblance flagrante: la scène n'est pas close, et Didier a déjà, dit-il, accompli sa lugubre besogne!

I, i, 540-542. Ces querelles entre domestiques étaient, paraît-il, déjà fréquentes au XVIe siècle! Dans *An Humourous Day's Mirth,* un domestique, Jaques, se plaint dans les mêmes termes à son maître et l'invite à choisir entre lui et la bonne: 'Master, here is your maid uses herself so saucily, that one house shall not hold us two long, God willing' (viii, 29-30). D'ailleurs les deux scènes tout entières offrent d'étranges similarités: La Fue et Jaques se plaignent l'un et l'autre à leur patron d'avoir été insultés:

La Fue: *Thys proude Jacke*
Abuses me in words I understand not.
Jaques: *You called me knave and fool, I thank you, small bones.*

Dans les deux scènes, le patron-arbitre est secrètement de connivence avec le défendeur, et éconduit le plaignant en faisant semblant de lui donner satisfaction, nais en réalité en se moquant de lui.

I, i, 547. *In your most faythfull service:* Maffe, le domestique de Monsieur, énumère de semblables états de service:

I had my head broke in his faithful service.
(*Bussy,* III, ii, 350.)

I, i, 549. *Blacke and blewe:* 'I.e. first as a kitchen-drudge and afterwards as a personal attendant' (*Bullen*).

I, i, 550. *Fyve and twentye:* La Fue se trompe; puisque chaque livrée lui a duré plusieurs années, le décompte de ses années de service est bien supérieur à 25. Cette arithmétique

fautive nous rappelle celle de Sir Giles (*Sir Giles,* V, ii, 354-359).

I, i, 559. Ganelon prononce ce vers sur un ton tel que La Fue, ne comprenant pas le mot *second,* prend ces paroles (et celles de Didier au vers 561) pour une amende honorable. Dans *Byron's Conspiracy,* Savoy est bafoué de la même manière par une des dames de la cour: 'Heaven shall bless you for that justice with plentiful store of want in ladies' affections' (V, ii, 140-141).

I, i, 564-566. Dans la tentative de réconciliation entre Guise et Bussy (*Bussy,* III, ii, 114-119) la réserve formulée par Guise est identique à celle qu'énonce ici Didier:

I seal to that, and so the manly freedom,
That you so much profess, hereafter prove not
A bold and glorious licence to deprave,
To me his hand shall hold the Hermean virtue
His grace affects, in which submissive sign
On this his sacred right hand, I lay mine.

Ajoutons que *deprave,* ce mot de formation savante et récente, est un des mots favoris de Chapman. Voir J. M. Robertson, *Shakespeare & Chapman,* p. 159.

I, i, 566. *My good indevours:* Cf. *Gentlemen Usher,* IV, iii, 9:

When good endeavours do her powers apply . . .

Poems, de Guiana, p. 51a:

But your patrician spirits that refine
Your flesh to fire, and issue like a flame
On brave endeavours, . . .

et *Poems,* p. 195a: 'And then how may my poor endeavours . . . reform or escape their unrelenting detractions?

I, i, 577. *Pollycie* signifie ici: 'opportunisme,' comme dans *Bussy,* I, i, 205.

II, i, 1-3. Comparez à ces trois vers les vers 65-67, *infra.* Dans son emportement, Byron fait un voeu identique, identiquement formulé, et cela également à deux reprises:

Wilde fire consume them (my planets)! *one poor cup of* [*wine*
More than I use, than my weak brain will bear,
Shall make them drunk and reel out of their spheres . . .
O that my arms were wings that I might fly,
And pluck out of their hearts my destiny!
(*Byron's Conspiracy,* III, iii, 123-8.)

O that in mine eyes
Were all the sorcerous poison of my woes [*height;*
That I might witch ye (my stars) *headlong from your*
And trample out your execrable light!
(*Byron's Tragedy,* IV, ii, 283-6.)

Personne ne niera qu'il n'y ait ici une étrange ressemblance de pensée et d'expression.

II, i, 2. *A more then envyous aspect:* Cette forme de comparatif qui renchérit encore sur le superlatif 'most envious' apparaît à plusieurs reprises dans *Charlemagne:* III, ii, 61, par exemple. M. Parrott, dont je me plais à invoquer le témoignage, car il n'est certes pas suspect, a constaté dans une note à *Sir Giles* (*The Comedies of George Chapman,* p. 902) : 'Chapman is extremely addicted to the phrase *more than* in connexion with an adjective to express the highest degree of comparison. Numberless instances occur in his work. I cite only *Revenge of Bussy,* IV, i, 101, V, i, 124; *Byron's Conspiracy,* I, i, 177; II, i, 60-61; and *Monsieur d'Olive,* II, i, 170. 'Ajoutons à cette nomenclature, qui ne comprend pas les exemples de *Sir Giles:* 'In more than golden verse' (*Poems,* p. 104a); 'more than sun-like a Divinity' (p. 186b); 'my more-than-upland simplicity' (p. 209).

II, i, 6. *Tys no gordyon knott:* Le noeud gordien a fourni à Chapman nombre de ses métaphores : p. ex. *Bussy,* IV, i, 227; *Chabot,* I, i, 119; *May-day,* III, iii, 36; *Poems, Epicedium,* p. 169a; p. 175a.

II, i, 8-10. Cette réflexion sur la flatterie—vice abhorré de Chapman—rappelle de très près ces trois vers de *l'Epicedium:*

Flatterers are household thieves, traitors by law,
That rob kings' honours, and their souls' blood draw;
Diseases that keep nourishment from their food.
(*Poems,* p. 168b.)

Theire hye blood: Métaphore marine: *high* = *high-going.* Cf. *Byron's Tragedy,* V, iv, 20:

I'll break my blood's high billows 'gainst my stars.

et *Widow's Tears,* I, iii, 146: 'Your blood runs high.'

II, i, 11. *Like to an Argosie sente rychlye fourthe:* Image favorite de Chapman. Cf.

Like a full-sail'd Argosy
Danc'd with a lofty billow . . .
(*Byron's Conspiracy,* II, ii, 68.)

And as great seamen, using all their wealth . . .
In tall ships richly built and ribb'd with brass . . .
(*Bussy*, I, i, 22.)
Like a huge unlading argosy . . .
(*Bussy*, III, ii, 38.)
Excuse the merchant's sadness that hath made
A doubtful venture of his whole estate,
His livelihood, his hopes, in one poor bottom,
To all encounters of the sea and storms.
(*The Widow's Tears*, III, ii, 47-50.)

II, i, 18. *Unrygdd, unmand:* Cf.

When ships must stay
Sent by his father, throughly rigg'd and mann'd . . .
(*Hero and Leander, 3d Sestiad*, v. 167.)

II, i, 19. *Artefyciall thunder:* 'cannon-shot.'

II, i, 33. *He has not dealt like Charlimayne:* Cf. Pompée disant à Brutus : 'said Brutus-like' (*Caesar and Pompey*, III, i, 30) ou Montsurry approuvant Clermont : 'said like a D'Ambois' (*Revenge of Bussy*, V, v, 109).

II, i, 36. *Wisht ends:* L'expression reparaît *infra* III, i, 187. Chapman associe volontiers ces deux mots : voir p. ex. *Byron's Conspiracy*, III, i, 40 et *Poems, Epicedium*, p. 169 a.

II, i, 48. *Myne owne fortune that did never smyle:* Orlando passe la plus grande partie du temps à maudire son mauvais destin. Les héros de Chapman sont très souvent mécontents de leur sort dans ses tragédies comme dans ses comédies. Clarence dans *Sir Giles* se lamente à son habitude sur

This troubled spring of vanities
And nurse of perturbations, my poor life,

et l'acrimonie de ses plaintes égale parfois presque celle d'Orlando :

'Twixt . . . me and every worldly fortune,
There fights such sour and curst antipathy,
So waspish and so petulant a star,
That all things tending to my grace or good
Are ravish'd from their object, as I were
A thing created for a wilderness,
And must not think of any place with men.
(*Sir Giles*, I, iv, 2-3, 46-52.)

Semblablement, une veine de misanthropie et de mécontentement de la vie court à travers les poèmes de Chapman, qui sont probablement notre meilleur document sur l'âme et les préoc-

cupations premières de notre poète. Aussi nous croyons-nous autorisé à dire qu'Orlando, tout comme Clarence, est en quelque manière son porte-parole.

II, i, 54. Cf. I, i, 383.

II, i, 55. *My rights of byrthe and nature:* Cf. *Chabot,* II, iii, 22 : 'your rights of kind and dignities of fortune.'

II, i, 61. *The foote-ball of the starres:* Cf. V, ii, 49 : *'The* fatts tennys ball.' Inversement, Byron, maudissant aussi sa destinée, s'écrie : 'I'll kick at fate!' (*Byron's Conspiracy,* III, iii, 130.). Cf. *Odyss.* 5, 427-31.

II, i, 66-67. Cf. II, i, 1-2 et la note.

II, i, 82-83. Cf. IV, ii, 70-71. Clermont s'adresse de même à Renel pour avoir des nouvelles de la cour :

You come something later
From court, my lord, than I . . .
Must I not ask now what the news is there?
Where the court lies? . . .
(*Revenge of Bussy,* III, ii, 4 sqq.)

II, i, 86-87. Encore un aphorisme à la Chapman. *Journey men priests* semble avoir été une expression usuelle pour désigner les suffragants ou vicaires des ecclésiastiques qui percevaient les revenus d'une ou plusieurs cures sans être astreints à la résidence effective. Cf. *Marprel. Epist.* (Arb.), 30 (*a.d.* 1588) : "Non residents with their iourneimen the hedge priests." Les allusions à la pluralité des bénéfices sont, autant que nous sachions, peu fréquentes dans le théâtre élisabéthain. Nous en relevons une dans *Bussy,* III, ii, 40-45.

II, i, 91-92. La même image du déjeuner avalé à la hâte reparaît *infra,* IV, i, 139-40.

II, i, 99. C'est un lieu-commun de Chapman. Cf. p. ex. *Bussy* IV, i, 39-40.

II, i, 108. *Exequetresse:* Le mot se retrouve dans *The troublesome reign of King John* (1591, voir *New English Dictionary*) mais dans un sens différent. Ici il signifie 'bourrelle' —pour nous servir de ce féminin fréquent au seizième siècle. Il est à noter que Chapman aime ces formations rares en *esse.* Dans sa seule traduction des hymnes homériques nous lisons : *murtheress, exploratress, rectress, dragoness, tutress, contendress, inhabitress, fautress.* On rencontre d'autres noms semblables *passim* dans l'oeuvre du poète, par exemple *philosophress* (*Caesar and Pompey,* V, i, 147) et *doctress* (*Widow's Tears,* II, iii, 12).

II, i, 133. *Distrackt,* pour *distracted,* se retrouve dans *Poems, Hymns of Homer,* p. 298b. Cf. J. M. Robertson, *Shakespeare and Chapman,* p. 89.

II, i, 135. *My best endevours:* Cf. I, i, 566.

II, i, 143-145. Plutarque (*De fortuna Romanorum,* 6) et à la suite de Plutarque, Chapman (*Byron's Tragedy,* I, i, *Caesar and Pompey,* II, iv, 129-142) ont ingénieusement et poétiquement imaginé que la Fortune pouvait quitter sa sphère glissante pour se fixer à demeure auprès de quelque favori du destin. Il rentre bien dans l'esprit du passage—et il serait dans l'esprit de Chapman—de retourner en quelque sorte le sens de cette image pour exprimer de manière frappante la fatale malchance et le délire de la persécution dont souffre Orlando.

II, i, 163. *Putt into acte:* Cf. I, i, 264.

II, i, 173. *Empresas:* En italien, *impresa:* 'an emblem or device usually accompanied by an appropriate motto' (*New English Dictionary*).

II, i, 174. *Ignoramus:* 'To find, to return, or to bring in an Ignoramus' est une locution juridique qui signifie: faire une déclaration d'incompétence. C'était être fort ignorant que de ne pas comprendre les devises des chevaliers.

II, i, 192. Ces termes injurieux sont dirigés contre le parasitisme de Didier. Reversion signifie 'restes de table.' Cf. Udall, *Erasm. Par. Mark* vi, 48: "After the feast was done, the Apostles . . . gathered together the reversion." (1548.—*N. E. D.*)

II, i, 195. *In full carryere.* Cf. *Byron's Conspiracy,* II, ii, 203: 'In his full career' et *Widow's Tears,* V, iii, 101.

II, i, 205-206. Nous ne pouvons nous empêcher de penser à certains héros chapmaniens, en entendant Didier, cet aventurier félon, invoquer fièrement la Vertu.

II, i, 221-222. Cf. I, i, 461-462.

II, i, 233. *Lewis the gentyll:* Louis le Débonnaire, en réalité fils de Charlemagne et de Hildegarde.

II, i, 237-238. Cf. *Monsieur d'Olive,* III, i, 68: 'For no man loves his wife so well while she lives, but he loves her ten times better when she's dead.'

II, i, 237-244. Cf. *Monsieur d'Olive,* I, i, 1550-173. Le récit de Vaumont est l'amplification de celui de Didier.

II, i, 286. *Too noble to complayne:* Orlando comme Bussy, comme Byron, se drape superbement dans son stoïcisme.

II, i, 313-314. *The scurvyest . . . undoeinge thinge that ever mixte:* Cette apposition du superlatif et du positif se retrouve dans une phrase chapmanienne de structure rigoureusement identique :

'Twas the best-fashion'd and well-order'd thing
That ever eye beheld.
(*Gentleman Usher,* III, ii, 5-6.)

that ever est d'une fréquence inusitée dans Chapman, ainsi que l'a remarqué M. Parrott (*Comédies,* page 906). Cf. *An Humourous Day's Mirth,* iii, 4 ; iv, 41 ; *Gentleman Usher,* III, ii, 19 ; *All Fools,* III, i, 93 ; *Eastward Ho,* III, ii, 292 ; *Sir Giles,* V, i, 52-3, 58-9, etc.

II, i, 319. *The earle of Angeres:* D'après les romans du moyen âge, Roland (Orlando) est Comte d'Angers, Renaud (Rinaldo), également neveu de Charlemagne, est duc de Montauban, Olivier, duc de Vienne, et Ganelon, comte de Mayence.

II, i, 336-340. Cf. *Bussy,* III, ii, 1 sqq. où il est également fait allusion à la lâcheté de certains oiseaux de proie.

II, i, 343. *You stretche a foule comparysson:* Cf. *Monsieur d'Olive,* I, i, 293 : 'Faith, thou followest a figure in thy jests as country gentlemen follow fashions, when they be worn threadbare.' et *Poems, In Sejanum,* p. 104a :

Nor is this allegory unjustly rack'd
To this strange length.

II, i, 344. *The best that I have hearde:* Cf. II, i, 313 et la note.

II, i, 349. *Tourne heade:* Expression assez inusitée, qui n'est pas dans le *New English Dictionary,* mais dont Chapman se sert, comme ici, pour marquer une brusque volte-face ou une attaque inopinée. Voir *Bussy,* II, i, 41 ; *Byron's Conspiracy,* II, ii, 151, 165 ; *Caesar and Pompey,* II, ii, 35, 38, Chapman's *Iliad,* p. 241.

II, i, 350. *Flye in thye bossome:* Cf. V, i, 69. La même expression reparaît avec le même sens dans *Byron's Tragedy,* V, iii, 161.

II, i, 359-360. *Oh what dull devyll . . . :* Cf. *Bussy,* III, ii, 139. Monsieur s'adresse de semblables reproches pour s'être fié à Bussy :

What had my bounty drunk when it rais'd him?

Cf. *Bussy,* IV, ii, 30 :

What cold dull Northern brain . . .

II, i, 364-5. *So I bestryde a myne . . . . :* Cf. *Bussy,* III, ii, 306 sqq.

But what a cloud of sulphur have I drawn
Up to my bosom in this dangerous secret!
Which if my haste with any spark should light . . .
I were blown up; he would be, sure, my death.

et *Gentleman Usher,* IV, i, 52-4:

You must force
A countermine of fortitude, more deep
Than this poor mine of pains, to blow him (Death) *up.*

II, i, 367-8. Cf. *Byron's Conspiracy,* III, iii, 3-4:

How hapless is our knowledge to foretell
And not be able to prevent a mischief!

II, i ,376. *Like the moone in opposytion:* La même image astronomique se retrouve dans *May-Day,* II, i, 91: ' . . . ever in opposition, unless, like the moon, once a month in conjunction.'

II, i, 381. *Mizentius:* Allusion aux cruautés exercées par le roi Mézence:

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis
Componens manibusque manus, atque oribus ora,
(Tormenti genus) et sanie taboque fluentis
Complexu in misero longa sic morte necabat.
(*Virgile, Aen.* VIII, 484-7.)

Chapman a apparemment été très frappé par ces vers, car il s'en est inspiré par cinq fois: dans *Bussy* V, i, 115-8; dans *Byron's Tragedy,* V, iv, 38; dans *Eastward Ho,* II, iii, 89-90; dans *Caesar and Pompey,* V, ii, 82 et *Poems,* p. 124b.

II, i, 394. *Ulcer:* cette métaphore de l'ulcère reparaît dans *Monsieur d'Olive,* V, ii, 74.

II, i, 408. *Shall . . . your winter nypp me?* Cf. vers I, i, 472-4.

II, i, 441-2. Cf. *Gentleman Usher,* IV, ii, 132-3:

May not we now
Our contract make, and marry before heaven?

II, i, 445-6. C'est là une idée exprimée par Chapman: Cf. *Bussy,* I, i, 141:

Man's first hour's rise is first step to his fall.

II, i, 449. *Blowe them into flames . . . :* Cf. I, i, 328-9; *The Widow's Tears,* III, i, 99-100, et *Sir Giles,* V, ii, 145-7:

And if there be a thought of such kind heat
In your cold bosom, would to God my breath
Might blow it to the flame of your kind heart.

II, i, 471. *Close our loves bothe in one monument:* Cf. *Widow's Tears,* III, ii, 76:

One tomb, one hour shall end and shroud us both.

et *Monsieur d'Olive,* I, i, 401-3: 'Her husband hath kept her body so long unburied, as meaning one grave should entomb himself and her together.'

II, i, 481. *Deathes imortal sythe . . . :* Cf. *Widow's Tears,* III, ii, 68-9:

Wives should be still young in their husbands' loves.
Time bears no scythe should bear down them before him.

II, i, 514. *Raynes:* variante orthographique de *reigns.*

II, i, 521-22: *The harte of Ganelon . . . a myne of polycie:* ce passage présente une réelle analogie avec celui où Bussy, après avoir vanté 'the close mines of my heart,' se promet de tromper Monsieur par la ruse: 'And policy shall be flank'd with policy.' (*Bussy,* IV, ii, 176-81.

II, i, 530. *Ile . . . breake ope . . . :* Chapman se sert volontiers de cette expression et adopte régulièrement la forme *ope,* au lieu de *open.*. Cf. *Caesar and Pompey,* V, ii, 52:

I'll break your lips ope.

Voir aussi *Byron's Tragedy,* III, i, 3 et *Poems, Tears of Peace,* p. 124a.

II, i, 578. *Myne eagle:* Par trois fois Henri donne cette flatteuse appellation métaphorique à *Bussy,* III, ii, 4, 20; IV, i, 114.

II, i, 599. *The greife drinkinge paper:* Cf. *Hero and Leander,* VI, 139-41:

I in floods of ink
Must drown thy graces, which white papers drink
Even as thy beauties did the foul black seas.

II, i, 615 sqq. Didier joue exactement le même rôle que La Fin dans le procès de Byron. Byron, comme Ganelon, s'attendait à être triomphalement innocenté par la fausse déposition de son complice; comme Ganelon, il est trahi et accablé par celui même qui devait le mettre à l'abri de tout soupçon (*Byron's Tragedy,* V, ii,, 130-5). Chez Byron et chez Ganelon, mêmes dénégations effrontées, même affectation de vertu opprimée, mêmes imprécations à l'adresse de leur complice d'hier.

II, i, 673. *My joy of life:* Voir I, i, 87, la note et le parallèle de *Byron's Conspiracy* qui y est cité.

II, i, 674. *Mysse:* Rare comme substantif. Le mot se présente dans *Monsieur d'Olive,* III, ii, 122, et dans *Poems, Eugenia,* p. 339a.

II, i, 712. Noter que le second acte, de même que le premier, comporte une scène unique, comme de juste fort longue. Chapman est assez coutumier du fait. C'est ainsi que deux de ses comédies, *All Fools* et *May-Day,* ont chacune trois actes monoscéniques.

III, i, 7. *The meare deceytfull scope:* Chapman nous offre, dans son oeuvre, maint exemple de cet emploi adverbial de *mere: mere divine, mere annoyed, mere fictive* (*Poems,* p. 12a, 36b, 237b). Pour *scope,* voir J. M. Robertson, *op. cit.* p. 158.

III, i, 20. *All the wytts of Chrystendome:* Cf. IV, i, 148. L'expression n'a rien que de très usuel. Il n'en est pas moins vrai que Chapman s'en sert particulièrement souvent: 'All the kings of Christendom,' lisons-nous dans *Byron's Tragedy,* V, ii, 153, 'No queen in Christendom,' dans *Bussy,* I, ii, 18. Cf. aussi *Bussy,* I, ii, 7; *Byron's Conspiracy,* II, ii, 212; IV, i, 173; V, ii, 255.

III, i, 65. Chapman fait souvent allusion au masque impassible du courtisan:

> (Should I) *learn to set my looks*
> *In an eternal brake . . .*

i.e., 'keep a steady unmoved face' (Parrott).

(*Bussy,* I, i, 86-7.)

Cf. aussi *Byron's Tragedy,* IV, i, 84.

III, i, 88. *O tys a foule and damned sorcerye:* Ce mouvement exclamatoire, cette soudaine allure de commentaire moral sont tout à fait dans le ton de Chapman. Cf. *Revenge of Bussy,* III, iv, 116 sqq., où Clermont s'écrie tout à coup:

> *O, 'tis a vexing sight to see a man,*
> *Out of his way, stalk proud as he were in; . . .*
> *Labour with iron flails to thresh down feathers*
> *Flitting in air.*

ou encore *Byron's Conspiracy,* I, ii, 137 sqq.: sans préambule aucun, Byron se lance dans les réflexions suivantes:

> *O, 'tis a dangerous and a dreadful thing*
> *To steal prey from a lion, or to hide*
> *A head distrustful in his open'd jaws . . .*

III, i, 96. *Passe the pyke:* Cette métaphore, empruntée à un vieux châtiment militaire, est revenue deux fois sous la plume de Chapman: dans *May-Day,* III, ii, 17, et dans *Monsieur d'Olive,* III, ii, 199.

III, i, 109. *One littil sparke of thee . . . :* Cf. *Widow's. Tears,* IV, ii, 126-8.

I must tell you,
One joint of him I lost was much more worth
Than the rack'd value of thy entire body.

III, i, 114. *Dietie: Deity* est pour Chapman le synonyme constant de *God:* nous en trouvons trois exemples à quelques vers de distance dans l'*Epicedium, Poems,* p. 171b.

III, i, 122. *My captyvd soule:* Cf. *Widow's Tears,* IV, ii, 73-5 :

No privilege can free us from this prison;
No tears, no prayers can redeem from hence
A captiv'd soul.

Voir aussi J. M. Robertson, *op. cit.* p. 253.

III, i, 132. *Has any favorytt all he can desyer?* La Busse insiste longuement sur l'avidité insatiable des gens de cour. Chapman en a fait matière à proverbe :

PAQUE. *Oh, my lord, it comes from him as easily—*
DICQUE. *As suits from a courtier without money.*
(*Monsieur d'Olive,* IV, ii, 47-8.)

III, i, 156. *Costive:* Cette métaphore pen gracieuse reparaît trois fois dans *Sir Giles* (III, i, 212, 216, 221).

III, i, 172. *It wilbe royall in you: Royal* ou *kingly* est l'éloge suprême que Chapman puisse faire d'une personne ou d'une vertu : voir *Gentleman Usher,* III, ii, 66; *Byron's Conspiracy,* I, ii, 177; *Byron's Tragedy,* V, iii, 156; *Chabot,* III, ii, 151.

III, i, 177-194. Ganelon parle ici comme Orlando . . . et Chapman. Cf. par exemple le passage des *Tears of Peace* où le poète mentionne

An unthrifty angel that deludes
My simple fancy, and by fate excludes
My birth-accursed life from the bliss of men.
(*Poems,* p. 123b-124a.)

III, i, 213-15 sqq. Cf. *Byron's Conspiracy,* V, ii, 245 :

It graces him like a disease.

et noter que, dans *Byron,* l'image donne lieu au même jeu de mots et fournit un aliment aux mêmes plaisanteries que dans *Charlemagne.*

III, i, 225-6. *The disease which runns styll in a blood:* Cf. *Widow's Tears,* I, ii, 170-2 :

It goes, sir, in a blood; believe me, brother,
These destinies go ever in a blood.
THAR. *These diseases do, brother, take heed of them!*
et *Revenge of Bussy*, III, i, 44-5 :
. . . These foul, adulterous guilts will run
Through the whole blood . . .
Voir aussi *Widow's Tears*, I, iii, 21 et 32, 33 ; II, iii, 23.

III, i, 255. Le favori d'un prince ou d'un roi est souvent comparé à un joyau dans l'oeuvre de Chapman. Voir notamment *Byron's Conspiracy*, II, i, 3 et III, ii, 235.

III, i, 257-8. Cf. *Byron's Conspiracy*, I, i, 12-3 :
He may, perhaps, find he hath pitch'd away
The axeltree that kept him on his wheels.

III, i, 264. *Enoughe to caper to:* Ces étranges gambades, renouvelées plus loin, aux vers 285 et 311, et si déplacées de la part de Ganelon, semble-t-il, rappellent étrangement celles de Valerio à la fin de l'acte II de *All Fools*, et de Momford dans *Sir Giles*, II, i, 75. A la stupéfaction d'Orlando,
What meanes he by theise frantycke sygnes of myrthe . . .
Why does he growe thus guyddie?
comparez notament l'étonnement non moindre de Eugenia : *"What means he by this, trow?—Your lordship is very dancitive, methinks.'*
Dans ses recherches sur l'auteur de *Sir Giles* (*Modern Philology*, July 1906), M. Parrott a très vraisemblablement supposé qu'un des acteurs de la troupe avait des talents d'acrobate et qu'on les mettait à contribution, sans avoir l'air de rien, au cours même de la représentation. Il a depuis repris et élaboré cette conjecture (*The Comedies of George Chapman, Sir Giles*, II, i, 75, note).

III, i, 271. *Aesopps dogge:* Dans la fable d'Esope ('Η κύων ἐν τῇ φάτνῃ), c'est un cheval, et non un boeuf, que le chien empêche de manger son orge. L'apologue est aussi rapporté par Erasme dans ses *Adages* (Canis in Praesepi).

II, i, 278. *Your dog's comparyson's a saucye foole:* Cf. *Widow's Tears*, II, ii, 5 : *'A shrew take your comparison!'*

III, i, 286. *Does thys offend you?* Ganelon répète la question plus bas, au vers 312. Nous ne pouvous nous empêcher de penser au passage de *The Revenge of Bussy* où Monsieur cherche à humilier Clermont et après chaque méchanceté lui demande : *'Does't not offend thee?* (I, i, 239 ; 250 ; 255).

III, i, 349-50. *Tut, in thosse fortune did never medle:* Cf. dans *Byron's Conspiracy,* II, ii, 93 sqq. le passage—imité de Plutarque—où le Duc de Savoie accuse la fortune de s'être toujours opposée à toutes les entreprises de Byron:

Fortune to him was Juno to Alcides;
For when or where did she but open way
To any act of his? . . .

III, i, 355. *A chamber groome:* Cf. *Bussy,* V, iv, 93:

For he died splinted with his chamber grooms.

III, ii, 19. *Hunts your purlue grounds* N. E. D.: *'to hunt one's game in purlieu* = to pursue illicit love.' Le premier exemple de cette expression donné par le N. E. D. est tiré de B. et Fletcher, *Philaster* (1611).

III, ii, 30. Parmi les nombreux usages que Chapman a faits de cette image, citons les suivants:

. . . Without which tests to try her perfect gold
All tongues fly up in fume.
(*Poems, Eugenia,* p. 330b.)
Be still the same, and hold your own entire,
Like heaven in clouds or finest gold in fire.
(Ibid., p. 335a.)
. . . Perfit things are not the worse for trial;
Gold will not turn to dross for deepest trial.
(*An Humourous Day's Mirth,* vi, 30-1.)
If he prove
No adulterate gold, trial confirms his value. . .
(*Chabot,* IV, i, 29 sqq.)

Cf. aussi *The Widow's Tears,* III, i, 6.

III, ii, 61. *More then banysht.* Cf. II, i, 2 et la note.

III, ii, 101. *The day of Valentine:* Cf. *Monsieur d'Olive,* IV, ii 120: *' . . . As St Valentine's day is fortunate to choose lovers, . . . so shall this day be to the choosing of lords.'*

III, ii, 103 sqq. *Pore forlorne Turtle . . .*: Cette comparaison de l'amoureux ou amoureuse éplorée à une tourterelle solitaire reparaît à plusieurs reprises dans l'oeuvre de Chapman:

One like the turtle, all in mournful strains
Wailing his fortunes, th'other like the lark . . .
Chanting his joys aspir'd, and both for love.
(*All Fools,* I, i, 3-6.)
While you, poor turtle, sit and mourn at home,
Mew'd in your cage, your mate he flies abroad.
(*Monsieur d'Olive,* V, i, 86-7.)

Why, brother, if you be sure of your wife's loyalty, . . why should you be curious to search . . . whether your true turtle would sit mourning on a withered branch, till Atropos cut her throat?

(*Widow's Tears,* II, i, 20-25.)

III, ii, 110. Indication scénique: La Fue se précipite sur la scène en coup de vent. D'où effet comique. Poggio a la même habitude dans *The Gentleman Usher.* (I, i, 129; III, ii, 213; IV, i, I.)

III, ii, 120. Que le diable se dissimule à la cour semble avoir été un article du credo de Chapman: voir *Bussy,* I, i, 85:

MONS. . . . *Live, where thrivers do, at the well-head* (at court).

BUS. *At the well-head? Alas what should I do*
With that enchanted glass? See devils there?

IV, i, 25. *Marquysse of Salluc:* Répété *infra,* IV, ii, 13. La seule autre mention du marquisat de Saluces que nous connaissions dans le théâtre élisabéthain se trouve dans *Byron's Conspiracy,* I, i, 164. Le marquisat avait été saisi par le duc de Savoie en 1588, et l'événement avait fait un certain bruit en Europe. Inutile d'insister sur l'anachronisme qui fait de Richard, fils d'Aimon, un marquis de Saluces et un grand-maître de l'artillerie. On croirait volontiers que cette énumération de dignités nouvelles a été traduite de quelque chronique continentale, comme il arrive à Chapman de le faire.

IV, i, 85. *The best . . . that ere I sawe.* Cf. II, i, 313--4 et la note.

IV, i, 93. *Mathematycks cyrckles:* Le cercle est un emblème de perfection; voici par exemple comme Erasme explique dans ses *Adagia* le proverbe: *circulum absolvere:* 'Metaphora sumpta videtur a mathematicis, apud quos circularis figura perfectissima absolutissimaque judicatur.' Chapman est littéralement hanté par cette métaphore qui revient à tout instant sous sa plume. *Circular* finit par devenir pour lui synonyme d'excellent. Voir *Monsieur d'Olive,* I, i, 32; *Poems,* p. 54a; 71; 129b; 143a; 209; 299b, etc.

IV, i, 94-104. Cette énumération des charmes physiques de La Fue n'est pas sans présenter une sérieuse analogie avec la description humoristique des charmes de La Besha dans *An humourous Day's Mirth,* v, 147-158.

IV, i, 97-104. Cf. *Byron's Conspiracy,* III, ii, 117-9.

IV, i, 129. *Bytter knave:* Cf. I, i, 444, et la note.

IV, i, 147-50. Voilà encore un paradoxe qui est assez dans le goût de Chapman. De même, dans *Sir Giles,* (IV, iii) Clarence prône l'usage du fard, à grand renfort d'arguments moraux et philosophiques.

IV, i, 151-160. Une plaisante devinette apparentée à celle-ci se lit dans *Sir Giles,* I, i, 51-73: *'My Lady . . . is half a maid, half a wife, and half a widow.'* Dans *Bussy,* III, ii, 256 sqq., la servante Pero débite à Monsieur de semblables impertinences à la faveur d'une devinette.

IV, i, 176. *Condole:* De même que *connive,* ce mot était considéré comme pédant et ridicule. Nous le trouvons employé avec la même intention comique dans *Byron's Tragedy,* V, iii, 28, et dans *Gentleman Usher,* III, ii, 418 et 456.

IV, i, 237. *Without captitulatyon:* Le copiste a évidemment mis un *t* de trop. Le sens est: *'without the making of terms, unconditionally.'*

IV, ii, 19-20. Semblablement, Aegiale, dans *The Blind Beggar of Alexandria,* accuse celui même qu'elle poursuivait de ses assiduités amoureuses, d'avoir voulu attenter à son honneur.

IV., ii, 22-24. La Fue nous fait ici l'effet d'une première ébauche de Monsieur d'Olive.

IV, ii, 31-2. *I leave you to the tuytion:* Cf. *Monsieur d'Olive,* II, ii, 108:

And so I leave your Grace to the tuition
Of Him that made you.

Noter que dans les deux passages le mot *tuition* sert à ridiculiser le pédant bouffon qui s'en sert.

IV, ii, 35-6 *Steccados, imbrocados & punto reversos:* Ces termes d'escrime se retrouvent mentionnés ensemble dans *Every Man in his Humour,* IV, vii, 1.

IV, ii, 64. Allusion mythologique à Ixion, roi des Lapithes, qui eut l'audace de manquer de respect à Junon et en fut puni par un éternel et effroyable supplice.

IV, ii, 70-1. Cf. II, i, 82 et *Revenge of Bussy,* III, ii, 68-9:

CHARLOTTE: *What news?*
CLERMONT: *Strange ones . . .*

IV, i, 90. *Avoyds my swindge:* La métaphore—et le mot *swinge* qui l'exprime, mot presque inconnu aux autres Elisabéthains—sont partout présents dans Chapman: voir *Revenge of Bussy,* I, i, 15; II, i, 14; V, i, 25; V, iv, 65; *Byron's*

Conspiracy, V, ii, 214; *Caesar and Pompey,* II, iv, 68; *Monsieur d'Olive,* II, ii, 19; *Chabot,* II, iii, 124. M. Parrott dit à propos de ce dernier exemple: *'Swinge:* one of Chapman's favourite words.'

IV, iii, 2. *Stoope* au sens figuré est rarement transitif dans la littérature élisabéthaine: il l'est fréquemment chez Chapman (*Poems,* p. 7a, 195a, 267b, 335a; *Caesar and Pompey,* II, v, 16; V, ii, 95: *'The philosophers have stooped his spirit.'; Gentleman Usher,* I, i, 56.), si fréquemment que Henry Bradley, qui emprunte cinq exemples de cet emploi aux drames élisabéthains dans le N.E.D., en tire trois de l'oeuvre signée de Chapman, un de *Charlemagne* (celui-ci même), et un de la *Cornelia* de Kyd.

IV, iii, 13. *The newe made marquesse:* Cf. *Gentleman Usher,* II, i, 73: 'His new-made Dutchesse.'

IV, iii, 23. *Baboone:* injure bien élisabéthaine dont Chapman fait usage à l'occasion (voir *All Fools,* II, i, 318, et *Sir Giles,* I, i, 11.)

IV, iii, 23: *A very windye caske of emptynes:* Cf. *Widow's Tears,* I, ii, 130-2:

Eud. *Thou wrong'st the noble gentleman.*

Thar. *Noble gentleman? A tumour, an imposthume he is, madam: a very hautboy, a bagpipe, in whom there is nothing but wind!*

IV, iii, 27-9. L'histoire de cette image vaut d'être contée avec quelque détail. Constatons d'abord,—nouvelle preuve à l'appui de notre thèse fondamentale—que la même comparaison, exprimant rigoureusement la même idée, se présente dans les *Tears of Peace:*

Like fowls of prey, in any high affair,
See how like kites they bangle in the air
To stoop at scraps and garbage, in respect
Of that which men of true peace should select.
(*Poems,* p. 117a.)

dans *Bussy,* II, i, 5-10, et dans un passage de Chabot que nous attribuons à Chapman bien plutôt qu' à Shirley:

Like crows and carrion birds,
They fly o'er flowery meads, clear springs, fair gardens,
And stoop at carcases.
(IV, i, 14-6.)

Dans la note très intéressante qu'il a consacrée à ces vers, M. Parrott cite,—après M. Bullen—d'autres exemples de la même

comparaison, quelque peu antérieurs, et tirés de l'oeuvre de Peele et de Du Bartas, sans omettre les trois vers du drame que nous éditons. Il ajoute: 'It is interesting to trace a simile of this sort running from the morning of Elisabethan drama in Peele to its sunset in Shirley.'

Or il faut remonter beaucoup plus haut que ne le croit M. Parrott pour trouver la "source" de cette image. Il convient d'ouvrir Plutarque—l'un des auteurs grecs les mieux connus de Chapman—et de lire au chapitre IV du traité *de l'Utilité à tirer de ses ennemis* le passage suivant: 'Et tout ainsi que les vautours volent à la senteur des corps pourris et corrompus, et n'ont aucun sentiment de ceulx qui sont sains et entiers: aussi les parties de notre vie qui sont mal saines, mauvaises et gastées, sont celles qui plus émeuvent nostre ennemy' (*Trad. Amyot*).

Ce n'est même pas le seul exemple qu'offre Plutarque de cette image destinée à devenir si populaire: dans son traité *On ne peut vivre heureux,* au chapitre XXIX, on la retrouve encore, différemment présentée et légèrement écourtée; 'N'eut-il pas été plus raisonnable pour vivre joyeusement, de rebuter et fuir les senteurs et les parfums, comme font les escharbots et les vautours?'

Une question nouvelle s'impose donc à nous: Peele et Chapman ont-ils puisé dans Plutarque ou dans Du Bartas?

Il est difficile de se prononcer. Car l'érudition de Chapman était trop solide pour qu'on puisse admettre son ignorance des passages plutarquiens cités plus haut. Mais il est incontestable que Peele et Chapman ont connu les vers de la *Seconde Semaine.* D'abord, il faut noter qu'il n'est question dans Plutarque ni d'essences aromatiques ni d'Arabie, et que la mention de ce dernier nom, si évocateur, introduit pour la première fois par Du Bartas, a passé dans *David and Bethsabe* et dans *Charlemagne.*

Mais une autre raison est péremptoire: M. Paul Cheffaud, dans la monographie qu'il a consacrée à Peele (Paris, Alcan, 1912), a magistralement prouvé que l'auteur de *David and Bethsabe* connaissait—connaissait trop bien même—le poète huguenot. Le même démonstration peut être reprise de façon aussi probante en ce qui concerne l'auteur de *Charlemagne:* Nous avons en effet signalé au vers I, i, 341 un emprunt direct fait à la *Première Semaine.* Du Bartas semble nous fournir par ailleurs une présomption de plus en faveur de l'identifica-

tion de l'auteur de *Charlemagne* avec Chapman: que l'on veuille bien comparer les deux passages suivants, et l'on ne doutera plus que Chapman n'ait connu Du Bartas:

When earth, the air, and sea in fire remain'd;
When fire, the sea, and earth the air contain'd;
When air, the earth and fire the sea enclosed;
When sea, fire, air in earth were indisposed,
Nothing, as now, remain'd so out of kind . . .
(*Poems, Hymnus in Noctem,* p. 4b.)

. . . brief durant ceste guerre
la terre estoit au ciel, et le ciel en la terre,
la terre, l'air, le feu se tenoyent dans le mer.
La mer, le feu, la terre estoyent logez dans l'air.
L'air, la mer et le feu dans la terre; et la terre
chez l'air, le feu, la mer.
(Du Bartas, *Première Semaine,* i, 231-6.)

Pour plus de détails sur Chapman et Du Bartas, voir notre article *G. Chapman's "Commonplace Book,"* Mod. Phil., vol. xvii, no. 4, p. 39.

IV, iii, 45. *That glassye fellowe:* Cf. *Poems,* p. 8b: 'Thy glassy strumpet's bed,' et *Bussy,* I, i, 29: 'The waves of glassy glory.' La prédilection de Chapman pour ces adjectifs en *y* a été constatée par Robertson, *op. cit.* p. 54.

V, i, 25. *A plott that haunts you:* Cf. *All Fools,* III, i, 331: 'Danger haunts thee.'

V, i, 39-41. Au commencement de *An Humourous Day's Mirth,* le Comte Labervele avise non moins bénévolement le public qu'il s'est muni d'une clef forgée en double, par mesure de précaution:

This is the holy green, my wife's close walk,
To which not any but herself alone
Hath any key—only that I have clapp'd
Her key in wax, and made this counterfeit—
(i, 7-10.)

V, i, 51-2. *A daylie senate:* On se rappelle le sonnet de Shakespeare qui débute par une métaphore analogue:

. . . When to the sessions of sweet silent thought . . .

V, i, 55-6. *The great & hallowed leaugue of frendlye comforte:* Les héros de Chapman ont le culte de l'amitié jusque dans le crime. C'est ainsi que La Fin s'écrie:

I never yet was traitor to my friends:
The laws of friendship I have ever held
As my religion.
(*Byron's Conspiracy*, II, i, 135-7.)

V, i, 62. *Abuse:* la tromperie dont je suis victime.

V, i, 69. *Flyinge to my bossome*: Cf. II, i, 350 et la note.

V, i, 129. Cf. I, i, 356.

V, i, 130. Cette curieuse expression: *to glut death* se présente aussi dans l'oeuvre signée de Chapman:

When he that curb'd with Virtue's hands his power
. . . glutted death with all his cruelty.
(*Poems, Epicedium*, p. 166b.)

V, ii, 2. *All the formes of manhood:* le sens est peu clair, mais doit être: 'tous les menus hasards qui auraient pu rendre inexact au rendez-vous un homme courageux comme Richard sont maintenant devenus inadmissibles, en raison même de l'importance de son retard.' Nous trouvons dans Chapman plusieurs expressions connexes, également vagues, et voulant aussi être devinées d'après le contexte plutôt que directement comprises; cf:

Now break them as you please, and all the bounds
Of manhood, noblesse and religion.
(*Bussy*, V, i 126-7.)

(Il faut avouer que 'bounds of manhood' conviendrait mieux à notre passage que 'forms of manhood'.)

. . . in this one thing, all the discipline
Of manners and of manhood is contain'd.
(*Revenge of Bussy*, IV, i, 137-8.)

Cf. aussi *Byron's Conspiracy*, I, ii, 159 et *Byron's Tragedy*, V, iv, 68.

V, ii, 5. *Say:* C'est *sea* qu'il faut comprendre.

V, ii, 47. *Like to a reelinge pynetree:* L'image se retrouve dans Chapman. Voyez par exemple *Bussy*, V, ii, 37-43:

. . . as the winds sing through a hollow tree
And (since it lets them pass through) let it stand;
But a tree solid (since it gives no way
To their wild rage) they rend up by the root:
So this whole man . . . shall reel and fall
Before the frantic puffs of blind-born chance.

Cf. aussi *Bussy*, I, i, 5, et surtout II, i, 94-102.

V, iii, 25-7. Ces imprécations ne laissent pas de rappeler celles de Byron contre La Brosse:

. . . witch, fiend, accurs'd
For ever be the poison of thy tongue,
And let the black fume of thy venom'd breath
Infect the air . . .
And rain so fell and blue a plague on earth,
That all the world may falter with my fall.
(*Byron's Conspiracy*, III, iii, 77-82.)

V, iii, 34. *Erringe starres:* Cf. *Byron's Conspiracy*, IV, i, 213:

The fixed stars waver, and the erring stand.

Poems, p. 243a:

. . . As the illustration of the sun
Should be attempted by the erring stars . . .

et *Poems, Andromeda*, p. 188b:

. . . Mars, that is, of all heaven's erring fires
Most full of fortitude.

V, iii, 84 sqq. Cet étrange concours, où Ganelon et Didier luttent à qui maudira les femmes avec le plus de violence et de pittoresque, semble être une parodie des trop longs chapelets d'exécrations dont sont parfois remplies certaines scènes dans les drames historiques anglais, vers la fin du XVIe siècle. Qui ne se rappelle par exemple les malédictions que profèrent à l'envi Bajazet et Zabina contre Tamburlaine au cinquième acte de *Tamburlaine the Great?*

V, iii, 92. *The Bedle:* 'It was the beadle's office to punish petty offenders' (*New English Dictionary*). Les prostituées étaient de ce nombre.

V, iii, 97. *Cadges:* 'a prison for petty malefactors.' (*New English Dictionary*).

V, iii, 102. *Stones:* Même jeu de mots obscène dans *The Blind Beggar*, ii, 69-70.

V, iii, 109. *My rare pollytycke syster:* Cf. *An Humourous Day's Mirth*, i, 11-2: 'this rare and politic device.'

V, iii, 113-4. *The most forsaken . . . that ever breath'd:* Cf. II, i, 313-314.

V, iii, 171. *The gloryous parte of conquerynge my selfe:* la sentence stoïcienne: 'conquiers-toi toi-même' est comme une litanie que récitent tous les héros chapmaniens.

V, iii, 176-7. *The bloodyest cryme that ever . . .:* Cf. II, i, 313-14.

V, iii, 205-8. Dans un passage de *Byron*, la mort de l'homme est comme ici comparée à celle du cheval; comme ici, celle du cheval est estimée plus enviable et plus noble:

The matchless Earl of Essex . . .
Had one horse, likewise, that the very hour
He suffer'd death (being well the night before),
Died in his pasture. Noble, happy beasts,
That die, not having to their wills to live;
They use no deprecations nor complaints,
Nor suits for mercy . . .
(*Byron's Tragedy*, IV, i, 135-41.)

Noter que ces vers sont prononcés par Byron, qui sent sa tête vaciller sur ses épaules, tout comme Ganelon quelques moments avant son arrestation. Cf. aussi *Byron's Conspiracy*, III, iii, 13-5.

V, iii, 220-1. *The most afflycted soule that ever . . . :* Cf. vers II, i, 313-4.

V, iii, 231-2. Ce défi porté aux hommes et aux dieux est bien d'un héros chapmanien. L'allusion est probablement à Prométhée.

V, iii, 238 sqq. On connaît la superstition qui voulait que les blessures d'un homme assassiné se rouvrissent en présence de son meurtrier. Les allusions à cette croyance ne se comptent pas dans le théâtre élisabéthain. Voir notamment *The Widow's Tears*, V, iii, 25-9.

V, iii, 245. *Melt me into cynders:* Cf. I, i, 185.

V, iv, 3. *Full jumpe:* 'exactly, with exact coincidence.' Cf. *May-day*, IV, ii, 207: 'Lodoric was *jump* at three with me, just, e'en *full* at your hour.'

V, iv, 29 sqq. Nous avons déjà remarqué que Chapman affectionnait beaucoup ces devinettes. Voir *Bussy*, III, ii, 257 sqq., et *Byron's Tragedy*, II, i, 86 sqq. Cette dernière est résolue terme par terme, comme ici.

V, iv, 33. *Tys graunted:* Cf. *Byron's Tragedy*, scène précédemment citée, 99-100:

EPERNON. *Good fame is that a good lady most likes, I am sure.*
CUPID. *That's granted.*

V, iv, 40. D'après une vieille histoire, la fille d'un pêcheur avait reçu l'ordre de danser devant un grand seigneur de telle sorte qu'on la vît et ne la vît pas. Elle se couvrit à cette double fin d'un des filets de son père . . Chapman connaissait l'histoire. Du moins a-t-il fait usage de la métaphore qu'elle sert à expliquer (*Chabot*, IV, i, 136-7 et *All Fools*, II, i, 252.)

V, iv, 60. Cf. I, i, 167. *Like your selfe:* Cet éloge s'exprime en une forme habituelle chez Chapman: cf. *Revenge* of *Bussy,* II, i, 75:

'Your Majesty fare ever like itself.'

Caesar and Pompey, I, i, 95:

I know it, yet let us do like ourselves.

Monsieur d'Olive, I, i, 184: 'Said like the man the world has ever held you.'

Widow's Tears, IV, iii, 70: 'Said like a mistress and the mistress of yourself.' *Ibid.* IV, iii, 5: 'Well said, now y'are yourself.' *Monsieur d'Olive,* III, ii, 78: 'Thou speak'st like thyself, Cornelius.'

V, iv, 63. De nouveau La Fue entre en coup de vent et bouscule tout le monde sur son passage. Cf. III, ii, 110 et la note.

V, iv, 63. Dans une scène analogue de *Monsieur d'Olive,* l'impudent parvenu qui donne son nom à la pièce se dispose à embrasser la duchesse en public, sous prétexte qu'étant le représentant du duc dans une ambassade, il peut se permettre tout ce que se permet le duc *in propria persona.* Il est fort offensé de voir son amabilité méconnue avec tant de hauteur. Voir *M. d'Olive,* II, ii, 302.

V, iv, 78. *Rumynat our sellves together:* Cet emploi, à tort et à travers, de mots pédantesques et mal compris, est un trait commun à presque tous les personnages bouffons des comédies de Chapman.

V, iv, 84. Cf. *Gentleman Usher,* IV, i, 48-9:

Oh, hold, my lord! This is no christian part
Nor yet scarce manly . . .

V, iv, 90. *Condole:* Le mot est employé dans la même intention comique par Chapman: voir *Byron's Tragedy,* V. iii, 28; *Gentleman Usher,* III, ii, 418 et 456.

V, iv, 126. *Glutt the Lawe:* Cf. V, i, 130. Chapman fait un très fréquent emploi du mot *glut.*

V, v, 142 *Dyetye:* Cf. III, 1, 114 et la note.

V, iv, 146. *Gorgon:* Même image dans *Bussy,* V, i, 136.

V, iv, 153. *Your royall selfe:* Cf. I, i, 462.

V, iv, 159. *I had beene kynge of Fraunce:* Ganelon dévoile ici son ambition suprême et se révèle sous son plein jour de héros tant marlovien que chapmanien.

V, iv, 163. *Desarte* rime avec *smarte.* Rime fréquente dans Chapman: c'est ainsi que *desart* rime avec *heart* (*Poems,* p.

4b), avec *heart* de nouveau (*ibid.* p. 185a), avec *art* (*Byron's Conspiracy,* I, i, 116-7), etc.

V, iv, 175. *Terminat hora diem . . . :* La même devise se retrouve à la fin de *Doctor Faustus.* Il ne semble pas qu'il faille attribuer une grande signification à cette coïncidence, ni surtout que l'on soit autorisé à en déduire, comme le fait Fleay, que tout *Charlemagne* soit de Dekker!

Nella . . . ! Cette énigme a pendant quelque temps exercé la sagacité de MM. Bullen, Fleay, C. H. Herford, etc. Elle a été définitivement résolue par le docteur Reinhold Köhler de Weimar: 'The line denotes "Nella fidelta finiro la vita," for as the letters *φδφνρ* must be read by their Greek names, so must also the B—better written *β*— be read by its Greek name or by neo-Greek pronunciation *vita* . . . . I only know the passage by a quotation in an interesting work by Johannes Ochmann: *Zur Kenntniss der Rebus,* Oppeln, 1861, p. 18' (cité par Bullen, *Old Plays,* vol. IV, Appendix, p. 383).

Où Chapman a-t-il pu avoir connaissance de ce rébus? La réponse à cette question est des plus faciles . . . si Chapman est l'auteur de *Charlemagne!* Le dit rébus est en effet donné tout au long par Etienne Tabourot, dans ses curieuses *Bigarrures du Seigneur des Accords.* Or nous avons montré dans un article de *Modern Philology* (Avril 1914) que Chapman s'était incontestablement servi pour son *Gentleman Usher* et son *Sir Giles* des *Apophtegmes du Sieur Gaulard,* dus à la plume du même Tabourot, et habituellement reliés, au seizième siècle, avec les *Bigarrures.* Il y a tout lieu de penser que Chapman possédait un exemplaire de ces oeuvres comiques de Tabourot, parues dès 1583-4, et y a puisé tant l'énigme italienne qui nous occupe que certaines plaisanteries de Poggio et de Sir Giles. Le hasard—ou plutôt la coïncidence—veut qu'une fois de plus, dans cette dernière note, nous soyons induits par les faits mêmes à ne voir dans l'auteur de *Charlemagne* nul autre dramaturge que George Chapman.

APPENDICE CRITIQUE

Notre texte est la reproduction fidèle du MS. Le drame a été imprimé, à notre connaissance, une fois seulement, dans *A Collection of old English plays de* Bullen (Vol. III, 1884). C'est cette édition que nous désignons par B. Nous signalons uniquement les cas où le MS.—donc notre texte—diffère du texte de Bullen. Nous reproduisons silencieusement l'orthographe du MS., sans relever les innombrables cas où Bullen lui fait violence. On trouvera entre crochets tout ce qui n'est pas rigoureusement dans le MS. : lettres ou fragments de mots rongés au bord des feuillets, conjectures, additions de toute sorte, etc.

C'est ainsi que nous donnons des indications de lieu, bien que le MS. n'en donne aucune. De même, nous avons fait précéder le drame d'une liste de *Dramatis personae* dressée par nous.

[*ACTUS*] *2 SCENA 2:* La pièce est évidemment complète. Il y a erreur du copiste. Lire *Actus I Scena 1.*

I, i, 19. *Thy myn*[*ed*] *fortunes.* MS. : *thy mynde fortunes shame uppon thee.* Bullen : . . . *mynde, fortune's shame uppon thee,* qui n'offre aucun sens. C'est le scribe qui, en omettant le point après *fortunes,* a induit B. en erreur et lui a fait proposer inutilement *ruyne* au lieu de *mynde* (mined), ou plutôt de *mynéd,* émendation nécessaire pour satisfaire le rythme.

I, i, 35. *frostye.* B. : *frozen.*

I, i, 38. *lost.* B. : *left.*

I, i, 135. *thee preferrd.* B. : *thee* [*be*] *preferrd,* pour régulariser la versification.

I, i, 147. *and thou.* B. a omis le *and* initial.

I, i, 155. L'indication scénique *Hoboyes* est omise par B.

I, i, 171. [*Charli*]*mayne* n'a pas été déchiffré par B.

I, i, 253. *hys humor.* B. : *t*[*hys*] *humor.*

I, i, 259. *effects.* B. : *effecte.*

I, i, 263. *that strength's hys Joy.* B. a mal lu : *that strength is hys.*

I, i, 264. *desyer.* B. : *desyers.*

I, i, 295. *thys.* B. : *thy.*

I, i, 306. *the most abiect slave to it* (flattery) *and courte.;* B.: *to it that courts,* qui n'offre guère de sens.

I, i, 312. *that I shoulde;* B.: *yf I shoulde.*

I, i, 327. *with that heate;* B.: *with the heate.*

I, i, 339. *hast;* B.: *has.*

I, i, 362. *locke you up;* B. omet *up.*

Ithe; B.: *In the.*

I, i, 419. *who should;* B.: *who shall.*

I, i, 513. *where I am;* B.: *when I am.*

I, i, 527. *bothe* omis par Bullen.

II, i, 25. *dothe* omis par B.

II, i, 30. *fayre;* B.: *fayrest.*

II, i, 119. *Not a whytt* omis par B.

II, i, 139. *beare;* B. a mal lu *teach.*

II, i, 245. *where is;* B.: *where's.*

II, i, 403. *contyence; sic* dans le MS. Il semble qu'il faille corriger, comme B., en *contynence.*

II, i, 429. *which;* B.: *while.*

II, i, 455. *plaugs* (plagues) ; B. a mal lu *pangs.*

II, i, 521. *harte;* B. a mal lu *hate.*

II, i, 525. *conynge* (cunning) ; B. a mal lu *carryage.* Toute l'indication scénique qui suit a été oubliée par B.

II, i, 529. *leave of* (off) ; B.: *leave it.*

II, i, 561. *to withdrawe her;* B.: *to drawe her.*

II, i, 628. *to shunne;* B.: *to shame.*

II, i, 629. [*aspect*] ; Le vers est incomplet dans le MS. et j'ai cru pouvoir adopter la conjecture de Bullen.

II, i, 637. *where;* B.: *when.*

II, i, 679. *or the blushinge;* B.: *on the blushinge.*

III, i, 1. *It is not;* B.: *It is not* [*possible*]. Or il est impossible de reconstituer la moindre partie de ce vers, hormis les trois mots que nous donnons. Il semble que ce soit une nouvelle phrase qui commence au vers 2.

III, i, 11. *for I should;* B.: *or I should.*

III, i, 15. *my follyes;* B. a omis *my.*

III, i, 28. *it comes in at; at* est omis par B.

III, i, 43. *Onlye thus:* le MS. portait d'abord *but in thys.* Ces trois mots ont été barrés et remplacées par *Onlye thus.*

III, i, 49. *that malytious;* B.: *the malytious.*

III, i, 81. *conceald;* B.: *reveald.*

III, i, 116-120. Le passage a été barré dans le MS., probablement parce que les trois premiers vers auraient pu être considérés comme blasphématoires et donner lieu à des poursuites

judiciaires. On se rappelle le fameux édit qui interdisait l'emploi sur la scène de toute phrase attentatoire à Dieu ou à la religion. Ceci tendrait à prouver que la pièce était encore jouée au début du XVIIe siècle.

III, i ,122. *captyvd;* B.: *captyve.*

III, i, 138. Au lieu de *preists* le MS. portait d'abord *reverend prelatts.* Ces deux mots ont été biffés et remplacés par *preists.* Pour plus de sûreté, l'on a ajouté en marge: *read preists.*

a will; B.: *and a will.*

III, i, 142. *he is and;* B.: *and he is.*

III, i, 148. *so seveare; so* omis par B.

III, i, 229. B rejette *will take* au commencement du vers suivant.

III, ii, 99. *Wisdomes thought* (wisdom is thought); B. a lu par erreur *Wisdome & thought,* qui est inintelligible.

IV, i, 3. *thee by wantinge my dyrectyons, me by despayringe of thy wellfare.* Ces 11 mots ont été omis par B.

IV, i, 51 *and yet; and* a été omis par B.

IV, i, 54. *ith durte;* B. a lu par erreur *in the dark.*

IV, i, 56. *he that:* B.: *be that.*

IV, i, 181. *myne;* B.: *my*

IV, ii, 41. *Sfoote;* B.: *Foote.*

IV, iii, 16. Ce fragment de vers n'a pas été reproduit par B.

IV, iii, 17. *Sfoote;* B.: *Foote.*

IV, iii, 47. *Crossbowe;* Le scribe avait d'abord écrit *musquett,* qui eût été un bel anachronisme, puis il l'a barré et remplacé par *crossbowe.*

V, i, 35. *to mysfortune;* B.: *to my mysfortune.*

V, i, 90. *That after thou mayst;* B.: *That after that thou mayst.*

V, ii, 4. *he is as valyant;* B.: *he is valyant.*

V, ii, 23. *that deede;* B.: *the deede.*

V, iii, 11. *so begett;* Le copiste a par erreur répété ces mots deux fois sur le MS.

V, iii, 73. *that ende;* B.: *the ende.*

V, iii, 201. *thy starrs & lucke;* B.: *thy starrs & lycke.*

V, iv, 1. L'indication scénique *Florish* a été omise par B.

V, iv, 65. *there;* B.: *these.*

V, iv, 130. *proofe;* B.: *proofs.*

V, iv, 160. *eche passadge;* B. a mal lu: *the passadge.*

V, iv, 172-5. Ces quatre derniers vers sont barrés dans le MS.

3 1220 00529 3052

822.3
C47
Charlemagne (Drama)
Charlemagne.

OCT 05 1995

E LONGFELLOW SQUARE
BOOKSHOP
PORTLAND, MAINE

W7-BYG-600